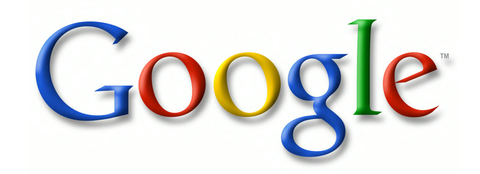
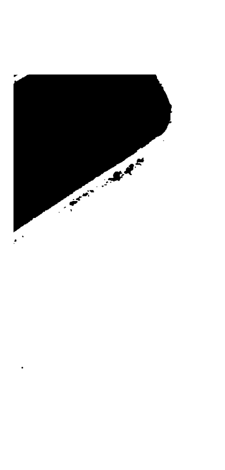
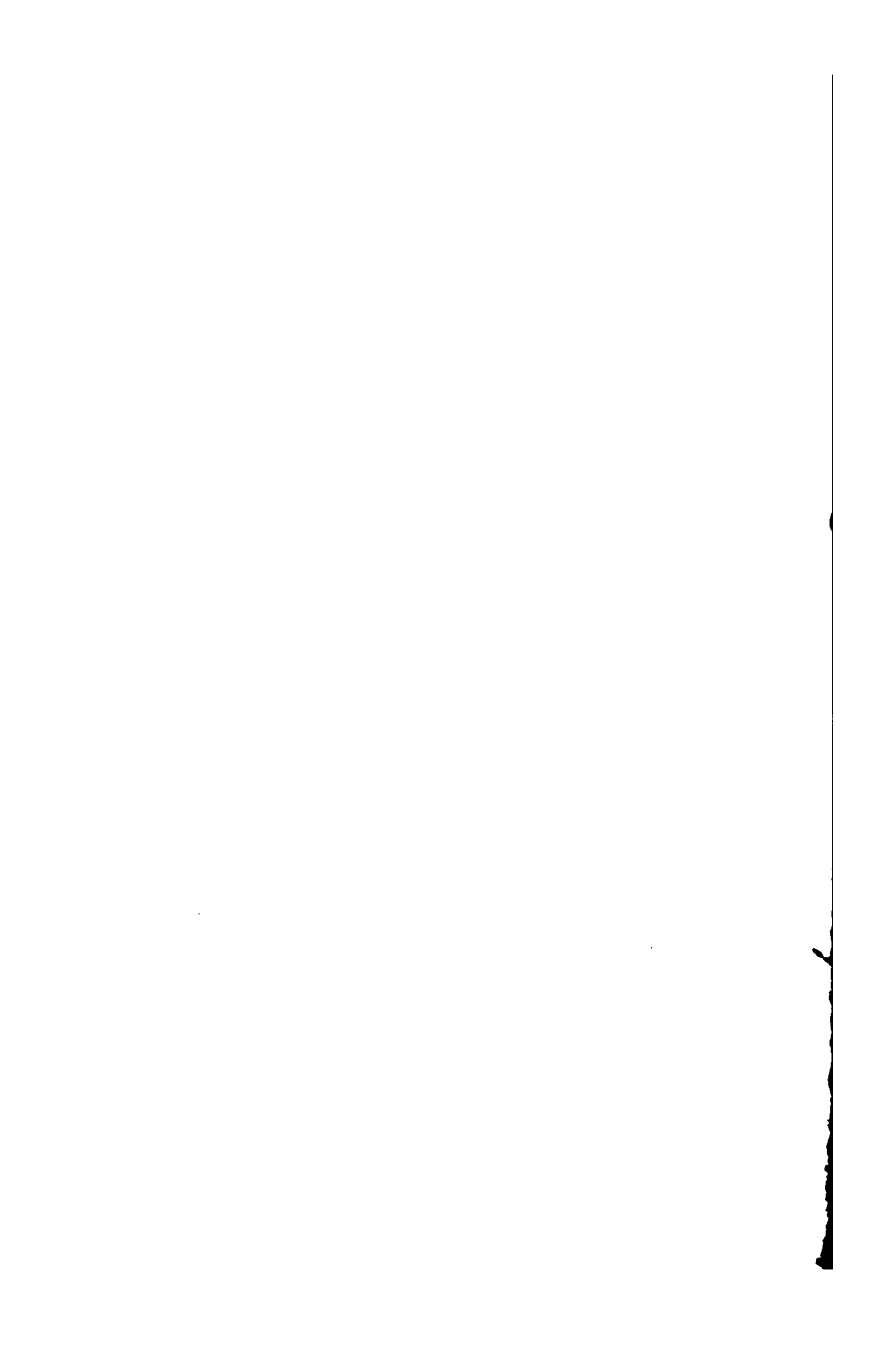










COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

LÉGENDES RELIGIEUSES
BULGARES

TRADUITES PAR

LYDIA SCHISCHMÁNOFF



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1896


КОЕТО КУЧЕ НИ ЗАЛАЕ ПОБЪСНЯВА
КИРИЛЪ ДРЪНИКОВЪ
ex libris


КОЕТО КУЧЕ НИ ЗАЛАЕ ПОБѢСНѢВА
КИРИЛЪ ДРЪНИКОВЪ
ex
libris



COLLECTION

DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

XXI

LÉGENDES RELIGIEUSES

BULGARES

LE PUY-EN-VELAY. — IMP. R. MARCHESSOU.

LÉGENDES RELIGIEUSES
BULGARES

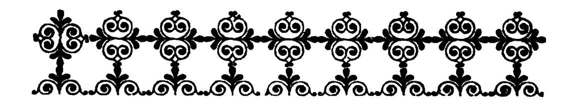
TRADUITES PAR

LYDIA SCHISCHMÁNOFF



PARIS
ERNEST LEROUX, EDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1896



PRÉFACE

La plupart des contes qui composent ce volume ont été pris dans le « Recueil de folklore, science et littérature » qui paraît depuis sept ans à Sofia par les soins du Ministère de l'Instruction publique (*Sbornik za narodni oumotvorenia, naouka i knijnina*, rédigé par M. le docteur Ivan Schischmánov et D. Matov). La moitié des gros volumes de ce Recueil (au nombre de

12 jusqu'à présent) est consacrée aux matériaux pour le folklore et la langue bulgare (chants épiques, lyriques et rituels, médecine, contes, croyances, proverbes, devinettes, etc.).

Je n'ai eu qu'à faire un choix dans cette riche collection, qui est loin d'être terminée, pour former ce recueil plus spécial des légendes religieuses bulgares. Comme les matériaux publiés dans le *Sbornik* sont également destinés à l'étude de la langue bulgare, extrêmement riche en dialectes, — souvent fort différents par la structure et par le lexique, qui contient beaucoup d'éléments étrangers (turcs, albanais, etc.), — ils y sont imprimés tels qu'on les recueille de la bouche du peuple, avec toutes leurs particularités. Aussi la principale difficulté de la traduction a été l'absence d'un dictionnaire des dialectes; pour certains mots, il a fallu

consulter des gens de tel ou tel district. La philologie étant une des branches d'études les plus cultivées dans la jeune principauté, il faut espérer que cette grosse lacune sera bientôt comblée, ce qui facilitera considérablement les travaux à venir.

Comme j'ai eu pour but principal de mettre à la portée des savants occidentaux des matériaux qui échapperaient à leurs recherches (la connaissance des langues slaves étant encore peu répandue), j'ai avant tout cherché à faire une traduction exacte, et je n'ai rien sacrifié à l'agrément du style. Certains contes avaient une forme plus travaillée, plus esthétique : ils sont restés tels dans la traduction française, mais je ne me suis pas crue autorisée à retoucher, au point de vue de la forme, ceux dont la valeur littéraire est moindre.

Je dédie ce livre à la mémoire de mon

père, M. Michel Dragomanov. C'est lui qui m'en a donné l'idée et m'a encouragée dans mon travail. S'étant beaucoup occupé du folklore slave durant sa laborieuse vie, il pensa que les contes bulgares auraient de l'intérêt pour les savants occidentaux à cause des influences bogomiles et manichéennes qu'on peut y reconnaître.

Il m'avait promis une préface pour ma traduction, mais la mort cruelle nous l'a enlevé avant que ce volume parût.

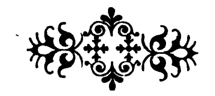
Je dois aussi une profonde reconnaissance au grand philologue français, M. Gaston Paris, qui m'a aidée à mettre mon projet à exécution et qui a bien voulu revoir les épreuves au point de vue de la forme.

Pour ceux des lecteurs qui voudraient remonter aux sources et connaître les textes bulgares, j'ai fait une table des

matières spéciale avec l'indication du volume du *Sbornik* dont les contes ont été tirés.

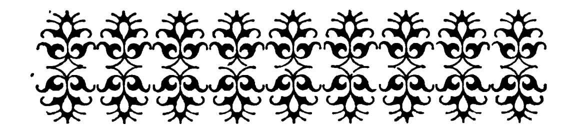
Lydia SCHISCHMÁNOV.

Sofia, le 2 mars 1896.



LÉGENDES RELIGIEUSES

BULGARES



I

LA CRÉATION DU CIEL ET DES ÉTOILES

Le monde n'était pas encore créé que le Christ existait déjà. Comme il était tout petit, il suivait partout le bon Dieu, en se tenant aux pans de ses vêtements. Partout où allait le bon Dieu, le Christ le suivait; mais cela ennuyait le bon Dieu d'avoir toujours le petit dans ses jambes. « Assez comme cela de me courir après, mon enfant, lui dit-il; assieds-toi un peu par terre et amuse-toi avec quelque chose, comme il convient à un enfant. » Entendant cela, le Christ sauta des genoux de son père où il était installé et s'assit par terre pour jouer. Le premier jeu qu'il trouva fut de faire de la boue

avec de la terre et d'en fabriquer une énorme quantité de balles. Il les mettait ensuite sur des briques pour les faire sécher.

Cependant le bon Dieu, après avoir vaqué à ses occupations, passa par l'endroit où se trouvait son fils pour s'assurer de ce qu'il faisait. En voyant son corps et ses vêtements tout salis de boue, il s'arrêta et dit : « Mais, mon fils, où t'es-tu sali de la sorte? Que signifie cette boue que tu as là devant toi? — Père, je me fabrique des balles pour jouer. — C'est fort bien, mais à quoi te sert une telle quantité? que veux-tu en faire? — Mais je vais m'amuser à les jeter en l'air. — Ah! c'est ainsi que tu veux jouer avec! Eh bien! jette un peu cette grosse balle en l'air, pour voir jusqu'où tu sauras la faire aller. »

Le Christ obéit joyeusement à son père, saisit la plus grosse balle et la jeta bien haut dans le ciel. Bénie par le bon Dieu, elle alla très haut, s'arrêta à une certaine place et devint le soleil. Il répandit aussitôt une vive lumière (comme en répand le soleil à son lever quand il éblouit les hommes). Alors le Christ mit ses petites mains sur ses yeux pour ne pas être aveuglé par le soleil. « Vois-tu

comme j'ai fait briller ta grosse balle, mon fils ? Voyons, jette un peu toutes les autres que je les transforme de la même façon. — Je veux bien les jeter, mon père, mais, je t'en prie, ne les fais pas briller autant que la grosse balle, que je ne puis même pas fixer. — C'est bien, mon fils, jette-les toujours, je sais ce qu'il faut faire. »

Le Christ saisit aussitôt toutes les balles dans ses deux mains et les jeta l'une à droite, l'autre à gauche, l'une en haut, l'autre en bas. Toutes s'éparpillèrent dans le large ciel, et chacune s'arrêta à sa place, comme Dieu l'avait bénie. Et Dieu avait béni ces balles : que l'une soit la lune, d'autres les grandes étoiles, d'autres les petites. Lorsque le Christ vit que toutes ses balles étaient restées en l'air et qu'il n'avait rien avec quoi jouer, il prit dans ses deux mains de la terre et la jeta sur les étoiles pour les faire descendre; mais Dieu avait aussi béni cette terre, elle se changea en toutes petites étoiles : c'est la voix lactée. Telle est l'origine des étoiles.

II

LE SOLEIL ET LA LUNE

Le soleil et la lune possédaient jadis une lumière égale. Ils éclairaient chacun à leur tour : le soleil le jour, et la lune la nuit. Un jour, la lune voulut se grandir aux yeux du soleil et se vanta que sa lumière était la plus forte, parce qu'elle éclairait la nuit et la changeait ainsi en jour. Le soleil se fâcha fort de ces vantardises de la lune et, la frappant au visage, lui appliqua une bouse de vache. Depuis ce temps, la lune perdit son éclat primitif et n'éclaira plus que fort peu, comme nous le voyons à présent.

III

LA VOIE LACTÉE

La voie lactée s'appelle en bulgare « la paille du parrain (du compère) » et voici ce qu'on raconte à ce sujet :

Un jour, la paille manqua à quelqu'un pour son cheval. Il prit un sac et vola ce sac plein de paille à son voisin. Comme il revenait à la maison la paille s'éparpillait tout le long de la route, et pour qu'on se souvînt éternellement de son action malhonnête, la paille répandue devint des étoiles au ciel. C'est la *voie lactée.*

IV

LA CRÉATION DU CIEL ET DE LA TERRE

Quand le Seigneur créa la terre, il la fit d'abord toute plate. Puis il fit le ciel et le posa sur la terre, comme un couvercle rond sur une assiette. Mais il s'aperçut que la terre était plus grande que le ciel. Il se mit à réfléchir sur ce qu'il devait faire et trouva enfin : il saisit des deux mains la terre et se mit à la serrer pour qu'elle se rétrécit et devint plus petite; puis il continua à la serrer d'une main et de l'autre mit le ciel par dessus. Il l'appliqua bien juste et le laissa comme nous le voyons a

présent au-dessus de nous. Puis il y suspendit le soleil, la lune et les étoiles, comme des lampes à un plafond; et les anges les entretiennent toujours, comme les serviteurs entretiennent les lampes dans une église. Ib. I, 105.

V

CRÉATION DE LA TERRE ET DU CIEL

Quand Dieu eut fait la terre et le ciel, il fit la terre un peu trop grande, et le ciel ne pouvait la couvrir. Dieu s'aperçut que le diable causait de quelque chose avec le hérisson et envoya l'abeille écouter ce qu'ils disaient.

« Dieu ne sait pas, disait le diable : il devrait prendre un bâton, et en frapper, en frapper la terre tant qu'il pourrait pour y former les monts et les vallées. Alors sa surface serait réduite et le ciel suffirait pour la couvrir. »

L'abeille ayant entendu cela se rendit auprès de Dieu et lui redit tout. Alors Dieu fit les monts et les vallées sur la terre, et le ciel la

recouvrit exactement; puis il bénit l'abeille : il ordonna que son *crachat* servît à éclairer les mariages et les baptêmes, et que son miel guérit les maladies.

VI

POURQUOI LE SOLEIL NE S'EST PAS MARIÉ

Jadis, le soleil, qui éclairait la terre de plus près qu'aujourd'hui, eut envie de se marier. Les hommes eurent très peur et dirent : « Un seul soleil éclaire maintenant et cependant, en été, il fait chaud à faire éclater le bois et les pierres; mais quand il sera marié et que naîtront de petits soleils qui chaufferont à leur tour, nous crèverons de chaleur. »

Alors il se trouva un garçon bien malin : il mit des habits neufs, se para convenablement et se rendit auprès du soleil, qui, en le voyant lui dit :

— « Mon frère pourquoi es-tu si paré ?

— Mais c'est parce que je suis garçon. répondit le jeune homme. C'est pour cela que je porte toujours des habits neufs et que je vais partout où je veux! »

Quelques années se passèrent et ce garçon devint un homme d'âge moyen. Il mit alors ses vieux habits et se rendit de nouveau auprès du soleil qui le reconnut et lui demanda :

— « Mon frère, pourquoi étais-tu si paré la première fois que tu es venu et à présent portes-tu de vieux habits ?

— C'est qu'alors j'étais garçon et tout ce que je gagnais était pour moi. Et maintenant ne suis-je pas marié? j'ai une femme, des enfants et tout ce que je gagne y passe. »

Lorsque cet homme vieillit, il mit des habits tout en loques, se rendit encore une fois auprès du soleil et se mit à se plaindre.

— « Ah! mon frère! je suis venu pour te dire que le mariage était une bien mauvaise chose. Ne te marie jamais. N'as-tu pas vu les beaux habits que je portais quand j'étais garçon? et regarde dans quels haillons je suis maintenant. Je me suis marié, j'ai élevé des enfants, et à présent qu'ils ont grandi, ils m'ont pris tout ce que j'avais; ils m'ont même enlevé mes habits

du dos, ils m'ont chassé de la maison, si bien que je n'ai qu'à aller mendier. Et à toi, mon frère, si tu te maries, il t'arrivera la même chose. »

Le soleil entendant cela dit : « Si c'est comme cela, je ne me marierai pas. »

Il est resté garçon jusqu'à présent.

VII

LES NOCES DU SOLEIL

Le soleil, s'étant fiancé, envoya des invitations à sa noce à toutes les bêtes de la terre. Tous les quadrupèdes et volatiles y assistèrent. Seul le hérisson manquait. Enfin, lui aussi arriva, monté sur son âne. Le soleil vint à sa rencontre, lui souhaita la bienvenue et puis s'en alla surveiller comment l'on mettait la table pour ses hôtes. Le hérisson attacha son âne et, au lieu de foin, plaça devant lui une pierre blanche à ronger, puis il rejoignit les hôtes.

Peu après, le soleil sortit pour voir ce que faisaient les bêtes sur lesquelles les gens de la

noce étaient arrivés et ordonner qu'on leur donnât aussi à manger. Il vit que devant la monture du hérisson était placée une pierre et il demanda : « Qui a fait cela? et pourquoi l'a-t-il fait ? » Le hérisson répondit : « C'est moi qui ai fait cela et je l'ai fait pour que l'âne s'habitue à manger des pierres. — Pourquoi cela? demandèrent les hôtes. — Parce qu'à présent, pour nous et notre bétail, il n'y a pas d'autre salut. Jusqu'à présent nous n'avions qu'un soleil, et cependant, quand il chauffait trop, l'été, l'herbe et les forêts étaient brûlées... Et à présent, quand le soleil se sera marié, ne viendra-t-il pas au monde d'autres soleils encore? Quand ces nouveaux soleils commenceront à chauffer à tort et à travers, les uns après les autres, naturellement tout sera brûlé et il ne restera, pour nourrir nos bêtes, que de la pierre; c'est pour cela qu'il vaut mieux dès à présent les y habituer. »

Aussitôt tous les hôtes s'écrièrent : « Le hérisson à raison. Et puisque la pierre ne se mange pas et puisqu'on ne peut vivre de pierre, il vaut donc mieux que le soleil ne se marie pas. »

Ayant dit cela, ils partirent, et le soleil abandonna l'idée de se marier.

VIII

LA TERRE

La terre est soutenue par deux saints qui la tiennent par leurs pouces. Autour de la terre et dessous il y a de l'eau. Un serpent, dont la tête et la queue ne font qu'un, entoure la terre. Ce serpent empêche la terre de se fendre.

IX

L'ORIGINE DES MONTAGNES

Le Seigneur portait un jour un sac de farine qui était déchiré, et là où la farine est tombée les forêts et les montagnes ont apparu.

X

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

Les gens simples croient que la terre se tient sur les cornes d'un buffle. Quand le buffle secoue sa tête, alors il y a des tremblements de terre.

XI

L'ORIGINE DU CHIEN

Jadis, quand Dieu parcourait la terre, il rassembla dans la forêt un troupeau de moutons et se mit à le garder, pour apprendre ainsi aux hommes à paître les moutons. Et il avait pris le loup comme gardien de ses moutons. Mais voilà qu'un jour, une brebis ne voulant pas avancer, le loup se fâcha, la jeta par terre et la tua. Alors Dieu enleva ses gants fourrés, les jeta

dans la direction du loup et leur dit : « Poursuivez-le ! » Les gants devinrent des chiens et se mirent à poursuivre le loup. Depuis lors les chiens gardent les moutons pour empêcher les loups d'en approcher.

XII

L'ORIGINE DES CHIENS

Lorsque Caïn eut tué Abel, son père et Dieu le maudirent. Il courut alors par toute la terre sans trouver d'abri nulle part. Il y avait alors un chasseur aveugle qui s'asseyait sur un arbre dans la montagne et, tout aveugle qu'il était, il reconnaissait le gibier rien que par le froissement des feuilles. Lorsque Caïn traversa cette forêt, le chasseur aveugle sentit que quelque chose venait, mais d'après le bruit il crut que c'était quelque gros gibier. Il tira dessus et le tua. Le cadavre pourrit et se couvrit de vers. Ces vers, par la volonté de Dieu, devinrent des chiens. C'est pourquoi lorsqu'on bat quelque

chien, celui-ci en pleurant appelle Caïn au secours : « Caïn ! Caïn ! »

XIII

LE CHIEN ET LE CHAT

Le chien se réjouit de ce que son maître a beaucoup d'enfants, car ceux-ci lui donnent du pain, et le chat se réjouit quand il n'en a pas, parce que le maître le porte toujours dans le pan de son habit.

Dans l'autre monde le chien portera l'eau avec sa bouche pour éteindre le feu de l'enfer et le chat soufflera dessus. Et il tâche toujours de sauter par dessus un mort pour que celui-ci devienne vampire.

XIV

L'ORIGINE DES SOURIS ET DU CHAT

Jadis, quand les hommes étaient païens, les diables vivaient mêlés à eux ; mais lorsque les hommes se furent baptisés, les diables se sau-

vèrent, s'enfuirent loin d'eux. Cependant il se trouva un diable très malin. Il se changeait en homme, se rendait à l'église, se plaçait devant l'autel et observait tout ce qui se passait, mais se gardait bien de faire le signe de croix, et quand le pope allait dire : « *Que ton règne soit béni !* » il s'enfuyait de l'église. Le pope ayant plusieurs fois remarqué ce manège, comprit que c'était un diable. Un jour, pendant la messe, il ordonna qu'on fermât toutes les portes et toutes les fenêtres et qu'on les scellât, puis se mit à dire la messe. Il lisait, lisait, et quand vint le moment de dire : « *Que ton règne soit béni!* » le diable voulut se sauver, mais trouva porte close. Il se changea en mouche et se jeta vers les fenêtres, mais ne trouva pas davantage d'issue. A ce moment le pope prononça les paroles : « *Que ton règne soit béni!* » Aussitôt le diable creva et des souris en sortirent qui se mirent à courir par l'église. Alors le pope jeta ses gants et les bénit; ils se changèrent en chats et se mirent à attraper les souris. Depuis lors les diables ont cessé d'aller à l'église.

C'est ainsi que les souris sont sorties du diable tandis que les chats proviennent des gants du pope.

XV

L'ORIGINE DE L'OURS

Une femme avait deux filles, l'une qu'elle avait d'un premier mariage et l'autre qu'elle avait trouvée à la maison (du premier mariage de son mari). Elle aimait sa propre fille, mais n'aimait pas celle de la première femme; c'est pourquoi elle l'envoya un jour à la rivière laver de la laine blanche pour qu'elle devînt noire. La jeune fille lavait et lavait, mais la laine n'en devenait que plus blanche et non pas noire.

Mais voilà qu'un vieillard passa auprès d'elle et lui demanda : « Ma fille, pourquoi laves-tu cette laine? « Elle lui répondit : « C'est ma belle-mère, vieux, qui m'a envoyée laver cette laine blanche pour qu'elle devînt noire. Si je n'ai pas fini d'ici à ce soir, elle va me tuer. — Eh! lave toujours ma fille, puisqu'elle te l'a ordonné, » dit le vieillard qui continua son chemin.

La jeune fille lava encore quelque temps la

laine, qui tout à coup devint de l'or. Elle emporta cet or à la maison; mais en le voyant la belle-mère fut très jalouse et envoya aussi sa propre fille laver de la laine blanche pour qu'elle devînt noire. La fille lava un moment, puis, se fatiguant, jeta le battoir et s'assit pour se reposer.

Un vieillard passa qui lui dit : « Ma fille, pourquoi laves-tu cette laine? — Ah! va-t-en avec tes questions, » répondit-elle, et le seigneur Dieu la maudit : « Jette la toison sur ton dos et parcours les forêts en animal sauvage! »

Aussitôt la jeune fille jeta la laine devenue noire sur son dos et courut dans le bois changée en ourse.

XVI

L'ORIGINE DE L'OURS, DU SINGE ET DU ROSSIGNOL

Il y avait jadis une ville où les hommes étaient devenus si méchants que Dieu le père décida de les punir par un déluge. Il leur envoya un prophète qui se mit à prêcher dans

les rues, les engageant à faire pénitence. Mais ils étaient devenus si mauvais qu'ils ne voulaient même pas écouter ce que le prophète leur disait.

Il y avait dans cette ville un prêtre qui avait une femme et trois filles, et c'étaient les seuls justes dans toute la ville. Le prophète se rendit donc chez ce prêtre et lui dit de fuir au plus vite de cette ville, car Dieu allait envoyer un déluge; mais il leur recommanda, quand ils se sauveraient, de ne pas se retourner pour voir ce qui se passait en arrière. Le prêtre obéit au prophète et prit la fuite avec sa femme et ses filles.

Comme ils se sauvaient, l'une des filles dit à ses sœurs : « Voyons, mes sœurs, retournons-nous pour voir ce qu'est devenue la ville ! »

Elles se retournèrent, puis se mirent à courir de nouveau et le père leur demanda : « Qu'avez-vous vu en vous retournant?

— « Père, nous avons vu seulement la mosquée émerger au-dessus de la ville, tout le reste est plongé dans l'eau. »

Alors le père leur dit : « Puisque vous vous êtes retournées et n'avez pas obéi au prophète, je vous maudis, et éternellement on se souviendra de cette malédiction : que l'une de vous

devienne ours, l'autre singe et la troisième rossignol. » C'est ce qui advint.

C'est pour cela que ces bêtes ressemblent à l'homme. C'est parce qu'elles sont d'origine humaine et sont restées pour émerveiller le monde (par cette ressemblance).

XVII

LE BŒUF ET LA FOURMI

Jadis, la fourmi était tellement grosse qu'elle voulut enlever le joug au bœuf; elle voulait qu'on l'attelât à la charrue, qu'elle labourât, enfin elle voulait nourrir le monde à la place du bœuf. — « Tu ne peux pas nourrir le monde, disait le bœuf; ce travail, Dieu l'a laissé à moi. — C'est toi qui ne le peux pas, répondait la fourmi, car le maître est obligé de te piquer avec l'aiguillon pour te faire avancer et tu ne fais pas un pas sans le maître, tandis que moi je lui apporterai tout moi-même. »

En ce temps Dieu le père parcourait la terre

et tout animal était libre de l'approcher pour se plaindre de quelque chose, ou bien pour lui faire quelque prière. C'est ainsi que la fourmi et le bœuf vinrent auprès de lui pour se plaindre l'un de l'autre. « Seigneur, dit le bœuf, la fourmi veut m'enlever le joug et la charrue que tu m'avais donnés pour me nourrir moi-même et les hommes. — Ce n'est point là l'affaire, Seigneur, dit la fourmi. Je veux nourrir les hommes, car, lui, il les nourrit fort mal. » Alors Dieu se tourna vers la fourmi et lui dit : « Je sais que tu es travailleuse ; mais voyons, dis-moi, quand tu seras laboureur, combien de fois par jour permettras-tu aux hommes de manger, de manière que tu puisses suffire avec ton travail? — Je leur permettrai de manger une fois tous les trois jours », répondit la fourmi. Après cela le Seigneur questionna le bœuf: « Et toi, combien de fois par jour permets-tu aux hommes de manger? — Qu'ils mangent trois fois par jour, dit le bœuf; quoique je travaille lentement, je pourrai quand même leur suffire, les satisfaire. » Alors Dieu bénit le bœuf : « Que ce soit lui qui nourrisse les hommes tant que le monde et tout l'univers dureront. » Puis il dit à la fourmi : « Tu travailleras toujours et per-

sonne ne verra le résultat de ton travail. » En souvenir de ce jugement, Dieu le père ordonna au bœuf de marcher sur la fourmi; et le sabot du bœuf se fendit, tandis que le dos de la fourmi se retrécit au milieu. Jusqu'alors le sabot du bœuf était entier comme celui du cheval et le dos de la fourmi n'était pas pincé au milieu comme à présent. C'est pour cela qu'à présent le bœuf nourrit tout l'univers, car c'est dans ce but que Dieu l'avait béni. Et les hommes doivent manger trois fois par jour, et le manger ne profite pas à celui qui mange plus souvent. Mais la fourmi devait être bien grosse pour que le bœuf en l'écrasant eût le sabot fendu et que la fourmi restât quand même vivante!

XVIII

POURQUOI LE LOUP NE S'ATTAQUE PAS AU BŒUF

Jadis, du temps où Dieu parcourait la terre, il se mit à enseigner aux hommes à labourer

pour qu'ils puissent se nourrir. Il attela donc deux bœufs et se rendit aux champs pour labourer. Il laboura quelque temps, mais, vers midi, laissa les bœufs faire leur sieste et se coucha pour dormir. Pendant que Dieu le père dormait, arriva un loup qui étrangla un bœuf. Quand le Seigneur s'éveilla, il comprit de qui venait le mal. Alors il attela le loup à la charrue à la place du bœuf et se mit à le piquer avec des orties pour le faire avancer. L'autre bœuf tira la charrue en avant, mais le loup tomba sous le joug et enfonça son museau dans le sillon.

Alors Dieu lui dit : « Vois-tu, maintenant, combien tu es plus faible que le bœuf, puisque tu ne peux tirer la charrue avec lui. Dorénavant donc le bœuf te piquera avec ses cornes et toi tu le fuiras. »

C'est pourquoi à présent le loup attaque le cheval, le mouton, la vache, mais jamais le bœuf, et se sauve de lui.

XIX

L'ORIGINE DU DIABLE ET DE L'ARAIGNÉE

Quand Dieu le père eut fait le monde, il créa aussi quelques esprits qui devaient l'entourer pour qu'il ne fût pas tout seul et qui devaient le servir. Mais quelques-uns de ces esprits commencèrent à se révolter contre le Seigneur, qui se fâcha et les maudit de la façon suivante : « Que personne ne les aime, que chacun en dise du mal et se méfie d'eux. » Il les chassa du ciel, et ces esprits s'enfuirent et se cachèrent les uns dans l'eau, d'autres dans les nuages, d'autres sur la terre; mais l'un resta suspendu dans l'air et devint l'araignée. C'est pourquoi l'araignée est jusqu'à présent suspendue dans l'air; c'est parce qu'elle est un diable. C'est pourquoi il y a des diables qui se tiennent sur la terre, d'autres dans l'eau et les troisièmes dans les nuages. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les nuages y demeurent et font du mal au monde avec les éclairs

et les tonnerres, et ceux qui sont tombés dans l'eau font du mal à ceux qui naviguent; tandis que ceux qui sont tombés sur la terre sortent la nuit en cachette et font du mal aux hommes. L'homme doit donc beaucoup se méfier du diable et ne pas l'écouter quand il lui suggère de faire le mal, car il est maudit par le Seigneur.

XX

L'ORIGINE DES POUX ET DES PUCES

Il y avait une fois une très vieille femme; elle restait toujours assise à la même place, oisive, n'étant plus bonne pour aucun travail. Elle s'ennuyait beaucoup dans cet état, n'ayant rien pour l'occuper; c'est pourquoi elle fit à Dieu cette prière : « Seigneur, donne-moi une occupation quelconque, car je m'ennuie à rester comme cela sans travail. »

Et le Seigneur lui donna des *puces*. Les puces commencèrent à piquer la vieille et elle se mit à

les chercher dans ses habits pour les tuer. Mais les puces sautaient beaucoup et elle ne parvenait pas à les attraper. Elle dit donc : « Seigneur, donne-moi quelque chose de plus tranquille; ce que tu m'as donné est trop folâtre. »

Et le Seigneur lui donna des *poux*. C'est pourquoi à présent, lorsque les femmes sont si vieilles qu'elles ne sont plus bonnes à aucun ouvrage, elles ne font que chercher leurs poux; car c'est l'occupation que le Seigneur leur a donnée pour leurs vieux jours.

XXI

LE RAISIN

Lorsque Dieu eut créé la vigne, il ordonna au raisin de mûrir. Mais le diable en même temps que lui créa les mûrons et leur ordonna de mûrir encore plus vite. C'est pour cela, dès que l'on voit les mûrons mûrs, on dit : « Les mûrons sont mûrs, le raisin le sera bientôt. »

XXII

LES PREMIERS PETITS DES CRÉATURES

Lorsque la femme et toutes les autres femelles des animaux mirent la première fois au monde leur progéniture, tous les petits naquirent *boiteux* (ne pouvant marcher), comme est à présent le petit enfant. Dieu (qu'il soit loué!) prit tous les petits nouveau-nés (comme, par exemple, l'agneau de la brebis, le veau de la vache, le poulain de la cavale, etc.), les jeta par dessus une colline et les bénit pour qu'ils se tinssent sur leurs jambes et qu'ils marchassent. Et, depuis ce moment, chaque animal à peine né se tient déjà sur ses jambes.

Le Seigneur voulut aussi prendre l'enfant de la femme pour le jeter de la même manière; mais alors la pauvre femme se cramponna à l'enfant et ne voulut pas le donner. Dieu tirait l'enfant d'un côté, la femme de l'autre, et il ne put le lui enlever (non qu'il n'en eût pas la force, mais il voulait qu'elle le lâchât de sa propre volonté).

Il le lui laissa donc et la bénit : « Sois bénie, femme; mais, puisque tu ne m'as pas donné l'enfant pour que je le jette par dessus la colline comme ceux de tous les animaux, tu le garderas une année boïteux et tu le porteras toujours dans les bras, jusqu'à ce qu'il marche. »

XXIII

LES GÉANTS

Lorsque Dieu eut créé le monde, il ordonna un jour que les hommes apparussent, et les premiers hommes apparurent. C'étaient des *géants*. Ils sortirent de la terre comme des champignons. Ces géants étaient très hauts et très forts. Mais lorsqu'ils trébuchaient contre quelque chose, ils tombaient, se cassaient l'échine et ne pouvaient plus se lever. C'était aux ronces des mûrons qu'ils s'accrochaient le plus; c'est pourquoi ils commençèrent à les adorer et à leur faire des sacrifices. Les géants n'avaient pas peur du tonnerre. Quand, du haut des nuages, les dragons commençaient à tonner et à lancer des flèches

d'or, les géants arrrachaient aux rochers d'immenses pierres et, se les mettant sur la tête, criaient : « Ma tête est de pierre, que peux-tu me faire? » D'où vient que jusqu'à présent, quand, au printemps, le tonnerre se fait entendre pour la première fois, chacun, en l'entendant, se met une pierre sur la tête et dit : « Ma tête est de pierre. » On trouve encore à présent dans la terre de gros et longs os de ces géants. Dieu, voyant que ces géants trébuchaient, et une fois tombés ne pouvaient plus se lever, ordonna à leur race de disparaître, et ils disparurent.

Alors Dieu ordonna aux *pygmées* d'apparaître, et des petits hommes sortirent de la terre : *homme d'un pouce*, *barbe d'un pied*. Ces hommes d'un pouce avaient des bœufs petits comme des chèvres. Lorsqu'ils les perdaient dans les bosquets de sureaux, ils grimpaient sur les buissons et se questionnaient en criant : « Eh! mon frère, n'as-tu pas vu mes bœufs? » Les pygmées commencèrent à s'égarer dans les prés et les mauvaises herbes, et les serpents se mirent à les avaler (il y avait alors de gros serpents). Dieu, voyant que ces hommes non plus ne pouvaient rien faire, ordonna à leur race de finir, et elle finit.

Enfin, c'est aux hommes moyens que Dieu ordonna d'apparaître, et les hommes d'à présent apparurent. Dieu leur enjoignit de serrer le milieu de leur corps d'une ceinture, pour qu'ils se souviennent qu'ils sont *moyens*. C'est pour cela que tout le monde, à présent, porte une ceinture.

XXIV

LA CRÉATION DE L'HOMME

Lors de la création de l'homme, Dieu l'avait fait en sorte que le sommet de son crâne pouvait s'enlever. De cette manière, quand la vermine nommée *poux* le tourmentait, il n'avait pas besoin du secours d'autrui. Chacun n'avait qu'à enlever le sommet, le couvercle de sa tête, et le nettoyer. Mais un jour, comme une jeune fille avait justement ouvert sa tête pour se la nettoyer, arriva son amant, et, toute à ses amours, elle oublia le sommet de sa tête là ou elle l'avait posée. Arrive un cochon, qui attrape le cou-

vercle de la tête et le mange. La fille était tellement occupée du jeune homme qu'elle avait complètement oublié et le nettoyage et le sommet de sa tête. Et le jeune homme était tellement amoureux de la jeune fille qu'il ne remarqua pas qu'il lui manquait le sommet de la tête, ou bien il ne lui vint pas à l'idée que sa cervelle pouvait s'évaporer. Mais Dieu vit tout cela et dit : « Cela ne peut aller comme cela. Ces gens, l'un à cause de l'autre, finiront par rester sans tête. Je vais leur souder le couvercle et, lorsqu'ils s'aimeront, ils se nettoieront la tête entre eux comme ils pourront. Car, autrement, ils vont s'oublier à se promener sans couvercle, leur cervelle va s'évaporer et ils vont rester tous sans cervelle. »

Et c'est ainsi que le Seigneur fixa le sommet de la tête pour qu'il ne pût plus s'enlever. C'est ainsi que la tête de l'homme fut perfectionnée.

XXV

LA CRÉATION DE L'HOMME

Tout d'abord, Dieu avait créé les hommes grands et gros comme des géants; mais ceux-ci, courant à leurs occupations champêtres, s'accrochaient les pieds aux mûrons et, en tombant, se cassaient tellement le front qu'ils ne pouvaient plus se lever et restaient là où ils étaient tombés. Et ainsi ils n'arrivaient plus à multiplier leur race. Alors Dieu, voyant que cela n'allait pas, se repentit de les avoir créés et laissa finir cette race de géants.

Alors Dieu créa d'autres hommes, *hauts d'un pouce, la barbe d'un pied*. Ces hommes-là, en allant à leurs travaux des champs, grimpaient sur les sureaux pour voir où étaient leurs bœufs. Mais ces hommes non plus ne purent pas prospérer, car quelque chose les dévorait, et les fourmis et les abeilles ne leur laissaient pas la paix, choisissant leur tête pour y bâtir des fourmilières et des ruches. C'est pour cela que

Dieu se repentit également de les avoir créés, laissa finir leur race et créa une troisième espèce de gens, *les hommes moyens.*

Dieu comprit que les hommes devaient être plus résistants et solides, et, pour en créer de tels, il les fit de boue et les mit à l'ombre, exposés au vent, puis au soleil pour les faire sécher. En ce moment vint le diable et, pour gâter la belle œuvre de Dieu et nuire au Seigneur, il fit des trous avec un bâton dans le corps de l'homme en le transperçant par ci par là. Lorsque Dieu arriva et vit ce que le diable avait fait et comment il avait abîmé le corps de l'homme, il songea à sauver au moins la forme de son œuvre. Il ramassa donc de l'herbe et en boucha tous les trous et crevasses dont l'homme était criblé et enfin il l'enduisit par dessus avec de la boue. Il guérit ainsi l'homme et le remit à neuf. Les herbes qu'il avait mêlées au corps de l'homme devinrent des médecines pour ce même corps. De sorte que si l'on donne à l'homme, quand il est malade, de ces herbes avec lesquelles Dieu avait bouché et rempli son corps, la guérison s'ensuit.

Telle est l'origine de la puissance médicinale de certaines plantes.

XXVI

LA CRÉATION DE LA FEMME DE LA QUEUE DU DIABLE

La femme est créée de la queue du diable; c'est pour cela qu'elle est si *diable,* et voici ce qu'on raconte à ce sujet :

Lorsque Dieu le père créa de la boue le premier homme, qui s'appelait Adam, il souffla dessus; celui-ci s'anima et devint comme nous un homme vivant. Après cela le Seigneur se dit : « Il faut que je donne une compagne à cet homme, pour qu'il ait avec qui parler et que son âme ne s'ennuie pas. » Il appela un ange et lui parla ainsi : « Écoute ce que je vais te dire, mon ange. Tu te rendras d'ici dans le verger auprès d'Adam; tu le trouveras endormi. Alors, tout doucement, enlève-lui une côte du côté gauche et apporte-la moi; mais fais bien attention de ne pas le réveiller. » L'ange [illegible] devant le Seigneur; il courut dans le verger auprès d'Adam qui dormait; il lui prit tout dou

cement une côte, sans que celui-ci s'aperçût de quoi que ce soit, et l'apporta au Seigneur. Mais le Seigneur s'était également endormi, et comme l'ange n'osait pas le réveiller, il resta près de la porte à attendre qu'il s'éveillât.

Mais voilà le diable qui monte l'escalier. Il vient auprès de l'ange et lui dit :« Pourquoi restes-tu à la porte au lieu d'entrer ? » et l'ange lui répondit : « J'ai peur de réveiller le Seigneur. — Et qu'est-ce que tu tiens dans la main ? — C'est la côte d'Adam. — Je t'en prie, mon ange, laisse-la moi examiner; comment est-elle ? » L'ange, sans méfiance, la lui donna, mais le diable aussitôt se sauva en courant et l'ange dût lui courir après. Le diable, la côte dans la main, courut de ci de là, tandis que l'ange le poursuivait pour la lui arracher. Enfin, le diable se cacha dans un trou et l'ange l'attrapa par la queue. Le diable cherche à descendre, l'ange le tire par la queue; il tira, tira tant et si bien qu'il la lui arracha, tandis que le diable se cachait dans le trou. — « Et que vais-je dire maintenant au Seigneur? » se lamentait l'ange, en revenant.

Lorsqu'il arriva auprès de Dieu, il le trouva toujours endormi. « Réveillons-le, se dit l'ange,

et qu'il me fasse ce qu'il voudra. Pourvu qu'il ne me dise pas : « Pourquoi ne m'as tu pas réveillé avant? » Et il se mit à crier: « Seigneur, Seigneur! » Et le seigneur lui dit, les yeux encore fermés: « Allons, va t'en! Laisse-moi dormir tranquillement. Que ce que tu as dans la main devienne ce que j'avais dit. »

C'est comme cela que la queue du diable devint femme et eut nom Ève [1].

XXVII

L'ANGE GARDIEN ET LE DIABLE

Aussitôt qu'un enfant est baptisé, le Seigneur lui envoie un ange gardien pour toute sa vie; et le roi des diables envoie également un diable pour le tenter dans ce monde. L'ange se tient à

1. On dit que le diable tire les femmes par les cheveux pour voir s'il ne reconnaîtra pas la queue que l'ange lui avait arrachée. C'est pourquoi les cheveux des femmes grandissent plus vite que ceux des hommes.

droite de l'homme et le diable à gauche. C'est pourquoi la main droite est plus forte et peut tout faire, car l'ange lui aide; mais la main gauche ne peut pas travailler si bien, car le diable ne lui aide pas. La nuit, quand nous nous couchons, nous ne devons pas nous coucher sur le côté droit, car nous écraserions l'ange tandis qu'en nous couchant sur le côté gauche nous écrasons le diable.

XXVIII

LES AGES DE LA VIE HUMAINE

Quand le Seigneur eut créé le monde, l'homme vint auprès de lui et dit : « Tu m'as créé homme; dis-moi : combien vivrai-je, comment vivrai-je, de quoi me nourrirai-je et à quoi vais-je travailler? » Dieu lui répondit : « Tu vivras encore trente ans; tu mangeras en toute liberté les choses qui ne nuisent pas à ta santé; ton travail sera de commander à tout ce qui est sur terre. » A quoi l'homme répon-

dit : « Oh ! mon Dieu, merci pour la vie agréable que tu me donnes ; mais tu m'accordes bien peu d'années. » — « Va te mettre là-bas dans le coin, » lui répondit le bon Dieu.

Le bœuf vint aussi auprès de Dieu et lui dit : « Seigneur, tu m'as créé bête (animal) sur cette terre ; dis-moi maintenant : combien de temps vivrai-je, comment vivrai-je, quels seront mon travail et ma nourriture ? » Et le Seigneur lui répondit : « Vois-tu là-bas cet homme assis dans le coin ? ce sera ton maître ; ton travail sera de labourer la terre et de traîner les chars ; comme nourriture, tu auras la paille et le foin, et tu vivras trente ans. » Le bœuf lui dit : « Oh ! Seigneur, une si mauvaise vie ! coupe un peu de mes années ! » L'homme entendant cela fit un signe de la main au Seigneur et lui dit doucement : « Prends-lui des années et donne-les moi. » Dieu se mit à rire et répondit : « Prends vingt ans du bœuf pour que vous soyez contents tous les deux. »

Le chien vint également et dit : « Mon Dieu, tu m'as fait chien ; dis-moi : combien vivrais-je, quels seront mon travail et ma nourriture ? » Et le Seigneur lui répondit : « Vois-tu là-bas cet homme assis dans ce coin ? Il sera ton

maître ; ton travail sera de garder sa maison, ses brebis, son bien ; tu mangeras les croûtes et les os qui tomberont de sa table, et tu vivras trente ans. — Oh! Seigneur, dit le chien, quelle vie! coupe un peu de mes années. » L'homme, assis dans son coin, entendant cela, dit doucement à Dieu : « Prends-lui des années et donne-les moi! » Le Seigneur rit de nouveau et dit : « Prends aussi vingt années du chien pour que vous soyez contents tous les deux. » C'est ainsi que l'homme eut soixante-dix ans et le chien dix.

Le singe vint le dernier et dit : « Seigneur tu m'as fait singe en ce monde; dis-moi : combien vivrai-je, de quoi vivrai-je et quel sera mon travail? » Le Seigneur dit également à celui-ci : « Vois-tu cet homme assis dans le coin? il sera ton maître; il te nourrira de noix, noisettes et autres fruits; tu le feras rire avec tes jeux et tu amuseras ses enfants avec tes tours; tu vivras trente ans. » Le singe s'écria : « Oh! Seigneur, quelle misérable vie! enlève-moi quelques années. » L'homme, de son coin, fit de nouveau un signe à Dieu : « Enlève-les lui et donne-les moi! » Dieu dit en souriant : « Prends-lui vingt ans pour que vous soyez contents tous les deux. »

Ainsi l'homme prit encore vingt années, ce qui fit quatre-vingt-dix en tout.

C'est ainsi que l'homme jusqu'à trente ans vit (mène) une vie d'homme, librement. De trente à cinquante ans, la vie d'un bœuf: il se met un joug sur le cou, travaille et se tourmente pour nourrir sa femme et ses enfants, fait tous ses efforts pour amasser de l'argent. Quand il a cinquante ans, il cesse de travailler, et, comme un chien, reste le gardien de ce qu'il a amassé jusque là. De cinquante à soixante-dix ans il mène la vie d'un chien; toute la journée il se chicane avec ses familiers; pour peu de chose, il trouve moyen de grogner, d'insulter et de crier. De soixante-dix à quatre-vingt-dix, il mène la vie d'un singe. Dans la maison tout le monde se moque de lui, il devient comme un petit enfant ou comme un singe.

XXIX

LES ONGLES

Tout d'abord le corps d'Adam et d'Ève était couvert d'écailles. Mais, quand le diable les eut

entraînés à manger des pommes du paradis, les écailles leur tombèrent du corps comme aux serpents et il ne leur en resta qu'au bout du doigt, ce qui forme à présent les ongles.

XXX

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Quand le Seigneur eut fait la terre, il créa aussi les hommes. Il n'y avait pas de nuit alors et il faisait tout le temps jour. Les hommes d'alors ne ressemblaient pas à ceux d'aujourd'hui; ils étaient couverts de poils. Tout d'abord, il n'y avait qu'Adam et Ève. Dieu leur fit un petit jardin avec une maison au milieu. Il y avait dans ce jardin beaucoup d'arbres fruitiers et entre autres un pommier. Dieu leur défendit de manger des fruits de cet arbre. Un jour arriva un serpent qui monta sur ce pommier.

Apercevant Adam et Ève il leur dit : « Mangez des fruits de cet arbre, ils sont très bons!

— « Le Seigneur nous l'a défendu, répondit Ève.

— « Il vous l'a défendu, leur dit le serpent, parce que si vous en goûtez vous deviendrez comme lui. »

Ève se laissa séduire par le serpent, mordit à un fruit et en donna à Adam. Aussitôt qu'ils en eurent mangé, leur corps devint nu et ils coururent s'enfermer dans leur maison. Dieu arriva bientôt chez eux et trouva la maison fermée. Il les appela pour qu'ils lui ouvrissent, mais ceux-ci répondirent du dedans qu'ils avaient honte de sortir, car ils étaient nus.

« Vous avez dû manger des pommes, voilà pourquoi vous avez honte, » leur dit le Seigneur.

— « C'est un serpent qui est venu nous séduire, » dit Ève.

— « Le serpent a séduit Ève, et c'est Ève qui m'a séduit, » répondit Adam.

Alors Dieu maudit le serpent, et le condamna à ramper et à mordre le talon des hommes. Et le serpent se tourna vers Dieu et demanda : « Où dois-je les piquer, Seigneur ? »

Cependant Dieu réfléchit qu'il lui serait trop

facile de piquer chacun au talon et il lui répondit : « Pique-les entre les deux yeux [1]. »

Puis il dit à Adam et Ève : « Toi, Adam, tu travailleras un jour et cela te suffira pour te nourrir toute une année; et toi, Ève tu travailleras un jour et tu le porteras toute une année dans ton sein [2]. »

Après ces paroles il fit une charrue qu'il donna à Adam pour qu'il travaillât et se nourrît. Depuis lors les hommes commencèrent à labourer, et lorsqu'ils se multiplièrent beaucoup presque toute la terre se trouva labourée. Comme il n'y avait point de nuit les hommes ne faisaient que labourer et manger. Les hommes ne dormaient pas alors. Lorsque la terre s'aperçut qu'elle ne parviendrait jamais à les nourrir tous, elle poussa de hauts cris et se plaignit à Dieu. Dieu lui répondit qu'en vérité

1. Depuis ce temps les serpents se propagèrent, et s'il leur arrive de piquer quelqu'un entre les deux yeux, il n'y a aucun remède à la piqûre.

2. On croit que s'ils n'avaient pas commis ce péché les hommes ne travailleraient pas et ne souffriraient pas, mais, comme les animaux, se nourriraient sans travailler.

les hommes la mangeaient, mais qu'elle les mangerait à son tour. Cependant, puisqu'il lui était difficile de les nourrir, il ferait un partage, il établirait la nuit et le jour : il abandonnerait à la terre la nuit ainsi que le corps des hommes et il garderait pour lui le jour ainsi que les âmes.

XXXI

ADAM ET ÈVE CHASSÉS DU CIEL

Lorsqu'Adam et Ève commirent leur péché, Dieu les chassa du paradis, et, comme ils rodaient autour, la nuit arriva. Ils s'assirent sous un arbre en se retournant avec crainte, effrayés qu'ils étaient par l'obscurité.

— « Hélas ! Ève, mon Ève, pourquoi m'as-tu amené à manger du fruit de cet arbre et à commettre un péché contre Dieu ?... Me voilà chassé du clair paradis ! Me voilà dans ces ténèbres, tremblant et grelottant de peur, sans avoir personne auprès de moi ! Hélas ! malheureux que je suis, ne serai-je pas délivré de cette peur qui s'est abattue sur moi ? »

Ève, en l'écoutant, pleurait en tordant ses bras et faisant craquer ses doigts, tandis qu'Adam, tout en pleurant, se tenait contre elle et se couvrait les yeux avec la main par peur de l'obscurité.

Le diable écoutait tout cela, et lorsque le jour approcha il dit à Adam et à Ève : « Oh! oh! bonne matinée, Adam et toi Ève; seriez-vous par hasard troublés par la peur? Dieu vous aurait-il chassés, comme il m'a chassé, moi?

— « Hélas! diable, lui dit Ève, ce n'est pas la faute de Dieu s'il a dû nous chasser, c'est bien la tienne, à toi qui nous as séduit et qui nous as fait goûter du fruit de l'arbre. Et au lieu de s'ouvrir, voilà que nos yeux se sont fermés au milieu de ces horribles et méchantes ténèbres qui nous environnent!

— « Ne craignez rien, Ève, ne craignez rien, dit le diable, et ne vous effrayez pas de cette obscurité, car j'en suis le roi. A présent, bien vite, je vais chercher la lumière. N'ayez aucun souci, puisque le sort vous a mis en mon pouvoir. Si vous obéissez à mes paroles vous serez rois sur la terre et vous ferez ce que vous voudrez.

— « Hélas, diable! hélas, frère! si tu nous aides à cette heure et nous apportes la blanche lumière, nous ne t'oublierons jamais!

— « Fort bien, Adam, patientez un peu avec Ève, avant que je vous apporte la blanche lumière; mais prends garde seulement de ne pas te repentir et de ne pas me renier plus tard!

— « Oh! oh! mon frère le diable, peut-on parler de te renier? Non, jamais je ne te renierai. Ne me connais-tu pas? Donne ton petit doigt que nous devenions confrères, dit Adam.

— « C'est très bien parlé, Adam; mais frappe de ton petit doigt cette dalle qui est là devant moi, pour que la chose soit sûre et ta parole consacrée, que dorénavant nous serons frères et que les enfants qui te naîtront seront à toi durant la vie, et, une fois morts, à moi. »

Adam se tourna vers Ève et dit : « Voyons, Ève, que dis-tu de cette convention? Dois-je frapper la dalle avec mon doigt pour partager nos enfants avec le diable? Il a dit : vivants ils seront à nous, morts à lui.

— « Eh! puisque vivants ils seront à nous, une fois morts qu'ils soient à lui. Frappe la dalle de ton doigt; pourvu qu'il nous apporte la blanche lumière, n'aie pas peur du reste. »

Entendant ces paroles de sa femme, Adam consentit à frapper de son doigt la dalle que le diable lui avait montrée.

— « Mais dis-moi, diable, comment dois-je frapper cette dalle de mon doigt ? »

Le diable saisit la main droite d'Adam, lui égratigna un doigt avec son ongle, fit couler le sang et écrivit avec ce sang un contrat d'après lequel les morts seraient à lui et les vivants à Adam. Il saisit tout de suite cette dalle et s'envola avec ; il l'emporta dans le fleuve Jourdain à l'endroit le plus profond, et le jour se leva comme il en revenait. Il se présenta devant Adam et Ève en disant : « Vous voyez comme je vous apporte la clarté. A présent levez-vous, que je vous apprenne à bâtir une maison. »

Adam et Ève se levèrent pour suivre le diable et apprendre à bâtir une maison. Il les amena avec lui et leur apprit toutes sortes de diableries. Vers le soir il leur dit de ramasser du bois sec et de faire une cabane.

— « Place ce tronc en fourche à droite, place cet autre à gauche à un pas de distance, réunis les deux bouts au sommet, places-en un par dessus et d'autres de côté ; à présent ramasse de l'herbe et jettes-en sur le bois.

Entre dans cette cabane avec Ève pour dormir; ne craignez rien tant que je suis vivant. »

Adam prit une pierre tranchante, aplatit la terre à la place où il voulait faire sa cabane, la bâtit comme le diable le lui avait enseigné et y entra avec Ève pour y demeurer.

Depuis ce temps Adam vécut en bonne entente avec le diable et obéit à tout ce que celui-ci lui disait; et à cause d'Adam, Ève et ses enfants lui obéissaient aussi et lui appartenaient, car Adam avait promis qu'une fois morts ils seraient au diable. Quand Adam mourut, il alla aux enfers et y resta jusqu'à ce que le Christ fût descendu sur terre et fût baptisé dans le fleuve Jourdain par Jean. Et le Christ se plaça dans le Jourdain justement sur la dalle où se trouvait la promesse d'Adam que le diable avait prise.

Par le baptême du Christ le contrat d'Adam fut anéanti. Et lorsque le Christ se rendit aux enfers il en tira Adam et tous ses enfants, et ne laissa qu'un seul homme aux enfers. Cet homme [1], se voyant tout seul, voulut sortir

1. Le conteur ne pouvait dire sûrement quel était cet homme. « Je ne suis pas certain qui c'était : était-ce Moïse, était-ce Élie ? mais cela devait être

des enfers, mais n'y réussit pas. Alors il imagina un tour. Il prit du chanvre et se mit à faire une très grosse corde. Arriva un diable qui lui demanda pourquoi il faisait cette corde. Il répondit que c'était pour y attacher tous les diables et les amener devant le Christ. Quand les diables entendirent cette réponse, ils tinrent conseil, puis se réunirent tous, saisirent l'homme et le poussèrent hors de l'enfer. Depuis ce temps il n'y a plus personne aux enfers.

XXXII

ADAM CHASSÉ DU PARADIS

Lorsque Dieu chassa Adam du paradis, il le maudit en ces termes : « Allons, Adam, sors du paradis, car tu ne m'as pas obéi ; et je t'ordonne de labourer et de creuser la terre durant toute ta vie et de te nourrir de cette façon. »

Moïse. » D'autres personnes disent que c'était un homme qui avait frappé le Christ avec une main de fer.

Adam baissa la tête, prit sa femme et sortit du paradis. Il souffrait beaucoup, mais il n'y avait rien à faire, car il avait peur de l'ange qui les effrayait avec son fouet fait de deux féroces serpents. Il vit qu'il n'en serait pas autrement et sortit en pleurant du paradis avec sa femme. Pendant bien des jours ils coururent autour, essayant d'y pénétrer de nouveau. Mais l'ange se tenait à la porte, le fouet à la main, ne laissant rien passer de vivant.

— « Hélas, ma femme, pourquoi m'as-tu séduit, pourquoi m'as-tu forcé à pécher contre Dieu, pour qu'à présent nous souffrions pour rien, toi et moi? Qu'allons-nous maintenant manger pour vivre?

— « Laboure, bêche, mari, lui dit sa femme, pour nous nourrir, car nous avons mérité ce qui nous arrive. »

Adam voyant que cela ne pouvait être autrement prit la bêche pour travailler la terre. La première fois qu'il l'enfonça dans la terre, tout son corps se couvrit de sueur.

— « Hélas ! ma femme, que Dieu te punisse, toi qui es la cause de ce que ma sueur coule de la sorte dit Adam. »

Quand il se fut reposé, il recommença à

bêcher. Fort bien, mais combien pouvait-il bêcher, ce pauvre Adam? Il abandonna sa bêche et fabriqua une charrue pour labourer. Il y attela des bœufs, puis traça un sillon, puis encore un et, au troisième sillon, labourer lui parut plus facile que de bêcher : « Avec ces bœufs qui tirent j'aurai moins de peine, et c'est le labourage qui nous nourrira. Viens ici, femme, dirige les bœufs et moi je soutiendrai la charrue. »

Comme il disait ces mots, le diable sortit tout à coup de terre devant ses bœufs et les saisit.

— « A qui, Adam, as-tu donc demandé la permission de labourer?

— « Est-ce que par hasard cette place serait à toi, dit Adam au diable, que tu ne me laisses pas labourer?

— « C'est bien sûr qu'elle est à moi! Allons, déguerpis vite d'ici, » répondit le diable.

Bon gré mal gré, Adam fut obligé d'abandonner cette place et d'aller un peu plus loin. Il y enfonça la charrue, mais voilà que là également le diable se plaça devant les bœufs et le fit partir. Il ne le laissa pas non plus tranquille à une troisième place.

— « Mais voyons, camarade, lui dit Adam,

pourquoi ne me laisses-tu pas labourer un bout de terre, pour que je vive moi aussi ?

— « Je ne te laisse pas labourer, car c'est moi qui commande sur la terre.

— « Mais que vais-je donc faire pour pouvoir vivre ?

— « Quant à cela, je t'en trouverai le moyen si tu me donnes un bon sur les enfants qui te naîtront : vivants, qu'ils t'appartiennent ; morts, qu'ils soient à moi. »

Adam et Ève se consultèrent, réfléchirent et enfin consentirent. Adam lui donna un bon écrit de sa main, sur une dalle, avec son sang. Le diable prit cette dalle et la plaça sous le chaudron des enfers. Elle y resta, et tous les hommes qui mouraient allaient dans le chaudron brûler dans les tourments éternels jusqu'à ce que le Christ descendît aux enfers et brisât cette dalle qu'Adam avait donnée comme bon.

C'est de cette façon que le diable permit à Adam de labourer et de se nourrir quand le Seigneur l'eut chassé du paradis.

XXXIII

DIEU EN VISITE CHEZ ÈVE

Un jour, Dieu voulut aller chez la grand'mère Ève en visite. Il envoya un ange pour la prévenir que Dieu viendrait lui faire une visite, afin qu'elle eût le temps de mettre un peu d'ordre et de préparer le manger. Ève, entendant cela, sauta de joie et se mit bien vite à nettoyer sa maison et à préparer tout ce qu'il fallait pour régaler le bon Dieu.

Elle rassembla autour d'elle ses enfants, leur lava et peigna la tête et les habilla bien gentiment pour qu'ils fussent propres quand Dieu serait là. C'est très bien. Mais Ève avait beaucoup d'enfants et avant qu'elle leur eût à tous changé d'habits il se passa beaucoup de temps.

Elle ne savait que faire d'abord : préparer le manger ou bien habiller les enfants. Et justement voilà que quelques-uns de ses enfants accourent et annoncent avec grand tapage que Dieu arrive déjà. Entendant cela la pauvre Ève

prit le reste de ses enfants (plus de la moitié) qu'elle n'avait pas eu le temps de débarbouiller ni de changer et dont les habits étaient en haillons, et les enferma dans une chambre, car elle avait honte de montrer à Dieu leurs haillons.

Et voilà que le Seigneur avec tous les saints et les anges arriva en visite chez Ève. La pauvre Ève leur fit une belle réception. Elle les régala de ce que Dieu lui avait donné : de pain et de sel. Et Dieu se préparait déjà à rentrer chez lui. Alors Ève, vite, vite, plaça ses fils sur le perron. Tous ils baisèrent la main de Dieu; avant son départ, et pour remercier Ève de l'honneur qu'elle lui avait fait, le Seigneur donna à tous ses fils une bénédiction merveilleuse :

« Écoute, Ève, ma fille, dit-il, je donnerai à tes fils une bénédiction merveilleuse, car tu m'as reçu avec honneur; il faut donc que je te le rende; car ainsi va le monde : l'honneur attire l'honneur. Je bénis donc ton fils aîné, qu'il soit le tzar des tzars; le second, qu'il soit roi; le troisième prince; le quatrième, premier vizir; le cinquième, pacha; le sixième, préfet; le septième, commandant; le huitième, capi-

taine; le neuvième, gendarme; le dixième, maire; le onzième, tchorbadji; le douzième, maître d'école; le treizième, moine; le quatorzième, pape; le quinzième, évêque; le seizième, patriarche; le dix-septième, prêtre; le dix-huitième, juge; le dix-neuvième, docteur. » Et à tous ceux qu'il y avait encore, il donna ce qu'on appelle une bonne position.

En voyant que Dieu avait béni tous les enfants qui étaient devant lui, Ève fut toute joyeuse et vite, vite, elle fit sortir les autres enfants (ceux qu'elle avait cachés) pour que Dieu les bénît également.

« Je t'en supplie, Seigneur, fais-moi la grâce de bénir aussi mes autres enfants comme les premiers; ils ne sont ni lavés ni changés, car tu m'en as trop donné; je n'ai pas pu leur mettre de plus beaux habits.

— « Bien, je les bénirai aussi, ma fille Ève. Que l'un soit sentinelle à la porte du roi son frère; que l'autre lui fasse la cuisine; le troisième, qu'il lui prépare le café; le quatrième, qu'il soit ordonnance; le cinquième, cocher; le sixième, chef d'eunuques; et ceux qui restent qu'ils soient : laboureur, maréchal-ferrant, bûcheron, piocheur, meunier, chaudronnier,

potier, pelletier, cordonnier, matelassier, boulanger, musicien ambulant, joueur de tambour, tisserand, boucher, marchand de farine etc... (d'autres professions dans lesquelles il faut travailler la sueur au front). Et porte-toi bien, Ève, ma fille, lui dit Dieu, c'est comme cela que le monde se soutiendra. »

XXXIV

LE SEIGNEUR ET LE LABOUREUR

Quand l'homme commença, pour la première fois, à labourer la terre, le Seigneur passa auprès de lui, changé en vieillard, et commença à regarder, tout étonné, son labour.

« Pourquoi hoches-tu comme cela la tête, mon vieux ? lui dit le laboureur. Est-ce que mon travail ne te plaît pas ? — A vrai dire, mon fils, lui dit le Seigneur, il ne me plaît pas ; je vous vois trop peiner, toi et les bœufs. Mais c'est parce que tu travailles comme ceci : tu traces un sillon, puis tu reviens sans rien faire, pour en recommencer un autre du même côté. Écoute bien ce que je vais te dire : quand tu com-

menceras un sillon, trace-le jusqu'au bout, puis fais tourner la charrue et trace le sillon suivant. De cette manière tu auras labouré plus vite ton champ tout en te fatiguant moins. Essaie pour voir. »

Le laboureur commença à travailler de cette façon ; il lui sembla que cela allait mieux, et toute la journée il travailla ainsi. Quelques jours plus tard, Dieu le père, ayant pris l'image d'une autre personne, passa près de l'homme qui labourait et se mit à le regarder.

« Mon frère, lui dit-il, qui t'a appris à travailler de la sorte ? — C'est Dieu qui me l'a appris ; quel autre aurait pu me l'apprendre ? — Ah ! fort bien, si c'est Dieu qui te l'a appris, il bénira aussi la semence que tu jetteras dans la terre. Un grain que tu y jetteras en produira au moins quarante, et tout ce qui vit recevra la nourriture de toi. »

XXXV

LE SEIGNEUR APPREND A LA FEMME A TISSER

Une femme tissait de la toile sur un métier et en jetant la navette d'un côté à l'autre elle cas-

sait chaque fois le fil. Le Seigneur vint à elle, changé en vieillard à la barbe blanche comme la neige; il commença à regarder tout étonné cette femme et lui dit : « Pas comme cela, chère âme, ne casse pas le fil, mais jette la navette de gauche à droite puis fais-la revenir de droite à gauche. »

Quand la femme eut essayé cette manière et vu que cela allait bien, elle travailla toujours ainsi.

Quelques jours plus tard, le Seigneur vint de nouveau, changé en un autre vieillard, et demanda à la femme : « Qui, femme, t'a appris à travailler comme cela sans casser le fil? — Mais qui veux-tu qui me l'ait appris? Je me le suis appris moi-même! Crois-tu que je ne sache même pas cela? Crois-tu que je sois si bête, mon vieux? — Si tu mens comme cela, lui dit le Seigneur, travaille donc sans cesse, et ne porte pas le produit de ton travail sur l'épaule, mais toujours sous le bras. »

C'est pour cela que les femmes portent toujours leur travail sous le bras, car Dieu les a maudites dans l'ancien temps.

XXXVI

DIEU LE PÈRE ET LE BERGER

A l'époque où Dieu le père venait de créer la terre et l'homme, les bêtes et les hommes étaient sans péché. Alors Dieu le père ne craignait rien et parcourait la terre.

Dans ce temps, le gros bétail faisait la sieste de midi, tandis que la chaleur rendait les brebis affolées.

Un jour, Dieu le père faisait un voyage à pied, et, comme la chaleur était très forte, il se fatigua passablement et eut soif. Tout près de la route il remarqua un homme qui gardait les bœufs. Ses bêtes se reposaient à l'ombre, et lui était couché sur le dos. Dieu le père lui demanda un peu d'eau à boire. Mais le berger, non seulement ne lui donna point d'eau, mais ne se leva même pas pour lui montrer où il y avait une source; tout en restant couché il étendit le pied dans la direction de la source et dit : « Eh! là-bas, il y a une source, vas-y, si tu as soif. »

Dieu le père continua sa route et vit un petit gardeur de brebis, dont le troupeau avait pris la fuite; le malheureux, tout en sueur, courait de tous côtés nu-tête pour rassembler ses brebis, mais sans y parvenir. Dieu le père s'approcha et dit :

« — Bonjour, mon fils!

« — Dieu te bénisse, vieux !

« — As-tu un peu d'eau pour me donner à boire?

— « Non mon père, mon eau est épuisée; moi aussi j'ai soif, mais je ne puis abandonner mes brebis pour aller en chercher. »

Dieu lui dit : « Vas-y mon fils, vas-y, je garderai tes brebis ! »

Le berger partit à l'eau et Dieu le père ôta son chapeau et bénit les brebis. Elles se réunirent à l'ombre du chapeau de Dieu le père et le mauvais esprit qui les obsédait passa chez les bœufs, dont le gardien sauta sur ses pieds pour leur courir après, nu-tête, mais sans pouvoir les assembler pour les forcer à faire leur sieste à l'ombre.

Depuis ce temps, Dieu le père bénit ceux qui gardent les moutons, et leur troupeau commença à faire la sieste, tandis que les bœufs prirent

l'habitude de courir de tous côtés pour donner de la peine à leur gardien.

XXXVII

DIEU LE PÈRE ET LE BERGER

Une autre fois, Dieu le père, voulant savoir si le berger se souvenait de son bienfait, se changea en homme très vieux et dit en passant près du berger :

— « Bonjour, mon fils.

— « Dieu te bénisse, vieux!

— « As-tu un peu d'eau pour me donner à boire ?

— « Je n'en ai pas, vieux; attends que j'aille t'en chercher : la source est loin d'ici. Mais aujourd'hui c'est mon tour de régaler le loup. (Jusqu'alors les bergers ne pouvaient pas chasser le loup; ils avaient donc décidé de lui donner, chacun leur tour, le plus bel agneau ou bien un qu'il se choisissait lui-même.)

— « Cela ne fait rien, mon fils. Dis moi quel

agneau je dois lui donner et toi-même va à l'eau. »

Le berger lui désigna l'agneau le plus beau et le plus gras et partit. Bientôt arriva le loup pour recevoir sa ration, mais Dieu ne lui donna pas l'agneau le plus gras; il lui en donna un qui était boiteux, maigre, misérable, et même couvert de crottes. Le loup se fâcha et voulut lui-même attraper le plus bel agneau. Alors Dieu le frappa sur l'échine avec son bâton; il frappa aussi deux pierres qui se changèrent en deux chiens (l'un mâle, l'autre femelle) et les lâcha sur le loup. Le loup eut peur et se sauva sans rien prendre. Quand le berger revint de la source, Dieu lui dit : « Voilà, mon fils. Désormais ne donne rien au loup, mais crie-lui dessus et chasse-le avec les chiens qui naîtront de ces deux-ci. »

Depuis lors, le loup resta avec l'échine cassée et les chiens se multiplièrent pour le poursuivre.

Si cela n'était pas arrivé, on ne l'aurait pas raconté.

XXXVIII

L'ARBRE DE LA CROIX

La tête d'Adam et la croix du Christ

Quand Adam mourut, Ève l'enterra et lui mit dans la bouche trois pépins de la pomme qu'ils avaient mangée tous les deux au paradis. Elle avait retrouvé ces trois pépins dans sa poche, et comme elle souffrait de son péché, elle eut l'idée de les mettre dans la bouche d'Adam pour qu'il achetât l'entrée du paradis au bon Dieu avec ces trois pépins provenant du péché [1]. Bien des années plus tard, trois grands arbres crûrent de la tête d'Adam, mais ils étaient stériles et ne donnaient aucune ombre. Tous ceux qui les apercevaient en disaient du mal, les

1. Les paysans mettent dans la bouche de leurs morts, les pauvres un para (demi centime), les riches un vieux sou pour acheter l'entrée du paradis à Saint Pierre.

voyant ainsi sans ombre et sans fruits, mais personne ne savait qu'ils avaient crû des trois pépins qui étaient dans la tête d'Adam et qu'Ève y avait mis en l'enterrant. Pour que la chose se découvrît, il fallut que Dieu ordonnât à de puissants vents de souffler, qui jetèrent les trois arbres par terre, les racines pleines de terre en l'air. Cela formait comme une grotte. Tout le monde s'étonnait que de si vieux arbres eussent pu être déracinés et quelques-uns dirent que c'était bien fait que le vent eût déraciné de si vilains arbres. Beaucoup coupèrent des branches. Tous ceux qui les mettaient dans le foyer pour faire du feu, voyant qu'elles ne brûlaient pas, disaient : « Ah! bois maudit, qui ne valait rien comme branche, ne donnant point d'ombre, et qui ne brûle pas non plus comme combustible! » — Les gens ne regardaient pas d'un bon œil ces trois arbres et même la place où ils avaient crû. Tous disaient que cette place était néfaste et maudite par le Seigneur, et que c'était pour cela qu'elle avait engendré de pareils arbres.

Un jour que tombait une très forte pluie, il arriva à un cavalier ayant son fusil sur l'épaule de passer par cette place. Il détourna son che-

val pour se mettre à l'abri de la pluie. Comme il se tenait dans la grotte avec son cheval, il se mit à l'examiner de tous côtés et, à force de regarder, il finit par s'apercevoir que c'était une tête humaine. Quand la pluie cessa, le guerrier sortit et alla tout raconter aux juges. Les hommes de la justice s'y rendirent, et, après l'avoir débarrassée de terre et y avoir creusé, se convainquirent que c'était vraiment le crâne d'une tête humaine. Des prêtres et des archevêques, et toutes sortes de gens savants se réunirent et se mirent à réfléchir à quel homme pouvait bien appartenir cette tête. Enfin, tous furent d'accord que c'était celle d'Adam. Quand tout le monde le sut, les prêtres d'abord et puis les autres hommes lui jetèrent des pierres et le maudirent par dessus le marché. Pendant bien des années les hommes jetaient des pierres en maudissant Adam d'avoir péché contre le Seigneur, qui l'avait maudit et chassé du paradis et d'être la cause de ce que tous étaient maudits et chassés du paradis pour souffrir et travailler. Les hommes étant ainsi furieux contre Adam et contre sa tête, ce cri s'éleva de partout : « Hommes, écoutez donc! Prenez ces arbres maudits et jetez-les dans les marais.

car ils ont tous crû sur la tête d'Adam et sont également maudits. » Les hommes saisirent les arbres et les portèrent vers un marais qui se trouvait tout près et les y jetèrent. Ils y restèrent bien des années et tous ceux qui les voyaient les maudissaient. Mais le marais se couvrit d'eau et chaque année un ange de Dieu y descendait et nettoyait avec cette eau les arbres de la boue. Il arriva qu'un homme malade rêva qu'il devait aller se laver dans cette eau pour guérir. Le malade se rendit auprès de ce marais, se lava et guérit. Quand il l'eut raconté, des malades par centaines s'y rendirent à la hâte pour se laver.

Fort bien, mais personne ne guérit; seul le premier qui s'était lavé guérit. Tous ceux qui ne furent pas guéris se mirent à lancer des malédictions en s'écriant : « Un malade peut-il guérir dans une eau où se trouvent les arbres maudits? Arbres maudits par Dieu, pourrissez-y éternellement! »

Et, chaque année, les choses se faisaient de la même manière : un seul guérissait et bénissait les arbres, et des centaines restaient malades, maudissant ces arbres qui étaient dans l'eau et la boue.

Beaucoup d'années se passèrent et le Christ descendit sur terre. Quand on l'eut condamné à être crucifié, il vint à l'idée aux prêtres et aux rabbins juifs de retirer du marais les trois arbres et d'en faire trois croix : une pour le Christ, les deux autres pour les deux larrons. « C'est une bonne idée, dirent les Juifs. Un tel homme doit être justement crucifié sur une telle croix, faite d'un arbre maudit ; ne l'avons-nous pas condamné à la mort ? » D'autres disaient, en calomniant le Christ, qu'il portait les malades pour les guérir vers l'eau où se trouvait les trois arbres maudits.

Étant ainsi tombés d'accord, ils apportèrent les arbres et firent trois croix pour le Christ et les deux larrons. Ils se mirent alors à réfléchir à quelle place ils devaient les crucifier, et eurent l'idée de les transporter à la place maudite où se trouvait la tête d'Adam. Le Christ y resta crucifié jusqu'à ce que son sang eût coulé sur la tête d'Adam, et par ce sang du Christ Adam fut baptisé et son vieux péché lui fut pardonné.

XXXIX

LOTH ET LA CROIX DU CHRIST

Après que Loth eut péché avec ses filles, le remords d'avoir ainsi péché le tourmenta tout le temps. Ce tourment ne laissant point de paix à son âme, il alla dans un couvent se faire moine pour que son péché lui fût pardonné. Tout d'abord il se confessa à un prêtre. Mais quand le confesseur entendit quel péché il avait commis, il lui imposa une terrible expiation.

« Pour cet affreux péché que tu as commis, de moi tu n'auras pas le pardon ; si tu peux exécuter ce que je t'imposerai, peut-être que Dieu te pardonnera, car il est miséricordieux.

— « Dis-moi quelle expiation tu m'imposeras, mon père? Je suis prêt à tout, pourvu que mon péché me soit pardonné et que j'aie la paix, car mon âme n'a de repos ni le jour ni la nuit.

— « Pour que ton péché te soit pardonné, ô Loth, tu dois couper trois pousses vertes dans la montage et les faire bien roussir dans le feu.

Puis tu iras les planter à tel et tel carrefour, et tu les arroseras pendant trois ans toùs les jours trois fois. Le jour où ces tisons prendront racine et reverdiront, ton péché t'aura été pardonné ; s'ils ne prennent pas racine et ne reverdissent pas, sache que Dieu ne te pardonne pas, » dit le confesseur.

Quand Loth entendit ces paroles, il baisa la main de son confesseur et courut à la montagne, y coupa trois jeunes pousses, les roussit joliment et les planta près d'un carrefour. Et aussitôt qu'il les eut plantées il se mit à les arroser. Il se fabriqua une outre avec une peau, alla vers la rivière, remplit cette outre d'eau, la mit sur son épaule et l'emporta. Chemin faisant, un diable lui apparut, fatigué, assoiffé, faisant semblant de mourir d'envie de boire.

« Mon bon homme, dit le diable à Loth, donne-moi à boire, car je meurs de chaleur. »

Loth entendant ces paroles posa son outre pleine par terre et le laissa boire.

« Oh ! oh ! que celà m'a fait du bien ! lui dit le diable. C'est un véritable plaisir de boire ainsi. »

Quand Loth vit que le diable lui avait bu tout le contenu de son outre, il s'étonna fort. Bon

gré mal gré, il dut revenir sur ses pas pour remplir de nouveau son outre, puis revenir pour aller arroser ses tisons. Fort bien! mais le diable ne comptait pas le laisser arroser tranquillement. Loth avait à peine fait quelques pas que le diable apparut de nouveau devant lui, changé en une autre personne, et lui demanda de l'eau à boire. Loth lui en donna et continua son chemin vers les tisons. Un peu plus loin le diable lui apparut de nouveau sous d'autres traits et lui redemanda de l'eau. Loth lui en donna, quoique cela lui fût fort désagréable. Mais son confesseur lui avait recommandé de donner de l'eau à quiconque en demanderait, pour qu'on lui dit cemme remerciement : « Dieu te pardonne ! » Et si on lui disait quarante fois en un jour « Dieu te pardonne ! », son péché lui serait pardonné. Mais le diable lui apparut sous diverses transformations trente-neuf fois dans le jour, lui but son eau et ne lui dit pas du tout « Dieu te pardonne ! »

Le lendemain, de nouveau le diable attendit Loth et lui but son eau, de sorte qu'il ne put porter aux trois tisons une seule goutte d'eau. Le troisième jour, ce fut la même chose, et

le diable tourmenta ainsi Loth pendant trois ans. A la fin de la troisième année, Dieu eut pitié des souffrances de Loth et fit en sorte que le diable se trompât et dît, après avoir bu de l'eau : « Dieu te pardonne ». Alors Loth fut un peu soulagé et se dit que peut-être serait-il pardonné. Il alla avec son outre vide vers les trois tisons et put tirer de cette outre encore trois gouttes d'eau, une goutte pour chaque tison. Et (quel grand miracle !) aussitôt ils prirent racine et reverdirent. Une fois qu'ils commençèrent à croître, ils crûrent en trois mois autant que d'autres en trois années. Ces arbres devinrent célèbres dans toute cette contrée par leur hauteur et leur beauté.

Le temps passait et passait, et vint le moment où le sage Salomon bâtissait la *Sainte-Sophie*. Il eut besoin de trois poutres très épaisses et très longues. Il envoya des hommes en chercher par toutes les forêts et montagnes ; mais ils ne purent trouver nulle part des arbres qui convinssent. Enfin, on lui parla de ces arbres qui avaient crû des trois tisons de Loth. Quand Salomon l'entendit, il envoya des charpentiers les voir et les mesurer pour les faire abattre s'ils convenaient. Les charpentiers allèrent voir les

arbres, qui leur convinrent, et ils les abattirent. Quand ils les eurent transportés près de Sainte-Sophie, ils les scièrent convenablement et les couvrirent d'abord d'or et d'argent, puis les élevèrent pour les placer. Mais ils se trouvèrent plus longs qu'il ne fallait. On les descendit et on les coupa bien d'après la mesure, puis on les monta de nouveau, mais ils se trouvèrent de nouveau trop longs. On les essaya ainsi plusieurs fois, et toujours les poutres se moquaient des ouvriers. Enfin, on alla le dire au sage Salomon et il vint lui même voir de quoi il s'agissait. Quand le sage Salomon comprit qu'il y avait quelque chose de mystérieux en eux, il s'écria : « Soyez trois fois maudits, ô arbres, qui vous jouez ainsi de moi et de Sainte-Sophie ! » Et il ordonna de les placer comme pont sur un marais qu'il y avait par là. Cet endroit où on plaça les trois arbres prit le nom de « Pont aux trois arbres maudits ».

Du temps du Christ, une princesse alla voir et entendre le Christ. Elle inscrivait en route tout ce qu'elle voyait. Quand elle fut sur le pont, elle demanda son nom. « Le nom de ce pont, bienheureuse reine, lui dit l'un des conducteurs, est : Les trois arbres maudits ».

Mais la princesse avait mal entendu : « Comment, comment? Les trois arbres bénis? »

L'homme répéta : « Ils ne sont pas bénis, bienheureuse reine, mais bien maudits.

— « Comment, comment, dis-tu? trois arbres bénis? » Et la troisième fois la princesse ne l'entendit pas autrement. C'est ainsi que le roi Salomon avait maudit ces arbres et la princesse les avait bénis.

Quand on eut condamné le Christ a être crucifié, le conseil des Juifs décida de prendre les trois arbres du pont maudits par le roi Salomon. Les Juifs y coururent avec joie, arrachèrent les poutres et en firent trois croix. Sur l'une ils crucifièrent le Christ, sur les autres les deux larrons.

Les juifs jetèrent les trois croix dans une grotte, et les rabbins leur ordonnèrent d'y jeter les balayures, pour qu'on ne sût pas qui y avait été crucifié.

Beaucoup d'années se passèrent encore et ce fut le tour du roi Constantin et de la reine Hélène de régner sur Stamboul. Le corps du roi Constantin était couvert de plaies. Les médecins juifs lui dirent de tuer je ne sais combien de milliers d'enfants chrétiens et de s'en-

duire du sang de ces enfants pour se guérir. Comme il s'agissait de sa santé, le roi ferma les yeux sur l'atrocité de l'action, consentit et ordonna de rassembler les enfants chrétiens. Mais Dieu ne voulut pas que tant d'enfants chrétiens périssent. Et la reine Hélène rêva qu'elle devait aller là où était enterrée la croix du Christ, qu'elle devait l'en tirer, la laver avec de l'eau, et que si le roi se lavait avec cette eau, il serait guéri. La reine se rendit à Jérusalem et pressa les Juifs de lui dire où se trouvait la croix; mais personne ne le savait, sauf le principal rabbin. La reine lui ordonna de le dire, mais il refusa. Alors elle fit allumer deux tas de charbon et préparer une broche et l'on saisit le fils du rabbin pour le rôtir.

Enfin, de peur de voir son fils brûlé, le rabbin dit que la croix était enterrée sous le grand fumier. Une plante de basilic y avait crû et tous les jours les juifs l'arrachaient; mais, bénie par Dieu, elle reverdissait de nouveau.

La reine s'y rendit et convoqua le peuple pour y creuser; elle distribua de l'argent, et le peuple, pour de l'argent, se mit à creuser jusqu'à ce qu'on eût trouvé les croix. Mais la reine ne savait pas laquelle était la croix du Christ. Juste-

ment on portait un mort au cimetière : « Attendez, dit la reine, que nous mettions les croix sur le mort pour voir. La croix qui fera un miracle est celle du Christ. »

Elle les posa sur le mort tour à tour, et la croix du Christ ressuscita le mort. La reine prit la croix, la baisa et, en grande pompe, la fit transporter à Stamboul.

Le roi, après s'être lavé dans l'eau où on avait d'abord lavé la croix, guérit vraiment de ses plaies, comme la reine l'avait rêvé.

Depuis ce temps, le roi se fit chrétien ainsi que la reine Hélène. Comme la croix du Christ était très grande, il la fit couper des quatre bouts et de ces morceaux fit beaucoup d'autres croix, les unes pour les étendards des troupes, les autres pour les chambres du palais, d'autres encore pour les carrefours, tandis que la grande croix il la plaça dans le trésor. Tant qu'elle y resta le trésor augmenta, mais dès qu'elle n'y fut plus, il ne fit que diminuer.

Quand on coupa la grande croix, on ramassa les sciures et les petits bouts dans un drap. Le roi les mêla avec de l'or et de l'argent, fondit tout cela ensemble et fit battre des pièces de monnaie d'or et d'argent avec les images de

Constantin et d'Hélène, et la croix entre eux. On fit cadeau de ces monnaies à ces enfants chrétiens qu'on avait voulu tuer pour guérir le roi avec leur sang. Les monnaies de Constantin et d'Hélène faisaient des miracles, guérissaient des malades et surtout les enfants auxquels on avait jeté un sort. On creusa ces monnaies comme des petites soucoupes pouvant contenir de l'eau, et on la donnait à boire et on lavait les malades avec cette eau. Jusqu'à présent on possède de ces monnaies, et on lave de cette façon les enfants.

XL

LE PATRIARCHE NOÉ

Un chevreau ayant fait découvrir le raisin au père Noé [1], celui-ci en cueillit un plein panier.

1. Un chevreau se mêlant un soir au troupeau de Noé, sautait comme un fou. Un jour, Noé le suivit et le vit sauter sur une pierre pour attraper une

Après en avoir mangé à satiété, il fit couler dans une grande gourde le jus qui lui restait et se fit du moût. Il en but passablement, mais tant que le moût n'avait pas fermenté il n'en éprouva aucun mal. Après quelques jours le moût fermenta et devint très fort. Sans soupçonner que ce vin allait lui monter à la tête, le pauvre Noé s'enivra ferme et son ivresse fut très mauvaise. Il tomba par terre et se souilla de la tête aux pieds. Sans vêtements, sans ceinture, c'était une honte de le voir couché tout nu dans la cour.

Là-dessus, voilà qu'arrivent deux de ses enfants qui le voient dans cet état. « Mais qu'à donc le père pour se trouver dans un pareil état, mon frère? » se dirent-ils l'un à l'autre; « serait-il malade par hasard?

« — C'est très possible, très possible, mon frère, nous sommes tous des hommes; prends, prends vite un habit, couvre-le pour qu'il ne prenne pas froid et n'aille pas encore plus mal.

« — Tu as raison, mon frère, » dit le premier, et, prenant un vêtement et le portant devant

grappe de raisin et en manger. Ce chevreau donna à Noé l'idée de cueillir du raisin.

eux, ils le jetèrent sur leur père, le couvrirent et allèrent à leur travail.

Quelque temps après, voilà qu'arriva le troisième fils de Noé ; voyant son père par terre et tout souillé (car il s'était de nouveau découvert), il en fut tout dégoûté : « Pouah ! vieux fou, pourquoi es-tu nu et souillé comme cela ? Quelle honte, quel scandale ! » Voilà les mauvaises paroles et bien d'autres encore que dit à Noé son troisième fils.

Quoiqu'il fût ivre, Noé avait entendu et les paroles de ses deux premiers fils et celles du troisième. Noé resta couché jusqu'à ce que son ivresse fût passée, puis se leva. Il se leva et se nettoya comme il faut, s'assit sur une chaise, fit venir ses trois fils et leur dit : « Mes fils, tous les trois vous m'avez vu étendu par terre.

« — Nous t'avons vu, père !

« — Ne connaissant pas la force de l'eau que j'ai fait sortir du raisin, j'en ai bu plus qu'il ne fallait, je me suis enivré et je suis tombé par terre, honteux de quiconque m'apercevait. Quoique je fusse dans cet état, deux d'entre vous eurent pitié de moi et me couvrirent pour que le monde ne se moquât pas de moi. Soyez bénis, mes fils, et heureux éternellement.

Et toi, mon fils (dit-il en se tournant vers le troisième), qui t'es dégoûté de moi, que le monde se détourne de toi ! Toi qui as craché sur moi, que le monde crache sur toi ! Toi qui m'as fait honte, que le monde te fasse honte ! Voilà ma bénédiction pour toi, mon fils. »

Les ivrognes, les vagabonds, les hommes louches de tout genre sont issus de la race du troisième fils du patriarche Noé, qui l'avait maudit après son ivresse. Il y en a qui disent que les tziganes en descendent; jusqu'aux nègres qu'on fait descendre de lui.

XLI

LE ROI DAVID ET LE ROI SALOMON

Quand le roi David régnait, il plaçait très souvent son fils Salomon près de son trône pour qu'il écoutât comment on jugeait et qu'il apprît à le faire. Dans ses conversations avec les grands de la terre au sujet des affaires terrestres, il

parlait souvent de l'autre monde et de ce qu'on devenait quand on mourait.

« Heureux est celui qui laisse après lui des enfants qui prieront Dieu pour lui et feront des sacrifices expiatoires pour leurs parents afin qu'ils aillent au Paradis ! disait le roi David, car d'ici l'homme ne peut devenir un saint, même s'il le désire. »

Tous les vieillards croyaient à toutes ces paroles du roi David; mais elles ne plaisaient pas du tout à son fils Salomon. Il désirait en dire un mot à son père, mais il avait honte et remettait du jour au lendemain pour lui démontrer que si l'homme ne travaille pas à son salut pendant sa vie il n'aura rien à espérer de ses enfants pour entrer au Paradis.

« Mon père, dit enfin Salomon au roi David, le trouvant un jour bien disposé, je te prierai de m'accorder quelque chose; mais, tout d'abord, promets-moi de me l'accorder et puis je te dirai ce que c'est.

« — Je te donnerai mon royaume, mon fils, si tu me le demandes, et je ne reprendrai pas ma parole, car je t'aime autant que cela, sache-le bien.

« — Je désire donc, mon père, que tu me cèdes

ton trône pour trois jours, que je règne un peu. Je ne regretterai pas de mourir après.

— « Je t'accorde, mon fils Salomon, non pas trois jours, mais trente jours de règne. »

Salomon se leva, baisa la main de son père et s'assit sur le trône pour régner. Quelques jours se passèrent et un soir Salomon envoya environ quarante hommes, chacun avec une lanterne, auprès du roi David et ordonna que deux personnes le conduisissent dans l'obscurité et que les quarante lanternes suivissent à quelques pas en arrière, assez loin pour que la lumière n'arrivât pas jusqu'au roi David et pour qu'il ne vît pas où il marchait. Et si le roi demandait que les lanternes l'éclairassent par devant, les hommes ne devaient pas l'écouter, et ceux qui le conduiraient devaient le conduire très vite. Qu'il y eût de la boue ou non, ils ne devaient faire attention à rien et devaient amener le roi le plus vite possible auprès de lui.

Les hommes envoyés firent tout ce qu'il avait ordonné. Ils amenèrent David dans la salle devant Salomon. « Pourquoi es-tu tellement souillé de boue, mon père? Valets, cria Salomon, apportez vite de l'eau; nettoyez mon père. Comment as-tu fait pour te salir dans la

boue, mon père, avec les quarante lanternes que j'ai envoyées pour t'éclairer?

« — Eh! que le bon Dieu punisse tes éclaireurs! Ils se sont moqués de moi. Ils marchaient vingt pas en arrière; comment aurais-je vu assez pour ne pas me salir, mon fils?

« — Ah! quand les lanternes marchaient derrière toi, tu n'y voyais rien? C'est vrai, quand elles marchent derrière on y voit rien et on se salit. Voilà donc ce qu'il en est, mon père chéri. Quand un homme meurt, les aumônes que ses enfants donnent après sa mort sont comme les lanternes qui te suivaient tout à l'heure. Ce que tu donneras de ta propre main, tu le retrouveras devant Dieu, et comme tu feras ton lit dans ce monde tu te coucheras dans l'autre.

— « Tu m'as donné une merveilleuse leçon, mon fils, lui dit le roi David. Qu'elle profite à tous ceux qui l'entendront. Que chacun se repente pendant qu'il vit et n'attende pas la mort comme je le disais auparavant! »

XLII

SALOMON SUSPENDU DANS UN PANIER PAR UNE FEMME

Quand Salomon était roi, il s'amouracha un jour d'une femme riche, car elle était fort belle, et il voulut l'avoir pour maîtresse. Il avait envoyé beaucoup de gens pour la prier de venir auprès de lui; mais la femme était honnête entre les honnêtes. Enfin, il la menaça de l'enlever de force de sa maison. Quand l'honnête femme comprit que s'il agissait de force, Salomon étant roi la prendrait certainement, elle fit dire au roi de venir chez elle à la maison, mais au beau milieu de la nuit. Salomon, recevant cet avis, se réjouit beaucoup et alla chez elle en plein minuit. Elle l'attendait dans une chambre qui se trouvait au second étage. Elle descendit par une fenêtre un panier attaché à une corde et lui dit : « Bienheureux roi, entre dans ce panier, que je te hisse jusqu'à

moi, pour que mon mari, qui dort près de l'escalier, n'entende rien. »

Le roi, aveuglé par son mauvais désir, sans même soupçonner que l'honnête femme voulût le berner, entra dans le panier, et la femme le hissa jusqu'à mi-hauteur de la maison et le laissa ainsi suspendu. S'il sautait en bas, il avait peur de se tuer, et il ne pouvait parvenir à grimper en haut.

Dans cette impasse, il commença a supplier la femme de le délivrer. Mais elle lui dit : « Salomon le sage, tu es aussi sage que pas sage! Comment ne t'est-il pas venu à l'idée que j'allais te jouer un tour? Tu sais juger toutes sortes de causes embrouillées, et tu perds ton jugement quand il s'agit de toi-même! Tu as dû être tout à fait aveuglé par la passion pour te mettre dans ce panier comme un aveugle dans la soupe. Sache que toutes les femmes se valent, mais c'est ton imagination qui te trouble. A présent, dis-moi : que faut-il faire? Faut-il te laisser tomber ou te laisser suspendu jusqu'au jour, pour que grands et petits puissent te voir dans cette position?

« — Honnête femme, j'ai péché et tu n'as pas péché. Laisse-moi doucement descendre, pour

que je ne me fasse pas de mal, et je te promets de te faire un beau cadeau et d'abandonner de telles habitudes, car ce que tu m'as fait là m'a profité, et je crois maintenant que « le « sage et l'idiot se valent », comme disent les vieux. Je t'en prie, honnête femme, pardonne-moi d'avoir péché à ton égard; j'ai mérité ma punition. Je te promets et je te jure sur ma couronne que je ne te ferai plus de misères; et tu seras pour moi comme une sœur. »

La femme, entendant qu'il le jurait sur sa couronne, le laissa descendre, et le sage Salomon se sauva tout honteux à la maison ; depuis ce temps, il ne se mêla plus de ces sortes d'affaires.

XLIII

LE SAGE SALOMON DESCENDANT AU FOND DE LA MER DANS UNE BOUTEILLE.

Salomon, étant sage, et même très sage, imagina de descendre au fond de la mer pour voir

ce qu'il y avait et ce qui y manquait. Il fit fabriquer une très grosse bouteille, s'assit dedans, après avoir attaché une corde au goulot, et ses serviteurs le firent descendre dans la mer, au large. Il avait ordonné que, dès que du fond de la mer il agiterait la corde, les domestiques devraient l'en tirer aussitôt. La sœur de Salomon, ayant appris ce qui se passait, eut très peur qu'il ne se noyât, courut à la mer et s'y jeta pour en retirer son frère. — « Seigneur, s'écria-t-elle, ne me fais pas périr tant que je n'aurai pas trouvé mon frère! Change-moi en poisson pour que je puisse le retrouver et le tirer sur le rivage, et puis, si tu veux, laisse-moi éternellement dans la mer. » Et (ô miracle!) Dieu la changea en poisson dans la partie postérieure de son corps et la bénit qu'elle vécût éternellement dans la mer, cherchât son frère Salomon et ne le trouvât jamais. Et vraiment, la sœur de Salomon, moitié femme et moitié poisson, vécut dans la mer. Beaucoup de navigateurs l'apercevaient et la poursuivaient en disant : « Si tu cherches Salomon, ô jeune fille, il est avec nous; viens sur notre navire et tu le verras. » Dès qu'elle entendait le nom de Salomon elle nageait plusieurs jours

après le bateau pour l'apercevoir, jusqu'à ce qu'elle se fatiguât et abandonnât le navire.

Cependant Salomon, arrivé au fond de la mer, s'émerveilla de l'ordre qui régnait parmi les poissons; lorsque ceux-ci se faisaient la guerre, ils faisaient de terribles préparatifs en vue du combat. Salomon vit dans la mer des hommes et des chevaux aquatiques et d'autres choses merveilleuses. Dès qu'il arriva au fond de la mer, il vit un immense poisson. Ce poisson était en train de nager, et il passa trois nuits et trois jours auprès de la bouteille de Salomon ef cependant celui-ci n'en vit pas la queue. A côté de ce gros poisson des milliards de poissons étaient rangés en carrés et détachements, et devant chaque carré il y avait un poisson plus grand qui commandait, comme quelque pacha dans une armée. Comme le gros poisson passait tout près de la bouteille, il la poussa et la secoua; la corde en fut également secouée, et les serviteurs qui la tenaient remontèrent aussitôt la bouteille avec le très sage Salomon, qui raconta tout ce qu'il avait vu aux vieillards qui formaient son conseil.

Depuis lors, le sage Salomon arrangea son armée à l'instar de celle des poissons qu'il

avait vue dans la mer. Ayant une armée si fortement organisée, le roi Salomon vainquit tous les rois et en tira tribut. Enfin, tous les rois imitèrent l'arrangement de l'armée de Salomon.

Remarque : Il existe un conte pareil où Alexandre le Grand tient la place de Salomon.

XLIV

LE PROPHÈTE ÉLIE ET LE DRAGON

Au temps où le prophète Élie parcourait la terre en prophétisant, Dieu vint auprès de lui et lui donna une branche de basilic et une marmite pleine d'eau, en lui ordonnant d'aller dire aux hommes de croire à Dieu, roi céleste, et d'asperger celui qui y croirait avec la plante trempée dans cette eau; l'homme ainsi aspergé et sa famille deviendraient chrétiens.

Le prophète se mit en voyage. Chemin faisant, il vit une foule immense sur un tertre au milieu d'un champ. Il s'approcha de ces

hommes et leur demanda pourquoi ils s'étaient rassemblés là ; à quoi on lui répondit :

« Il y a là tout près un lac. Un dragon a pris l'habitude de nous en prendre l'eau tout entière. Il nous faut lui donner une jeune fille en sacrifice pour qu'il laisse couler les eaux, rivières, fontaines et sources. Si nous ne lui donnons rien, nous n'avons qu'à mourir de soif. Jusqu'à présent nous lui avons donné tous les jours une jeune fille ; mais il nous les a toutes mangées, et le tour de la fille du roi est venu. Le roi nous a donc rassemblés pour que nous l'accompagnions jusqu'au lac. »

La fille du roi s'approcha du bord du lac, mais le dragon n'y était pas encore pour la dévorer. Le prophète Élie l'avait suivie. Tout à coup le dragon apparut comme un nuage au-dessus du lac, s'approcha d'eux et s'écria : « Eh! Eh! On ne me donnait chaque jour qu'une victime et voilà qu'aujourd'hui j'en ai deux ! »

La fille du roi cria de frayeur, mais saint Élie lui dit : « N'aie pas peur. Ne suis-je pas là? Je ne te laisserai pas dévorer. » Il tenait une massue dans sa main et dit au dragon : « Où cours-tu? Tiens-toi tranquille un mo-

ment! » Et comme le dragon s'arrêtait, il le frappa de sa massue et le tua raide. Le sang coula de la blessure. Le prophète Élie voulut aussitôt partir, mais la fille du roi trempa sa main dans le sang, puis, l'appliquant sur le dos du prophète, y fit de cette façon une marque; après quoi elle s'en alla.

Les gens qui l'avaient accompagnée, à une certaine distance, voyant qu'elle revenait saine et sauve, se portèrent à sa rencontre. Le roi l'embrassa et lui demanda qui l'avait délivrée du dragon. Elle se mit à examiner la foule pour trouver celui qui avait tué le dragon.

Plusieurs jeunes gens s'approchaient d'elle en disant : « C'est moi qui t'ai délivrée », pour recevoir un présent du roi. Mais elle leur répondait : « Ce n'est pas toi! Je sais qui c'est! » Elle chercha encore dans la foule et trouva enfin le prophète Élie. Elle l'amena auprès de son père et dit : « Voilà, père, celui qui m'a délivrée du dragon et avec moi tout le peuple; cet homme a tué le dragon. Moi, j'ai trempé ma main dans le sang et lui en ai marqué le dos. Voyez la marque de ma main. »

Le roi alors se réjouit beaucoup et demanda au prophète : « Que veux-tu que je te donne? »

Celui-ci répondit : « Je ne veux rien! Voyez-vous ce basilic et cette eau? je vais vous en asperger pour que vous deveniez chrétiens. Car c'est le Roi céleste qui m'a envoyé pour vous sauver, et il faut que vous croyez en lui! »

Les grands entendant ces paroles dirent au roi : « Cela ne se peut pas; cet homme est un menteur. Accorde-lui autre chose, s'il te le demande; mais cela nous ne pouvons le croire.

« — Eh bien! si vous ne me croyez pas, dit le prophète, faites un tas de trois charretées de bois vert avec toutes les feuilles, et faites des prières d'après votre rite; si le bois s'allume tout seul, alors ne me croyez pas! »

Le roi ordonna de faire un tas de trois charretées de bois vert et força le peuple de prier toute la journée, mais le bois ne prit pas feu.

Vers le soir le prophète dit : « Allez-vous en; c'est moi qui vais prier à présent, vous verrez ce qui va arriver. » Il fit sa prière à Dieu et le bois s'alluma et la flamme l'entoura.

Alors le prophète Élie dit : « Voyez-vous, maintenant, comme le roi céleste m'a écouté? vous devez vous incliner devant lui. » Alors le roi crut en Dieu, se baptisa, et le prophète Élie

l'aspergea avec son basilic. Parmi les grands seigneurs ceux qui le désirèrent furent aussi baptisés, et c'est d'eux que descendent aujourd'hui les chrétiens.

XLV

SAINT ÉLIE ET LES PARQUES

Quand saint Élie parcourait la terre, il lui arriva de passer par les Balkans. Arrivé au sommet, il rencontra trois vieilles femmes avec des sandales aux pieds et un bâton à la main : « Bonjour, sœurs, leur dit saint Élie ; où allez-vous sous la garde de Dieu ?

« — Bonne santé, que Dieu te bénisse, vieillard ! Si tu veux, sois notre compagnon de route, car nous allons au même endroit que toi.

« — Très bien, dit saint Élie. » Et ils se mirent tous ensemble à marcher. Mais saint Élie se disait avec étonnement : « Drôle de chose ! Ces femmes m'ont dit qu'elles allaient au même endroit que moi : je ne leur indiquerai

pas la porte de la maison où je vais; je verrai si elles la reconnaîtront. »

Ils marchèrent quelques jours, passèrent une nuit dans un village et, le lendemain, arrivèrent près d'une haute montagne.

« Vois-tu, vieux, cette haute montagne dont les flancs sont couverts de neige? Là se trouve la maison où tu te rends ainsi que nous. »

Saint Élie s'étonna fort que les vieilles eussent deviné que c'était là qu'il se rendait.

« — Eh bien! si vous savez que c'est là que je me rends, dites-moi combien de jours il faut pour arriver là-haut.

« — Il y a cinq à six jours de route, dirent les vieilles. » Saint Élie s'émerveillait de plus en plus.

Ils marchèrent, marchèrent, et atteignirent enfin cette montagne neigeuse au pied de laquelle se trouvait une ville aux nombreux monastères. Ils arrivèrent à la porte de la maison où se rendait saint Élie, et tout à coup les femmes disparurent après avoir dit : « Porte-toi bien, saint Élie! Cette nuit, nous reviendrons pour terminer une affaire. »

Saint Élie frappa à la porte de la maison

et le maître sortit pour voir qui venait : « Pourquoi frappes-tu, vieillard ? » demanda-t-il.

« — Je viens te rendre visite. »

Le maître rentra bien vite et dit à sa femme qu'un vieillard demandait à être leur hôte pour la nuit. La femme dit à son mari de ne pas le recevoir parce qu'elle allait accoucher; la maison n'ayant qu'une chambre et c'est là qu'elle devait accoucher. Il ne convenait pas qu'un étranger entendît ses cris et se mêlât à tout cela. Mais il pourrait revenir un autre soir. C'est ce que le maître alla redire au vieillard. Mais saint Élie dit qu'il fallait lui ouvrir ou bien qu'il arriverait un malheur. Bon gré mal gré, le maître lui ouvrit et l'introduisit dans leur unique chambre.

Le mari prit un drap et le suspendit comme rideau pour cacher sa femme. Quelque temps après, la femme mit au monde un enfant mâle. Vers minuit, saint Élie entendit des voix qui semblaient être celles de ses compagnes de route. L'une dit : « Voyons, ma sœur, quel sort allons-nous donner à cet enfant ? »

La troisième dit : « Accordons à cet enfant qui nous a forcées de venir depuis la mer à travers les Balkans jusqu'à cette haute montagne

de Bielostenetz, accordons-lui dix sous de bénéfice par jour !

« — Non, non pas si peu, reprit la seconde. Qu'il ait jusqu'à un franc. »

Elles se mirent d'accord sur cette somme et fixèrent ainsi son sort. Saint Élie eut pitié de l'enfant et leur cria : « Ne lui donnez pas, mes sœurs, une si médiocre destinée. Ne voyez-vous pas quel bon père et quelle bonne mère il a? quoiqu'ils n'aient pas où se réfugier ailleurs, ils m'ont reçu et me régalent de ce que Dieu leur a donné. Il faut pour cela lui donner un meilleur sort, qu'il puisse au moins avoir une vieillesse sans soucis et soutenir son père et sa mère. »

Les vieilles ajoutèrent encore 50 centimes. Mais saint Élie les supplia d'en ajouter cinquante autres; elles y consentirent également, et c'est comme cela que l'enfant eut 2 francs en tout. Grand fut l'émerveillement du père, qui ne savait plus comment faire honneur à saint Élie. Le lendemain, celui-ci, après avoir béni l'enfant, partit où Dieu l'avait envoyé.

Quand l'enfant grandit, il commença à travailler et gagnait chaque jours 2 francs. Il se fit le raisonnement suivant : « Un magasin me

rapporte 2 francs par jour; mais si j'en tiens encore un, combien gagnerai-je? » Il trouva un compagnon et ouvrit encore un magasin. Ils travaillèrent six mois, puis une année entière, puis vérifièrent leurs comptes pour voir ce qu'ils avaient gagné. Le résultat fut nul. Il garda ce magasin, prit un second compagnon, ouvrit une troisième magasin et y travailla encore une année. Lorsqu'on fit les comptes, on trouva qu'il n'avait rien gagné. Un jour qu'il était assis silencieux et réfléchissait, la rage au cœur, on frappa à la porte, et son vieux père sortit pour ouvrir. Il vit saint Élie, qui avait assisté à la naissance de son fils. Il le reçut extrêmement bien et le régala de son mieux. Il lui demanda où il avait été, et pourquoi il n'était pas venu le voir depuis tant d'années. Saint Élie répondit que c'était parce qu'il n'avait pas seulement à voyager sur la terre, mais aussi dans les nuages.

Le fils fit aussi un bon accueil à saint Élie, mais il restait tourmenté à se demander pourquoi il n'avait point de profit de ses autres magasins malgré des années de travail. Dans le courant de la conversation, saint Élie lui demanda : « Voyons, mon enfant, pourquoi es-

tu si soucieux? Est-ce parce que je suis venu souper chez toi, ou bien quoi? Dis-moi ce que tu as sur le cœur. Et moi, vieillard, qui ai vu le bien et le mal et qui ai beaucoup voyagé, peut-être trouverai-je quelque remède à tes chagrins. »

Le jeune homme lui répondit quelques mots, mais ne lui avoua pas la cause de son souci.

« Dis-moi la vérité, mon enfant; n'aie pas honte de moi qui suis un vieillard et qui ai assisté à ta naissance. »

Alors le jeune homme lui avoua la vérité.

« Voici ce qui en est, mon fils, dit saint Élie: ton sort avait été fixé par les Parques et elles t'avaient accordé 1 franc par jour. Mais, à ma prière, elles t'accordèrent deux francs. C'est pourquoi je te conseille de travailler dans un seul magasin dont tu tireras tout ce qui t'est destiné. Tu auras beau tenir dix magasins, tu n'en tireras que dix groches par jour (*un groche = 20 centimes*). Mais si tu ne travailles pas du tout, tu perdras même ces dix groches. Voilà ton affaire. Il ne faut donc pas te fâcher : travaille dans ton magasin et tu vivras très bien. »

Après avoir dit cela, saint Élie disparut à leurs

yeux. Grand fut leur émerveillement, et ils virent alors que c'était un saint et pensèrent que ce devait être saint Élie, parce qu'il avait dit qu'il ne voyageait pas seulement sur terre, mais aussi dans les nuages.

Le lendemain, le garçon se sépara de ses compagnons. Depuis ce temps, il travailla dans son propre magasin et continua à en tirer la somme fixée par les Parques.

XLVI

SAINT JEAN LE DÉCAPITÉ

Saint Jean était fils unique; il savait très bien chanter et, à cause de cela, le roi l'avait pris chez lui comme serviteur et comme chantre. Quand le roi se rendait à l'église, saint Jean se tenait toujours à ses côtés. Un jour que saint Jean était près du roi, il s'aperçut (aux manèges de la reine) que celle-ci avait un amant. Mais elle, craignant qu'il ne la dénonçât au roi, chercha un moyen pour le faire chasser de la

maison et prit l'habitude de dire constamment au roi : « C'est comme tu voudras, mais il faut que tu chasses Jean, que tu le fasses périr. »

La femme du roi était une veuve qui avait une fille du premier lit sachant très bien chanter et danser les ratchanitzi [1], ce qui faisait grand plaisir au roi, qui l'aimait beaucoup pour cela. Un jour, avant de se mettre à table, la mère lui recommanda de réclamer la tête de saint Jean quand le roi la prierait de danser et de n'y consentir qu'à ce prix. Ils se mirent à table et mangèrent ce qu'il y avait à manger, puis le roi dit à la jeune fille : « Voyons, à présent danse-nous et chante-nous un peu ! »

Mais celle-ci répondit : « Je te danserai et te chanterai si tu m'apportes la tête de Jean. »

Le roi l'aimait tellement qu'il n'eut rien autre à faire que d'ordonner que l'on coupât la tête à Jean.

On installa le bourreau hors de la ville et on lui dit : « Coupe la tête au premier homme que nous t'enverrons et apporte-la. » Et on envoya Jean hors de la ville. Celui-ci, passant près d'une église, vit qu'on y célébrait une

1. Danse très rapide.

messe et se dit : « Mon père m'avait recommandé de n'aller nulle part avant la fin de la messe. » Et il resta à la porte de l'église, attendant la fin de la messe, et seulement alors il alla à ses affaires.

Cependant, le roi envoya justement l'amant de la reine pour voir ce qu'on avait fait. Celui-ci, passant près de l'église, aperçut saint Jean.

« — Jean, que fais-tu ici ?

« — Ce que mon père m'a recommandé : de ne vaquer à mes affaires qu'après la messe. Va, continue ton chemin, je te rejoindrai dans quelques instants, quand la messe sera finie. »

Cet homme continua son chemin, et le bourreau (agissant d'après l'ordre de couper la tête au premier qui viendrait) coupa la tête à l'amant de la reine. Quand saint Jean le rejoignit, il lui donna cette tête à porter, et saint Jean l'apporta sur la table du roi.

Le roi dit en le voyant : « Jean, qu'as-tu fait?

« — Moi? Rien. C'est le bourreau qui m'a donné cette tête à apporter et je l'ai apportée. Mon père m'avait ordonné de n'aller nulle part avant la fin de la messe, et, comme je me tenais devant l'église, cet homme m'appela, mais je lui dis de continuer son chemin

et quand j'allai le rejoindre, le bourreau me donna cette tête pour l'apporter ici. »

Voilà la fille du roi qui se met à crier : « Je ne veux pas cette tête, mais la sienne. » Alors le roi appela le bourreau et fit couper la tête de saint Jean devant la jeune fille, qui la mit sur une assiette et dansa avec. (Va au monastère, tu y verras une image qui le représente.) Puis elle jeta cette tête dans les orties et les cornouilliers, et les cornouilles, de rouges qu'elles étaient, devinrent pourpres.

Mais bientôt la reine tomba malade et désira qu'on lui fît cuire un peu d'orties; en allant en cueillir on trouva la tête de saint Jean. Cependant une autre tête avait repoussé à saint Jean, et il dit que la tête qu'on avait coupée était pécheresse.

Depuis lors, les femmes ne dansent plus cette danse (ratchanitzi). A la Saint-Jean-tête-coupée (le 29 août, vieux style), on fait maigre et on ne boit ni ne mange rien de rouge. Et le raisin noir (rouge) ne se mange pas non plus, à cause de la fièvre.

XLVII

LA SAINTE VIERGE MAUDIT LA MULE ET BÉNIT LA VACHE

Lorsque la mère de Dieu mit le Sauveur au monde, elle le cacha dans la crèche au milieu de la paille. Il y avait là une vache et une mule. La vache avec son mufle recouvrait de paille le jeune seigneur, tandis que la mule le découvrait. La mère de Dieu maudit donc celle-ci, pour qu'elle n'eût jamais d'enfants, et bénit la vache pour qu'elle eût tous les ans un veau et quelquefois même deux.

XLVIII

LA FUITE DE LA SAINTE VIERGE ET L'ORIGINE DES SOURCES CHAUDES

Quand la mère de Dieu fuyait les Juifs, elle n'avait rien pour faire chauffer de l'eau afin de

baigner l'enfant Jésus; elle le baignait donc partout où elle trouvait une source, et partout où elle l'avait baigné elle bénissait la source pour qu'elle devînt chaude. Depuis lors, les sources chaudes ont apparu sur la terre; dans chaque source chaude le jeune Dieu a été baigné par sa mère la sainte Vierge.

XLXIX

LA SAINTE VIERGE BÉNIT L'ARAIGNÉE ET LA COLOMBE

Lorsque la sainte Vierge avec le petit Seigneur fuyait les Juifs, elle se cacha dans une grotte. Vint une araignée, qui fit sa toile à l'entrée de la grotte et la couvrit comme d'un filet. Peu après vint une colombe, qui pondit un œuf dans la toile d'araignée. Les Juifs, arrivés à l'entrée de la grotte, voulurent tout d'abord y pénétrer pour la fouiller aussi; mais, voyant la toile d'araignée et l'œuf dedans, ils dirent : « Personne n'est entré là dedans; voilà une

toile d'araignée et un œuf de colombe dessus : Dieu sait depuis combien de temps cette toile est là! » Et ils passèrent.

Alors la mère de Dieu bénit l'araignée, lui permettant de tisser sa toile en un jour et de vivre dans les habitations humaines, puis elle bénit la colombe, lui donnant la faculté de pondre et de couver tous les mois.

L

LE CHRIST ÉLÈVE D'UN TEINTURIER

Lorsque le Christ était enfant, il était très obéissant; partout où son père l'envoyait, il y courait et revenait aussitôt. Quelque travail que ce fût qu'on lui donnât, il l'exécutait avec plaisir. Un jour, enfin, son père eut l'idée de le placer chez un teinturier.

Le Christ travaillait avec bonne volonté chez son maître et exécutait tous ses ordres. Le maître, le voyant si obéissant, l'aima beaucoup et se mit à lui enseigner la science des cou-

leurs, leurs différences, leurs noms et la manière de s'en servir suivant la matière à teindre, pour que le Christ pût apprendre le plus tôt possible et devenir lui-même un maître indépendant.

Chaque fois que venait le père du Christ, le maître teinturier lui disait : « Bravo, mon ami, quelle famille tu as ! Je n'ai pas vu un autre enfant comme le tien; pourvu qu'il se porte bien et reste vivant ! Un fameux enfant ! Puissent tous les enfants de l'univers être comme lui ! »

Un certain lundi, le maître, après avoir trié pour les teindre les fils, les étoffes et autres effets qu'il avait reçus des paysans le jour du marché, chargea le Christ de broyer les couleurs qui convenaient à ces choses : du rouge, du pourpre, du bleu, du vert et du noir.

« Voilà des couleurs, Christ, bien en ordre, dit le maître, et voilà des laines, des étoffes et d'autres choses que tu as à teindre; car j'ai une importante affaire à la maison et peut-être serai-je obligé d'y rester jusqu'au soir. Je te laisserai donc teindre tout seul : de la sorte tu me seras d'un grand secours, et puis tu apprendras aussi quelque chose.

« — Bien, mon maître, lui dit le Christ; je veux teindre une fois tout seul. Pars et ne t'inquiète pas! »

Le maître s'en alla donc à la maison. Mais le Christ rassembla les laines, les plaça dans un grand tonneau où l'on ne teignait que du noir, mit toutes les couleurs ensemble et fit du feu sous le chaudron pour les faire cuire. Le maître resta quelques heures à la maison, mais il eut l'idée d'aller dans son atelier voir comment le Christ teignait les étoffes et s'il ne commettait pas quelque faute. Lorsqu'il entra dans son atelier il vit le grand chaudron plein de toutes sortes de laines mises ensemble pour être teintes :

« — Mais qu'as-tu fait, Christ? lui dit le maître un peu sévèrement. Pourquoi as-tu mis tous ces effets ensemble? Hélas, hélas! enfant, que de dégâts tu m'as faits, quelle perte c'est pour moi! »

Les voisins l'entendirent et accoururent pour voir la faute commise par le Christ. Quand ils eurent vu et compris que toutes sortes de laines avaient été mises dans le même chaudron pour être teintes avec toutes sortes de couleurs pêle-mêle, ils éclatèrent de rire et se moquèrent du Christ et de son maître.

« — Maître, sors un peu quelques effets, dirent les voisins, pour voir si elle est belle la couleur noire du contre maître Christ (ils disaient cela par plaisanterie).

« — Laissez-moi tranquille, bonnes gens, ne me taquinez pas, car j'ai bien du chagrin, » dit le maître, et il se mit à tirer les laines du chaudron. Mais, ô miracle! que virent-ils? Chaque laine se trouva teinte comme elle devait l'être. Tout le monde fut émerveillé et se dit que le Christ devait être quelque saint.

Le même jour, le Christ quitta le teinturier et rentra chez son père comme maître teinturier lui-même.

LI

LE CHRIST ET LES DOUZE APOTRES

Lorsque Dieu parcourait la terre avec les douze apôtres, ils arrivèrent un jour dans une certaine ville où beaucoup de riches s'empressèrent d'inviter Dieu à souper.

Il y avait dans cette ville un pauvre homme qui ne possédait en ce moment qu'une poule et trois okas [1] de farine. Il dit un jour à sa femme : « Dis donc, maîtresse, sais-tu ce qui m'est venu à l'idée? Je voudrais bien inviter le Seigneur à souper. Coupons la gorge à notre poule, toi, prépare une galette avec la farine et invitons Dieu à souper.

« — Fort bien, mon mari, » répondit la femme, et elle se mit aussitôt à préparer le souper, tandis que l'homme allait inviter le Seigneur. Mais il l'invita tout seul, sans les douze apôtres, car il n'y avait pas assez à manger pour tous.

Le soir venu, Dieu prit ses douze apôtres et se rendit chez cet homme. La femme et le mari les voyant tous entrer commencèrent à se désoler, car il n'y avait pas à manger pour tous. Mais Dieu, encore au seuil de la porte, bénit la maison, et le souper et le pain se multiplièrent miraculeusement.

Après le souper saint Pierre dit au pauvre : « Écoute, mon brave homme, demande à Dieu

1. Une oka = un kilo et quart.

de t'accorder quelque chose, puisqu'il est venu dans ta maison.

« — Mais je ne sais que lui demander, saint Pierre.

« — Demande-lui une place au paradis de la grandeur d'une natte pour que tu puisses entrer au moins quand tu mourras. »

C'est ce qu'il demanda à Dieu, et il le lui accorda.

Cependant saint Pierre l'engageait à demander encore quelque chose; et il demanda que personne ne put arracher les pommes du pommier qui était dans sa cour, car jusqu'alors quiconque passait en arrachait une, et il n'en restait pas assez au pauvre pour pouvoir en ramasser au moins quelques okas, les vendre et gagner un peu d'argent.

Et le Seigneur bénit le pommier de la manière suivante : que la main de celui qui voudrait arracher une pomme reste attachée à la pomme jusqu'à ce que le pauvre veuille bien l'en délivrer.

Alors saint Pierre lui dit de demander encore quelque chose. Il réfléchit, réfléchit à ce qu'il pourrait bien demander, et il lui vint à l'idée de demander à Dieu de bénir ses cartes, pour

gagner toujours quand il jouerait avec. Saint Pierre dit à Dieu de bénir les cartes, et Dieu ne se fit pas prier deux fois et les bénit de grand cœur.

Le lendemain, le pauvre se leva et alla chez des joueurs de profession. Il se mit à jouer avec eux et gagna tout leur argent. Alors il vit que Dieu avait vraiment béni les cartes.

Bien des années se passèrent et un ange de Dieu vint prendre son âme.

« Allons, mon ami, prépare-toi, lui dit l'ange : je vais prendre ton âme.

« — Grâce, mon ange.

« — Il ne s'agit pas de grâce, prépare-toi et dépêchons, » lui répondit celui-ci.

« — Si c'est comme ça, je t'en prie, cueille-moi une pomme de mon pommier, que j'y morde et que je meure après, » lui dit cet homme.

L'ange alla à la cour, attrapa une pomme pour la cueillir, et tout à coup sa main resta attachée à cette pomme. L'ange se mit à crier : « Eh ! bonhomme, ma manche s'est collée à ton arbre : que faire maintenant ?

« — Je peux bien te délivrer, mais seulement si tu m'accordes encore vingt ans de vie. »

L'ange les lui accorda et l'homme le délivra.

Vingt ans après l'ange de Dieu vint de nouveau pour prendre son âme. Le pauvre en le voyant le pria de nouveau d'aller lui chercher une pomme. Mais l'ange avait été une fois trompé de cette façon : pouvait-il être dupe encore une fois?

« Je ne me laisserai pas prendre cette fois-ci, mon ami, lui dit l'ange. Voyons, prépare-toi, car à présent il n'y a plus de répit. »

L'homme, entendant cet ordre, comprit qu'il n'y avait rien à faire. Il demanda à sa femme ses cartes, les mit dans sa ceinture et suivit l'ange. Avant d'arriver au ciel ils avaient à passer près de l'enfer. Les diables accoururent et attrapèrent l'homme pour le traîner dans l'enfer. L'ange le tirait d'un côté, les diables d'un autre; enfin l'homme dit aux diables : « Écoutez, diables, vous voulez me prendre? Eh bien! que l'un de vous vienne jouer aux cartes avec moi. Si je perds, prenez-moi, mais si je gagne je prendrai l'un de vous. »

Les diables consentirent et ils se mirent à jouer. Le premier diable perdit et devint l'esclave de l'homme. Les diables se fâchèrent; mais il en gagna encore onze. Il les prit tous avec lui, et ils arrivèrent tous ensemble aux

portes du paradis. « Voyons, saint Pierre, ouvre la porte pour que nous entrions au paradis; car tu sais que j'y ai une place grande comme une natte.

« — Si tu y as une place grande comme une natte, tu l'as seulement pour toi, et non pour les douze que tu amènes avec toi.

« — Mais tu sais très bien, saint Pierre, que moi aussi je n'avais invité que Dieu à la maison, et pourtant il arriva avec douze apôtres. Et à présent j'arrive également avec douze camarades. Ce que le Seigneur m'a fait je le lui rends. »

Bon gré mal gré saint Pierre ouvrit le paradis et les laissa entrer.

LII

LA SAINTE VIERGE ET LA GRENOUILLE

(*L'origine de la soie.*)

Quand le Christ mourut, la sainte Vierge se plaça auprès de sa tête et se mit à pleurer.

Toutes les femmes de la ville où ils se trouvaient arrivèrent chacune avec un cierge et un bouquet.

La grenouille apprit aussi que le fils de la Vierge était mort. Alors elle cueillit un bouquet, se fabriqua un cierge, et, nouant tout cela dans un mouchoir, elle se rendit chez la sainte Vierge, sur la colline. Elle entra dans la chambre, fit le signe de la croix, alluma son cierge, le plaça près de la tête du Christ et mit le bouquet près de l'épaule droite. Puis elle plia le genou gauche, serra de ses deux pattes le genou droit et leva les yeux pour pleurer, tant lui faisaient de chagrin les gémissements de la Vierge pleurant le martyre que le Christ endura de la part des Juifs lorsqu'ils le crucifièrent. Toutes les femmes pleurèrent le Christ chacune à son tour, et toutes celles qui avaient quelqu'un de mort dans leur famille prièrent le Christ de lui porter bien le bonjour dans l'autre monde. La grenouille le pleura à son tour et, tout en le pleurant, transmit un bonjour à son mâle qu'elle avait perdu naguère.

Quand la grenouille se mit à pleurer son mâle, toutes les femmes eurent envie de rire, mais chacune se contraignit et n'éclata pas par

égard pour la sainte Vierge. La pauvre sainte Vierge s'aperçut que toutes les femmes avaient envie de rire des lamentations de la grenouille; fort bien; mais elle n'y pouvait rien.

La grenouille se leva pour rentrer à la maison, prit la sainte Vierge par la main et lui dit : « Reste en bonne santé, ma sœur sainte Vierge, que Dieu te console! Il n'y a rien à faire quand la maudite mort arrive. Il n'y a rien à faire. Hier, c'était moi qui perdais mon mâle, aujourd'hui c'est ton tour de perdre ton fils. Ainsi va ce maudit monde, et on n'entre pas vivant dans la terre, ma sœur sainte Vierge! »

De telles paroles auraient fait rire les morts, à plus forte raison des vivants. Toutes les femmes assises autour du Christ rirent en cachette, mais, pour que la sainte Vierge ne s'en aperçût pas, elles placèrent leur main droite devant leur bouche. Mais la sainte Vierge n'était pas assez nigaude pour ne pas s'en apercevoir; malgré tout son chagrin elle rit elle-même aux paroles de la grenouille. Mais aussitôt elle sentit, la pauvre, qu'elle avait commis un péché : « Oh! que mes lèvres deviennent véreuses d'avoir ri! Qu'ai-je devant mes yeux pour rire?

Un fils bon à marier étendu mort devant moi, des clous dans son corps ! »

Et, par grand miracle, les lèvres de la sainte Vierge devinrent aussitôt véreuses. Autant de paroles elle prononça alors, autant de vers tombèrent de sa bouche. Que Dieu soit loué !

Dieu bénit tous ces vers, et ils se changèrent en vers à soie et formèrent aussitôt leurs cocons. Ce que voyant, les femmes en prirent chacune quelques-uns et les cultivèrent. Et si la soie est chère, c'est parce qu'elle sort de la bouche bénie de la sainte Vierge.

LIII

DIEU BÉNIT L'ÉCREVISSE

Les juifs, pour crucifier le Seigneur, avaient préparé cinq clous; quatre pour les mains et les pieds et un pour le cœur. On les avait posés par terre. Mais une écrevisse sortit de l'eau, attrapa un clou et l'emporta dans l'eau.

C'est pour cela que Dieu bénit l'écrevisse et qu'on la mange en carême.

LIV

LE JUGE JUSTE

(*Saint Jean Chrysostome.*)

Un jour, un paysan vendit un de ses champs à un autre. L'acheteur se rendit au champ pour le labourer; il laboura, laboura et trouva dans le sillon un chaudron plein d'argent. Alors il alla chez le vendeur et lui dit : « Frère, voilà de quoi il s'agit : j'ai trouvé, en labourant le champ que tu m'as vendu, un chaudron plein d'argent; va donc le prendre, car il est à toi.

« — Cet argent n'est pas à moi, répondit le vendeur : c'est toi qui l'as découvert en labourant, c'est à toi de l'emporter.

« — Non, il n'est pas à moi, dit l'acheteur: je t'avais acheté le champ, mais non pas l'argent avec. Il est à toi, va le chercher.

« — Mais, mon frère, je t'avais vendu le champ avec tout ce qui s'y trouve, soit pierre, soit terre, soit argent; tout est à toi. Je n'ai plus à m'en mêler. »

C'est ainsi qu'ils se disputaient, l'un disant : « Il est à toi » et, l'autre répondant : « Il n'est pas à moi, mais bien à toi. » Ils ne purent se mettre d'accord et portèrent l'affaire devant la justice.

Les deux hommes allèrent au tribunal pour faire prononcer un jugement : celui à qui l'argent serait adjugé devait être obligé d'aller le prendre bon gré mal gré. Une fois devant le juge, l'acheteur dit :

« J'ai acheté ce champ à cet homme, et lorsque je suis allé le labourer, j'y ai trouvé un chaudron plein d'argent. Je lui ai donc dit d'aller le prendre.

« — Effendi, dit l'autre, je lui ai vendu le champ et je n'ai plus à m'en mêler.

« — Mais je ne t'ai acheté que le champ et non pas l'argent. L'argent y était déjà quand tu y travaillais, il est donc à toi, prends-le. »

Le juge était saint Jean Chrysostome lui-même. Voyant que les deux hommes étaient des justes qui ne voulaient pas manger l'argent l'un de l'autre, il leur dit :

« Cet argent n'est ni à toi ni à toi; mais en toute justice il revient à quelqu'un d'autre. »

Puis il se tourna vers le vendeur et lui demanda : « As-tu des enfants?

« — Dieu m'en a donné », répondit celui-ci.

« — Eh! comprenez-vous maintenant à qui revient l'argent de ce champ? » demanda le juge, et il ajouta : « Vous travaillez et gagnez pour vos enfants, et l'argent trouvé dans le sillon est à vos enfants. Prenez-le donc, partagez-le entre vos enfants et vivez en frères! »

Les deux paysans partirent, et le juge resta seul avec un marchand venu là pour quelque affaire et qui assistait par hasard au procès. Ce marchand dit : « Qu'ils sont bêtes, ces hommes! Ils ne se disputent pas pour savoir qui prendra l'argent, mais pour qui ne le prendra pas! » Et se tournant vers le juge : « Si, à ta place, il y avait quelque juge de notre pays, il aurait pris cet argent pour lui-même. »

Mais saint Jean Chrysostome lui dit : « Avez-vous des enfants dans votre pays?

« — Comment n'en aurions-nous pas? Sans doute nous en avons.

« — Avez-vous l'abondance en toute chose?

« — Oui.

« — Avez-vous du bétail? Vos brebis portent-elles des agneaux et avez-vous des veaux?

« — Dieu nous accorde tout cela comme ici.

« — Ah ! mon frère, dit saint Jean Chrysostome, c'est que Dieu vous conserve la vie à cause de vos enfants, car ils sont innocents, et non à cause de votre vertu. »

LV

SAINT GRÉGOIRE LE THÉOLOGUE ET LES TZIGANES

(*L'origine des tziganes.*)

Saint Grégoire le Théologue était fils d'un ancien roi d'Égypte. Il naquit sans sexe, ni homme ni femme. Sa mère et sa grand'mère seules le savaient. Quand saint Grégoire eut grandi et eut l'âge d'un jeune homme à marier, son père tint conseil avec son grand-père. qui vivait encore, pour savoir à quoi on devait l'occuper ; ils décidèrent de lui donner une partie du royaume, dont il aurait le gouverne-

ment et dont il percevrait le revenu. Ainsi fut fait.

Saint Grégoire aimait tellement les sujets qu'on lui avait donnés qu'il les avait libérés de tout impôt et du service royal. Il ne poursuivait sévèrement que ceux qui ne suivaient pas les préceptes de la foi, se moquaient des lois de Dieu ; il punissait cruellement les débauchés, voleurs, menteurs, etc. Plusieurs années se passèrent, et ses sujets s'enrichirent tellement qu'ils possédaient tout en abondance. Mais cette vie de richesse les corrompit au point qu'ils insultaient leur maître quand il les punissait parce qu'il ne suivaient pas les préceptes de la foi. Ils voulaient que personne ne les gouvernât, qu'ils fissent tout à leur tête. Ils décidèrent donc d'aller auprès du roi et de calomnier son fils; et comme ils n'avaient vraiment pas de quoi se plaindre, ils mentirent en disant que saint Grégoire était devenu tellement débauché qu'ils avait déshonoré toutes leurs filles; c'est pourquoi ils priaient le roi de les débarrasser de son fils. Le roi fit appeler son fils. Grégoire vint et se présenta devant ses calomniateurs. Il dit à son père et à son grand-père :

« Cher père et cher grand-père, est-ce que tout ce que les lèvres disent est vrai?

« — Non.

« — Et ce que les yeux voient, cela peut-il être un mensonge?

« — Non, cela ne peut pas en être un, » dirent ses parents.

Aors il se déshabilla, et les calomniateurs virent eux-mêmes qu'il était sans sexe. Le roi se fâcha et ordonna que l'on fît périr tous les hommes qu'il avait donnés à son fils. Alors Grégoire se tint trois heures à genoux, les mains levées vers son père, le suppliant de leur pardonner et disant : « Mon père, pardonne-leur, ils ne sont pas tous mauvais; il n'y en a que quelques-uns qui le sont. Comme nous ne savons pas au juste lequel est fautif et lequel ne l'est pas, je vais plutôt les maudire seulement, et toi, père, dis : Amen! Amen! pour que la malédiction les atteigne. »

Alors saint Grégoire commença à les maudire et dit : « Ces hommes, je les aimais, je les comblais de bienfaits et les forçais à suivre la loi. Que personne ne les aime dorénavant, que personne ne leur fasse de bienfaits et qu'ils n'aient point de foi! Je les gardais de la

débauche, du vol, du mensonge. Que désormais ils ne connaissent aucune parenté, qu'ils n'aient aucune loi et qu'ils trompent pour se nourrir! Gouvernés par moi, ils étaient riches et vivaient tranquillement; à présent, qu'ils parcourent la terre et qu'ils n'aient nulle part une ville ou un village composé d'eux exclusivement; qu'ils aillent toujours nu-pieds; qu'ils n'aient point de maison, que personne ne les estime! »

C'est ainsi que saint Grégoire maudit ses sujets, et son père et son grand-père criaient : « Amen! Amen! » et la malédiction les atteignit. Ces hommes, que Grégoire avait maudits, sont les tziganes. C'est pour cela qu'à présent ils errent par toute la terre et qu'il n'y a nulle part une ville ou un village composé de tziganes exclusivement; c'est pour cela qu'ils n'ont ni religion, ni loi, ni parenté; qu'ils se nourrissent de mendicité et de mensonge; qu'ils sont tous sales, déchirés et ne possèdent rien. Car c'est ainsi qu'il les avait maudits. Après cela Grégoire devint un saint et on commença à l'appeler saint Grégoire le Théologue.

Après la malédiction, ses sujets, se sentant fautifs, eurent peur de rester dans leurs mai-

sons. Ils chargèrent donc leurs richesses sur des mulets et des ânes et se sauvèrent dans toutes les directions. Alors ils commencèrent à rôder de ville en ville, à mendier et à tromper et lassèrent enfin la patience des hommes dans le pays desquels ils se trouvaient. C'est pourquoi saint Grégoire les réunit tous et les conduisit vers la mer pour les noyer. Il plaça derrière eux saint Basile pour les pousser en avant. Quand ils furent au rivage, saint Grégoire étendit son bâton au-dessus de la mer, et l'eau se sépara en deux parties. Alors ces tziganes dirent : « Voyez-vous ? la mer elle-même a eu peur de nous; l'eau s'est séparée pour que nous puissions passer. » Saint Basile les força d'entrer dans la mer, ne laissant que quelques femmes et quelques hommes. L'eau se réunit de nouveau, mais les tziganes surnagèrent et furent changés en corneilles.

C'est pour cela que les tziganes fêtent et révèrent beaucoup saint Basile ; c'est parce qu'il ne les a pas tous poussés à la mer et qu'il en a laissé quelques-uns pour faire souche. Et c'est ainsi que la corneille est d'origine tzigane.

LVI

SAINT SPIRIDION ET LE PAUVRE

Il y avait une fois un pauvre qui avait deux filles en âge de se marier; mais il n'avait pas le sou pour cela. Il réfléchit longuement à ce qu'il devait faire et il lui vint à l'idée d'aller auprès de saint Spiridion pour lui dire son chagrin. Il se mit à pleurer devant le saint et lui dit qu'il avait deux filles à marier, mais point d'argent pour leur faire quelque robe. Saint Spiridion, entendant les lamentations du pauvre homme eut grande pitié de lui, ôta la pantoufle de son pied droit et la lui donna : « Prends, mon frère, cette pantoufle, va chez quelque riche. Dis-lui que cette pantoufle est à moi et qu'en mon nom il te donne un peu d'argent pour marier tes filles. S'il ne veut pas te donner autant d'argent qu'il t'en faut, ou s'il ne croit pas que cette pantoufle vienne de moi, reviens de nouveau ici, je te donnerai l'autre pantoufle. »

Le pauvre prit la pantoufle, se rendit chez un riche et lui répéta les paroles de saint Spiridion. Mais le richard ne crut pas un mot de ce qu'il racontait sur la pantoufle du saint. On se moqua même de lui et on le mit à la porte.

Le pauvre baissa la tête et revint auprès du saint pour lui dire qu'il avait été trouver un riche, qui n'avait fait que se moquer de sa pantoufle.

« Prends cette autre pantoufle, dit le saint, va chez le riche et dis-lui : « Si tu ne crois pas « que les pantoufles viennent du saint, mets-« les sur l'un des plateaux de la balance et sur « l'autre mets de l'argent. » Alors il reconnaîtra qu'elles sont vraiment à moi. »

Le pauvre prit les pantoufles, alla chez le riche et dit tout ce que lui avait enseigné saint Spiridion. Le riche, après s'être moqué de ses pantoufles, prit une balance, mit d'un côté les pantoufles et de l'autre un sac d'argent, histoire de se moquer encore davantage. Mais voilà que le plateau avec les pantoufles bénies du saint ne montait pas, bien qu'on mît sur l'autre plateau des charges entières d'argent. Alors le riche crut que les pantoufles appartenaient vraiment à saint Spiridion et donna au

pauvre une grosse somme d'argent pour ses filles, de façon qu'il restât aussi quelque chose pour lui-même.

LVII

SAINT TRIPHON

Un jour, saint Triphon se rendait avec sa sœur la sainte Vierge à la vigne pour la tailler. Marchant derrière elle, il lui dit : « Sœur, que tes pieds sont blancs ! »

Et elle lui répondit : « Ah ! mon frère ! Puisses-tu te couper le nez ! »

Quand ils furent dans la vigne, saint Triphon tout en travaillant fit le signe de la croix et se coupa le nez avec son couteau.

Dieu l'avait puni pour les paroles qu'il avait dites à sa sœur.

LVIII

LA SAINTE MERCREDI

Une femme qui avait beaucoup de lin à battre travailla toute la journée, mais ne put en venir à bout. La nuit arriva et elle avait toujours son battoir à la main. Cela se passait la veille de *Mercredi.* Au milieu de la nuit, une femme ayant un mouchoir blanc sur la tête frappa à la porte. La maîtresse se leva et lui ouvrit.

« Que d'ouvrage tu as là! » lui dit l'étrangère. « Tu n'as pas eu l'idée d'appeler quelque voisine pour t'aider? Donne-moi le battoir, je t'aiderai. »

Et elle se mit au travail.

Cette femme était *la sainte Mercredi.* Elles travaillèrent un moment, puis la sainte dit à la femme : « Mais chauffe donc un peu d'eau, que nous y trempions notre lin! »

La femme décrocha la crémaillère pour y suspendre le chaudron.

« Ah ! s'écria-t-elle, mais mon chaudron est chez la voisine ! attends que j'aille le chercher ! »

Et elle partit chez la voisine. Les voisins lui demandèrent ce qu'elle allait faire de son chaudron au milieu de la nuit. Elle leur répondit qu'il y avait une femme chez elle et qu'elles travaillaient.

« Vite, monte au premier étage, lui dit-on, et reste chez nous jusqu'au matin ! Cette femme est la sainte Mercredi et elle demande le chaudron pour échauder les enfants. »

La femme s'effraya et passa la nuit chez les voisins. Depuis ce temps, elle ne travailla plus jamais la veille du mercredi après le coucher du soleil.

LXIX

INSTITUTION DU MARIAGE

(*Saint Jean Chrysostome.*)

Quand Dieu eut créé le monde, tous les saints se réunirent en conseil pour décider de

quelle manière les hommes se multiplieraient. Il fut décidé dans ce conseil que l'homme et la femme devraient se regarder dans les yeux et que l'enfant serait conçu de ce regard. Après avoir décidé cela les saints se mirent à table. C'est saint Jean Chrysostome qui avait mis la table, car c'est lui qui était leur cuisinier et les servait à table. Quand les saints eurent goûté la soupe ils dirent : « Jean, ta soupe n'est pas salée; mets-y du sel! »

Alors Jean prit une poignée de sel et agita la main au-dessus de la soupière, mais sans laisser tomber un grain dans la soupe. Les saints goûtèrent de nouveau et dirent : « Toujours pas salée, Jean! »

Jean agita sa main pleine de sel encore une fois en disant : « Goûtez à présent. »

Ils goûtèrent et dirent : « Encore pas salée! »

Alors Jean laissa tomber le sel dans la soupe et les saints dirent en la goûtant qu'elle était juste à point. Là dessus il leur demanda : « Pourquoi la première et la seconde fois, quand j'avais agité ma main au-dessus de la soupière, la soupe était-elle restée non salée ?

« — Eh! parce que tu ne faisais qu'agiter ta

main sans laisser tomber le sel, » lui répondirent les saints.

« — Et alors, comment voulez-vous qu'un enfant soit conçu rien que d'un regard? » dit saint Jean, et les autres saints de s'écrier : « Ta bouche est d'or, Jean ! »

Alors les saints permirent aux hommes de se marier et de se multiplier de la façon qui est en usage. Et la bouche de saint Jean se dora et il devint saint Jean Chrysostome.

LX

SAINT NICOLAS ET LA CAPE DU BERGER

Un jour, un paysan se rendit en visite chez quelques parents dans un autre village. Mais il ne trouva justement personne à la maison. Il attendit quelque temps; les maîtres ne revenaient pas. Alors il voulut aller voir un ami; mais il avait avec lui un long manteau de berger qui l'embarrassait et il ne savait pas où le laisser. Il regarda à gauche et à droite, mais ne

vit nulle part un endroit assez sûr. Cependant il aperçut une sainte image collée au-dessus de la porte; il l'examina et dit : « C'est saint Nicolas qui protège ici, c'est à lui que je confierai la garde de mon manteau. » Puis, après avoir plié son manteau dans un coin devant saint Nicolas, il prit son bâton et dit encore : « Saint Nicolas, garde-le bien, car c'est à toi que je le réclamerai plus tard, » et il partit.

Mais dès qu'il fut loin, quelqu'un qui l'avait aperçu avec son manteau et savait que la maîtresse de la maison n'était pas chez elle, vint prendre le manteau et l'emporta chez lui.

C'est la maîtresse de la maison qui rentra la première; puis le visiteur, ayant enfin trouvé le maître, revint avec lui. Du dehors il remarqua aussitôt que le manteau n'était plus là, mais il crut que c'était la femme qui l'avait serré. Il pensait le revoir le soir ou qu'on en parlerait au moins. Le lendemain seulement, il dit qu'il avait apporté un manteau avec lui. La femme lui demanda : « Où l'as-tu laissé?

« — Eh! là-dehors; j'en ai donné la garde à saint Nicolas.

« — Hélas! grand Dieu, on l'a volé. Qu'allons-nous faire maintenant? »

Alors le maître dit : « Il n'est pas perdu. Ne l'avais-tu pas confié à saint Nicolas? Ce n'est pas pour rien qu'il est placé là. C'est impossible qu'on lui ait donné un manteau à garder et qu'il n'ait pas su le faire! »

Il vint une idée au propriétaire du manteau, et il dit : « Attendez, allons voir ce que saint Nicolas va dire. »

Il sortit de la maison et dit : « Saint Nicolas, où est le manteau? Ne te l'ai-je pas confié et ne t'ai-je pas dit de le garder? Qu'est-il devenu? Ne te rappelles-tu pas ce que je t'avais dit? Où est le manteau? Dis-le moi, ou je te ferai quelque misère. »

Un léger vent s'éleva, l'image remua et il sembla à cet homme que saint Nicolas avait incliné la tête et assuré qu'il retrouverait le manteau. Il rentra dans la maison. Cependant saint Nicolas, sans être vu, alla dans la maison du voleur. Celui-ci n'avait pu dormir de toute la nuit, tourmenté qu'il était par l'idée de son vol, et ce matin-là il était resté dans son lit.

« Qu'as-tu fait du manteau? » dit saint Nicolas.

« — Quel manteau? » répondit le voleur. « Je n'en ai point pris! Cherche-le si tu veux.

« — Je le chercherai, mais prends garde », dit saint Nicolas. Il alla à la cave, l'y trouva et l'emporta ainsi que les vêtements dont on l'avait couvert pour le cacher.

Un moment après la femme sortit de la maison, aperçut le manteau et s'écria : « Venez voir ce qu'a fait saint Nicolas : il n'a pas seulement apporté le manteau, mais encore les vêtements qui l'avaient couvert ! »

LXI

SAINT ALEXY

Il y avait jadis un roi qui avait un fils très savant. Le roi tint à le marier, quoiqu'il voulût rester célibataire. Le jour de ses noces, il se sauva on ne sait où. Le roi le fit chercher de tous côtés, mais on ne le trouva pas. Sa femme devint une hirondelle et sa mère un coucou. Alors le roi se mit à réfléchir comment il pourrait bien retrouver son fils. Il fit fabriquer un char en or pur et en pierres précieuses et dit

au serviteur qui devait suivre partout ce char : « Celui qui, à propos de ce char, donnera les plus sages réponses, c'est mon fils. »

Les serviteurs promenèrent le char de tous côtés et tous ceux qu'ils rencontraient émettaient leurs opinions sur la valeur du char. L'un ne l'appréciait pas assez, l'autre trop. Enfin ils s'adressèrent à un mendiant, qui n'était autre que le fils du roi, et celui-ci dit : « Il coûte autant de piastres qu'il y a de gouttes dans la pluie qui tombe en avril et en mai. »

Les serviteurs inscrivirent ces paroles et les rapportèrent au roi. Mais son fils s'était méfié et était parti à un autre endroit. Alors le roi finit par se résigner.

Enfin, quand le fils fut devenu vieux, il désira retourner auprès de son père. Il vint chez lui et lui dit : « Que celui que tu as perdu te revienne! Au nom de Dieu, donne-moi une chaise pour m'asseoir. »

Le roi entendant ces paroles lui donna la permission de s'asseoir. Il resta assis un bon moment; enfin, quand un serviteur lui apporta le déjeuner, il lui dit de lui donner du papier et une bouteille d'encre. Le serviteur lui apporta ces choses. Le saint homme se mit à écrire,

couvrit tout le papier de son écriture et raconta tout ce qui s'était passé depuis le commencement jusqu'à présent. Le lendemain, quand on voulut ouvrir la porte de la chambre où il se trouvait, on ne put y parvenir. Enfin, on fit venir des évêques, qui chantèrent tant qu'elle finit par s'ouvrir. Mais, hélas! on ne put lui tirer le papier des mains. On chanta tant qu'on finit par le lui prendre. Tout en chantant, ils s'aperçurent que c'était le fils du roi, qui était devenu un saint. Le roi se réjouit beaucoup, fit chanter un requiem pour son âme et ordonna de préparer de grandes réjouissances dans le palais.

LXII

SAINT ÉLIE ET LES HOMMES

(*Le temps.*)

Comme ce saint parcourait la terre, les hommes le prièrent d'aller vers Dieu lui demander quelque chose. Voici quelle était la prière

des hommes : qu'il fasse beau, qu'il vente ou qu'il fasse quelque autre temps nécessaire pour les travaux des champs, suivant le besoin de chaque cultivateur. En un mot, qu'il dise à Dieu ce dont chacun a besoin et que Dieu l'accomplisse aussitôt. Voilà quelle prière ils faisaient à saint Élie.

Saint Élie écoutant ces prières eut pitié des hommes et alla chez Dieu. Il supplia beaucoup Dieu d'entendre cette prière ; Dieu l'entendit enfin et dit : « Va, porte bien le bonjour de ma part aux hommes. Voilà, je t'obéis et je donne à chacun le temps qu'il désire. »

Saint Élie descendit du ciel et dit aux hommes que leur désir serait accompli.

Et voilà que chacun se mit à demander ce dont il avait besoin pour ses champs : la pluie, le soleil ou tout autre temps, et, sur l'heure, Dieu le lui accordait. De cette manière les champs donnèrent une récolte magnifique comme il n'y en avait jamais eu.

« Voilà ! Quelle belle récolte nous allons avoir à présent que nous-mêmes réglons la pluie, le soleil ou tout autre temps suivant notre besoin ! Ce n'est plus comme autrefois où nous souffrions mille tourments. Quand nous avions

besoin de pluie arrivait la sécheresse ; quand nous avions besoin de temps sec, juste comme nous battions le blé, tombait la pluie. En un mot, rien n'était convenablement arrangé. Et nous, malheureux, tout en souffrant mille martyres, nous n'avions pas l'idée de prier saint Elie de nous obtenir ce que nous désirions. C'est un grand merci que nous devons à saint Elie d'avoir obtenu pour nous ce bienfait de Dieu, » dirent les hommes.

Ils battirent leur blé, récoltèrent le maïs, vendangèrent ; ils remplirent si bien leurs greniers de blé que ceux-ci crevaient. Les tonneaux à vin et à eau de vie ne leur suffisaient pas, et ils avaient beau remplir tous les pots et toutes les cruches, ils n'avaient rien où verser tout le vin. Alors ils firent des auges où à la place de l'eau ils mirent du vin, en souvenir de cette année d'abondance extraordinaire. Enfin, ils firent de la farine avec le nouveau froment, préparèrent des gâteaux fins et s'invitèrent les uns les autres à ce régal. Mais, en goûtant le pain et le vin nouveau, ils s'aperçurent que l'un et l'autre étaient amers. — « Ce sont peut-être nos lèvres qui sont amères », se dirent-ils les uns aux autres. Mais tous les hommes se mirent

à gémir et comprirent alors que ce qu'ils avaîent demandé par l'intermédiaire de saint Élie était un péché.

On alla à la recherche de saint Élie pour le prier d'aller auprès de Dieu et de supplier celui-ci de faire en sorte que le temps fût de nouveau tel que Dieu l'ordonnerait ; qu'il fît beau ou qu'il plût suivant sa volonté, et que Dieu leur pardonnât, car ils avaient péché.

On trouva saint Élie et on le supplia d'aller auprès de Dieu. Saint Élie y alla, pria Dieu de pardonner aux hommes, et le Seigneur (grâces lui soient rendues !) leur pardonna.

LXIII

SAINT PIERRE ET LE PAUVRE

(*Le temps.*)

Il y avait une fois un pauvre, nu, déchaussé, affamé, assoiffé à ne pouvoir l'être davantage. Comme il revenait un jour de son travail par un temps froid et humide, il grelottait et trem-

blait comme les feuilles au bois. Pour son bonheur, il vint à rencontrer saint Pierre, qui rentrait aussi chez lui.

« Bonjour, saint Pierre, lui dit le pauvre; comment vas-tu? Que fais-tu? Te portes-tu bien?

« — Dieu merci, je me porte bien, chrétien; et vous, comment vous portez-vous?

« — Notre santé est, Dieu merci, bonne, saint Pierre, mais cette maudite pauvreté nous accable terriblement! Ne vois-tu pas toi-même dans quel état je suis? déguenillé, nu-pieds, de la boue jusqu'aux genoux! Tout trempé je me couche, tout trempé je me lève!

« — Chrétien, il y a aussi un Dieu et une Providence pour vous autres pauvres.

« — Et puisqu'il y a aussi un Dieu pour les pauvres, je te supplie, saint Pierre, va auprès de lui et demande-lui que le temps au moins soit toujours chaud pour que nous puissions travailler aux champs et en tirer du pain pour les enfants que Dieu nous a donnés. Nous autres pauvres nous ne demandons pas du bétail pour nous enrichir; nous voudrions seulement qu'il fît toujours chaud. Je t'en supplie, saint Pierre, va auprès de Dieu le prier qu'il n'y ait pas de gelée du tout. »

Voilà ce que disait le pauvre à saint Pierre en pleurant et en lui baisant les mains. Saint Pierre eut pitié de lui et aussitôt il monta sur une haute montagne et tomba à genoux pour prier Dieu de donner le beau temps au pauvre : qu'un éternel été régnât toujours sans que l'hiver arrivât jamais. Il pria Dieu trois jours et trois nuits ; enfin Dieu (qu'il soit loué !) lui dit :

« Pierre, Pierre, pourquoi me tracasses-tu comme cela pour que je change le temps ? Mais cela ira encore plus mal pour les hommes. Réfléchis bien pour ne pas revenir une seconde fois me demander de régler de nouveau les saisons comme elles sont à présent. Je te le dis donc : prends garde de faire du mal aux pauvres au lieu de leur faire du bien.

« — C'est vrai, Seigneur, tu as raison, lui répondit saint Pierre. Mais je te prie de m'accorder ce bienfait, car j'ai promis au pauvre de prier pour cette affaire. Fais ce que je te demande pour que le pauvre ne dise pas que tu ne m'écoutes pas et n'exauces pas mes prières.

« — Eh bien ! puisque tu me fatigues comme cela, je contenterai ton caprice ; mais si quelque

chose de mal ressort de ce changement de saisons, le plus gros du malheur tombera sur toi et ta maison. Va maintenant en paix, j'ai déjà béni le temps, et vous aurez éternellement un délicieux été. »

Quel miracle! Aussitôt le temps, qui était froid, changea et devint beau.

Tous les jours le temps était chaud, et ce fut un continuel été. Lorsque les pauvres virent cela, ce fut une grande joie, et tête découverte ils priaient Dieu pour la vie de saint Pierre qui avait obtenu de Dieu qu'il en fût ainsi.

Saint Pierre était aussi très heureux en entendant les bénédictions des pauvres. Quelques années de suite ce fut toujours l'été, et les pauvres disaient :

« Cela s'appelle du beau temps! Il aurait dû en être ainsi depuis le commencement du monde, les pauvres n'auraient pas eu à souffrir ce qu'ils ont souffert jusqu'à présent. »

A côté des pauvres les riches se réjouissaient encore davantage, car les prés, les champs, les vignes rapportaient énormément. Et les hommes n'étaient pas seuls à se réjouir du beau temps, mais aussi toutes les bêtes de la terre, qui toutes se multipliaient et dont pas une ne crevait :

les serpents, les couleuvres, les grenouilles mâles et femelles, les loups, les ours, les renards et autres. Quant aux mouches, aux guêpes et cousins, ils devinrent légion. Chaque homme, pendant le jour, devait avoir une queue de cheval à la main pour chasser les insectes, et la nuit il n'avait pas de paix à cause des punaises. Ni les hommes ni le bétail ne pouvaient vivre tranquillement à cause de ces bêtes. Et toute la terre s'était remplie de grenouilles, mâles et femelles; il n'y avait pas de place où il n'y eût des grenouilles; on aurait dit que la terre était couverte de cailloux tant il y en avait. Vous voyez quelle chance! *Celui qui veut des cornes finit par perdre les oreilles* [1].

Cependant les grenouilles grandissaient et grandissaient et finirent par devenir grosses comme des oies, et le roi des grenouilles devint gros comme une maison. Il avait des yeux comme un four de campagne. Quiconque le voyait était pris d'une terrible frayeur, et chacun se disait : « Hélas! mon frère! Quelle horreur! » Les hommes se réunirent et se mirent à tuer les grenouilles pour en débarras-

1. Proverbe bulgare.

ser leur cour; mais pour en tuer une il fallait des heures, et puis aux cris des grenouilles qu'on tuait d'autres grenouilles accouraient et criaient à faire dresser les cheveux sur la tête! Enfin, on dit de toutes parts :

« Allons chez saint Pierre pour le prier de se rendre auprès de Dieu. Qu'il fasse périr toutes ces bêtes qui ne nous laissent pas vivre et travailler en paix. »

Ils allèrent plusieurs fois auprès de saint Pierre pour le prier, mais saint Pierre avait honte de se rendre auprès de Dieu et d'exprimer leur demande. Là dessus, voici quel malheur fondit sur la tête de saint Pierre : un matin sa fille était en train de chasser les grenouilles avec une pelle hors de la cour pour l'en débarrasser. Juste en ce moment le roi des grenouilles vint à passer près de la porte et vit la fille de saint Pierre chassant les grenouilles à coups de pelle : « Femme, pourquoi les chasses-tu comme cela à coups de pellè? » lui demanda-t-il.

« — Mais comment ne pas les chasser? Faut-il donc leur préparer une litière? Elles m'ont sali la cour comme des moutons.

« — Ah! c'est comme cela! Eh bien! tu verras

à qui tu parles, » dit le roi des grenouilles, et il partit.

Le soir, il envoya des gens de noce pour demander à saint Pierre sa fille en mariage. Saint Pierre et sa femme, en entendant la demande de ces gens, sentirent leurs cheveux se dresser sur leur tête : « Mes frères, grâce! que le roi des grenouilles ne nous fasse pas le chagrin de prendre notre fille pour femme, car elle est seule chez son père et chez sa mère! Qu'il se cherche une autre femme là où il y a plus de jeunes filles; portez-lui bien le bonjour, au roi des grenouilles, et dites-lui que nous le supplions de nous épargner », dit saint Pierre.

« — Mes frères, de mon côté, je supplie le roi des grenouilles de ne pas être assez méchant pour prendre ma fille et me l'effrayer, car elle est gâtée, soignée et nourrie de douceurs. Est-ce donc possible que ma fille soit la femme d'une grenouille ? » dit la femme de saint Pierre. « Prenez ce cadeau et portez-le de ma part au roi des grenouilles. Partez en paix, mes frères, et bien le bonjour de ma part à votre roi. »

Les gens de noce prirent le cadeau, le portèrent au roi et lui racontèrent tout ce qu'avaient dit saint Pierre et sa femme. « Croient-

ils avoir raison de moi avec un cadeau? dit le roi des grenouilles. Je prendrai leur fille pour moi ou je mourrai ! »

Aussitôt, il arrangea tout pour la noce et envoya les stroïnitzi pour inviter les témoins. Ils invitèrent les serpents, les couleuvres, les grenouilles mâles et femelles et toute sorte d'autres bêtes. Tout cela forma le cortège de noce du roi des grenouilles. Les tambours se firent entendre dans les cours des grenouilles, les gens de noce se mirent à danser et un horrible vacarme s'éleva. Le roi envoya dire à saint Pierre de préparer sa fille, car il allait venir la chercher avec ses gens de noce. Quand saint Pierre reçut cette nouvelle, il se mit à pleurer et à s'arracher la barbe, tandis que sa femme s'arrachait les cheveux.

Saint Pierre courut aussitôt sur la montagne pour prier Dieu ; il tomba à genoux et cria tant qu'il put : « O mon Dieu, viens-moi en aide! Débarrasse-moi de la grenouille, car elle va me prendre ma fille !

« — Ah! vois-tu, saint Pierre, que cela va plus mal depuis que j'ai fait l'éternel été?

« — J'ai péché, Seigneur, pardonne-moi, c'est à moi toute la faute; mais sois miséricordieux!

« — Va en paix, saint Pierre, et ne te fais pas de chagrin ; je vais délivrer ta fille. »

Quand saint Pierre s'approcha de sa maison, que vit-il ? Des milliers et des milliers de grenouilles, de serpents et de couleuvres avaient entouré sa maison. Le roi des grenouilles avait déjà saisi sa fille et la traînait vers un char attelé de deux bœufs, avec des couleuvres et des serpents en guise de harnais, et il allait partir chez lui. Mais voilà que le temps changea brusquement : un vent épouvantable souffla du nord, si froid que la terre gela à une profondeur de neuf pieds ; une terrible tempête commença et tout ce qui était vivant gela sur place. Le roi des grenouilles creva le dernier de toutes les bêtes. Quand tout fut gelé dur comme une pierre, le temps, par ordre de Dieu, devint meilleur, et la fille de saint Pierre revint à la maison. De joie, son père et sa mère ne savaient où la faire asseoir.

« Ah ! cela va mieux maintenant ! dirent les gens. Quoiqu'il fasse froid, nous sommes débarrassés au moins des bêtes qui nous tourmentaient. »

LXIV

DIEU CRÉE L'HIVER

Jadis, il n'y avait pas d'hiver comme à présent : c'était un continuel été. Comme tous les animaux qui naissaient ne mouraient pas, la terre se remplit et devint très peuplée. Les animaux étaient devenus très forts, de sorte qu'une grenouille mâle voulut épouser une belle jeune fille et lui défendit de se marier avec quelqu'un d'autre. Cependant, le père alla se plaindre auprès de Dieu, qui parcourait alors la terre. Alors Dieu lui dit : « Rentre chez toi et dis à la grenouille de rassembler tous les reptiles qu'il y a au monde pour lui servir de gens de noce et de venir chercher ta fille avec ce cortège. »

L'homme obéit à Dieu et dit à la grenouille de rassembler les reptiles. Et la grenouille les rassembla tous pour la noce : serpents, grenouilles, lézards, de sorte que le champ en

devint noir, et se mit en route avec eux pour chercher la jeune fille.

Mais Dieu dit à l'homme : « Ouvre cette porte. » Et l'homme l'ouvrit. (Il y avait une certaine porte derrière laquelle étaient enfermés les vents et les gelées.) Lorsque l'homme l'eut ouverte, de puissants vents se mirent à souffler, la neige commença à tomber, ce fut une telle tourmente que le vent et la neige ne permettaient de rien voir. Et, des animaux que conduisait la grenouille, les uns se sauvèrent dans les bois, d'autres dans l'eau et d'autres périrent, et le nombre en fut diminué. Ceux qui s'étaient réfugiés dans la forêt y restèrent et ceux qui s'étaient sauvés dans l'eau y restèrent également.

Depuis lors, Dieu permit qu'il y eût un hiver, que la moitié de l'année fût l'été et que tout engendrât et se multipliât, et que l'autre moitié fût l'hiver et que les bêtes mourussent et ne fussent pas si nombreuses qu'autrefois.

Voilà de quoi la grenouille fut cause.

LXV

LES PARQUES, SAINT ÉLIE ET LA JEUNE FEMME QUI FIT PRÉSENT A SON MARI DE LA MOITIÉ DE SA VIE.

Il y avait une fois un mari et une femme dont tous les enfants mouraient. Enfin, ils eurent un enfant mâle et, le troisième jour après sa naissance, le bon Dieu conduisit dans leur maison un vieillard que la nuit avait surpris dans leur village et qui ne savait pas où la passer. Il leur demanda : « Voulez-vous me laisser dormir cette nuit chez vous? »

Le maître répondit : « Soyez le bienvenu! C'est aujourd'hui le troisième jour depuis la naissance de notre enfant [1]. »

Et le vieillard resta pour passer la nuit. Après le souper, tout le monde s'endormit, excepté le vieillard, qui veilla pour entendre

1. On fête ce jour-là, croyant que c'est celui où les Parques viennent marquer le sort.

quelle destinée les Parques allaient donner en partage à l'enfant. Enfin, celles-ci arrivèrent.

La première dit : « Allons, que celui-ci meure comme les autres! » La seconde dit : « Qu'il vive un peu, que son père et sa mère puissent s'en réjouir un peu ! » La troisième dit : « Il en sera comme je déciderai : qu'il grandisse et atteigne sa vingt-deuxième année, et, arrivé à l'âge de se marier, qu'il ne trouve point de femme par ici, mais bien de l'autre côté de la rivière; qu'il s'y noie, quand il reviendra après la noce, et qu'on reconduise la mariée chez ses parents ! »

Le vieillard, qui n'était autre que saint Élie, écouta tout cela et, le lendemain, avant de partir, il dit au père et à la mère : « Quand vous marierez votre enfant, appelez-moi ! Vous n'aurez qu'à monter sur une colline et à crier : « Père « Élie ! Père Élie ! » et je viendrai aussitôt. »

L'enfant grandit, atteignit sa vingt-deuxième année et trouva une femme de l'autre côté de l'eau. Juste comme la noce venait de partir, on se souvint qu'il fallait appeler le père Élie ; vite on l'envoya chercher : il arriva et rattrapa les gens de la noce.

Ils allèrent prendre la fiancée. En retournant

saint Élie marchait à côté du fiancé et le soutenait. De cette façon ils traversèrent la rivière. Comme ils étaient déjà tout à fait au bord, un cheval frappa l'eau de sa queue, une goutte d'eau entra dans la bouche du garçon et le noya. Alors saint Élie courut tout droit chez Dieu et se mit à le supplier. « Grâce, Seigneur! Telle et telle chose s'est passée. Ne veux-tu donc pas rendre son âme à ce garçon? » Dieu répondit : « Je veux bien lui rendre son âme, mais il n'est pas en mon pouvoir d'ajouter aux jours qu'il avait à vivre. Va, supplie le père et la mère de lui céder de leurs jours. »

Vite, vite, saint Élie courut à l'endroit où la noce s'était arrêtée et pria le père et la mère du fiancé de lui céder une partie des jours qu'ils avaient à vivre. Mais ils ne voulurent pas les céder. Alors saint Élie se rendit de nouveau auprès de Dieu et lui dit : « Seigneur, Seigneur, ni le père ni la mère ne veulent donner une partie de leurs jours. — Va demander à la fiancée, qui a trois cents ans à vivre, si elle ne veut pas lui en céder une partie. »

Saint Élie courut vers la fiancée et lui fit la même proposition. « Combien d'années ai-je à vivre? » lui demanda celle-ci. Saint Élie le

lui dit. Dans ce temps les jeunes mariées se couvraient la figure de leurs cheveux [1]. Elle prit sa chevelure dans ses mains, la partagea en deux et dit : « Que la moitié des jours soit à moi et l'autre à lui ! » Et le jeune homme ressuscita aussitôt.

LXVI

JÉSUS ET SON ANGE

Un jour, Jésus envoya un ange prendre l'âme à une pauvre femme qui avait cinq fils. L'ange entra dans la maison de la femme. Il la vit en haillons si déchirés qu'on voyait sa peau. Les enfants se pressaient autour d'elle et ils étaient également tout nus. L'un criait : « Pain, pain ! !..... » et l'autre « Du pain ! » La pauvre femme ne savait plus que faire. Près du foyer était assis un vieillard tout bossu qui avait mis

1. Cette coutume existe encore chez les habitants du district de Sofia. Les fiancées ont la figure couverte de petites tresses entremêlées de monnaies.

au feu deux bûches et quelques morceaux de charbon. Il soufflait dessus avec son faible souffle pour leur faire prendre feu et se réchauffer à cette flamme, quoiqu'on fût en été, vers la Saint-Pierre. Il s'était allumé une pipe qu'il bourrait de tabac. Ce pauvre vieillard n'avait plus la force de se lever sans le secours de sa bru. Il ne pouvait plus marcher qu'à petits pas comme une tortue sur un champ en friche. Quand il voulait se diriger vers la porte, il allait du côté opposé à cause de ses maudits yeux qui n'y voyaient plus.

L'ange s'étonna que ce vieillard vécût si longtemps et que par contre Jésus l'eût envoyé prendre l'âme de la mère des cinq petits enfants, qui n'avaient déjà plus de père, pour qu'ils restassent complètement orphelins auprès d'un vieillard qui ne pouvait se suffire à lui-même et qui pouvait d'autant moins soigner cinq petits enfants. L'ange réfléchit sur ce qu'il devait faire et décida dans son esprit de ne pas prendre l'âme de la femme alerte et bien portante, mais bien celle du vieillard arrivé au seuil du tombeau. Il tira son couteau du fourreau et prit l'âme du vieillard, qui tomba mort sur le dos.

Le bruit de cette mort courut parmi les voi-

sins et tous se réjouirent pour lui et dirent que Dieu avait eu pitié de lui et qu'il l'avait délivré de cette grande vieillesse qui n'était plus qu'une souffrance.

L'ange apporta à Jésus l'âme du vieillard. « Hélas ! mon ange, dit celui-ci, pourquoi n'as-tu pas exécuté mon ordre ? Ne t'ai-je pas envoyé prendre l'âme de la femme ? pourquoi as-tu pris celle du vieillard ? Vite, rapporte-la à sa place et prends celle de la veuve !

« — Seigneur, n'ordonne pas que cette veuve meure, car elle a cinq enfants qui resteront plus misérables que n'importe qui ; par contre la vie pesait déjà à ce vieux. Il vaut mieux que ce soit lui qui meure. Mais tu exiges que ton ordre soit exécuté, tu m'envoies de nouveau... »

L'ange s'en retourna, remit l'âme du vieillard à sa place et prit celle de la femme. La pauvre femme mourut et tous ceux qui apprenaient cette nouvelle s'étonnaient beaucoup et disaient que Jésus avait commis une injustice. Les enfants criaient autour du cadavre ; ceux qui voyaient ce spectacle sentaient leur cœur saisi de pitié. L'ange aussi plaignait énormément les enfants, mais tel était l'ordre, il n'y avait rien à faire.

Il porta l'âme à Jésus et raconta comment tout s'était passé. « Ainsi, mon ange, tu les as beaucoup plaints, les cinq enfants et le vieillard ? dit Jésus. Mais je te prouverai que les mobiles secrets de mes actes sont merveilleux. Pour te persuader que je ne fais rien de mal, va sur la plus haute montagne, prends dans le plus grand rocher une pierre telle que personne ne puisse la soulever et apporte-la ici. »

L'ange apporta la pierre, et Jésus la brisa en quatre morceaux au milieu desquels se trouva une grenouille qui vivait dans un creux de la pierre, comme si elle avait été faite pour elle. La grenouille tout alerte se mit à sauter joyeusement comme si elle n'avait été qu'un instant dans le creux. « Voyons, mon ange, dit Jésus, qui est-ce qui nourrissait cette grenouille dans la pierre ?

« — Toi, Seigneur ; pardonne-moi mon péché !

« — Souviens-toi donc bien, pour ne pas pécher une seconde fois. Et maintenant va chez cinq riches (*tchorbadji*) et suggère leur l'idée d'adopter chacun un enfant de la mère qui est morte, pour que ceux-ci deviennent riches ; et

à cause des enfants, ils prendront soin du vieillard, et il vivra dans l'aisance jusqu'à ce que son heure arrive. »

Et il en fut ainsi.

LXVII

L'ANGE QUI TIRE UNE PIERRE DE LA MER

Variante.

« ..... Voyons, mon ange, plonge dans la mer la plus profonde et tire moi une pierre du fond, » lui dit le Seigneur. L'ange plongea et tira la pierre. Dieu lui ordonna de la casser et ils trouvèrent un ver caché dans cette pierre. « Vois-tu, mon ange ? dans la plus solide des pierres nous venons de trouver un ver ! Qui l'a nourri là dedans, le sais-tu ?

« — Toi, mon Dieu, tu l'as nourri. Pardonne-moi, car j'ai péché.

« — Et puisque je nourris un ver dans une pierre, crois-tu que je ne puisse nourrir six per-

sonnes ? Va donc rapporter l'âme du vieillard et prends celle de la mère, car personne ne connaît les mobiles secrets de mes actions. »

LXVIII

SAINT JEAN. — LA PROVIDENCE.

Un jour, saint Jean, qui allait sur la montagne pour prier Dieu, vit des hommes assis par groupes au bord du chemin, sur l'herbe verte et bien à l'ombre. Tous mangeaient et buvaient de l'eau-de-vie et du vin pour fêter le jour de saint Jean.

Tous, en l'apercevant, l'invitèrent à dîner avec eux et lui offrirent, qui un verre de vin, qui un verre d'eau-de-vie. Il remercia pour l'invitation et bénit la boisson, sans cependant boire une seule goutte lui-même. Il continua son chemin et arriva bientôt près d'un grand étang. Beaucoup de personnes étaient assises sur le bord pour regarder ceux qui s'y baignaient. Saint Jean s'arrêta aussi pour s'amuser un peu

à regarder ces gens qui se baignaient en riant, car ils faisaient toute sorte de tours dans l'eau. Il y avait dans cette foule un garçon aveugle de naissance, qui se réjouissait aussi d'entendre les rires des autres gens. Il ouvrait la bouche de plaisir comme s'il voyait les baigneurs et les autres personnes. Et saint Jean eut pitié de cet enfant complètement aveugle.

Ayant assez regardé ce spectacle, saint Jean continua sa route et alla sur la montagne. Il tomba à genoux et tout d'abord supplia le Seigneur de donner la vue à cet enfant aveugle qu'il avait remarqué au bord de l'étang. Tout d'abord le Seigneur ne voulut pas exaucer la prière de saint Jean, mais celui-ci le supplia avec des larmes si brûlantes que le Seigneur, étant très bon, finit par dire du haut du ciel qu'il avait entendu et exaucé sa prière. Saint Jean s'en retourna tout joyeux pour voir l'enfant les yeux déjà ouverts.

Mais le garçon, en recevant la vue, vit les autres enfants se baigner et sentit l'envie naître dans son cœur parce qu'il ne savait pas faire comme eux. Et que fit-il? Il prit au bord de l'étang quelques baguettes aux pointes aiguës et les planta dans l'étang à plusieurs endroits de

façon qu'on ne pût les apercevoir, pour que les enfants qui se baignaient se blessassent avec. Quelques tout petits enfants virent son manège, mais ils ne comprirent pas ce que voulait faire cet enfant aveugle qui avait recouvré la vue.

Quelques moments après, les enfants qui se baignaient s'approchèrent de l'endroit où se tenait l'aveugle guéri pour le voir et le réjouir de leurs tours. Avec des éclats de rire, trois ou quatre enfants se jetèrent dans l'étang et (ô misère!) à deux d'entre eux les pointes aiguës entrèrent droit dans le cœur. Le sang coula dans l'étang et la foule accourut pour voir d'où venait cet étonnant malheur.

Saint Jean arriva tout juste en ce moment. On questionna de tous côtés et on apprit la vérité par le récit des enfants qui avaient vu l'aveugle guéri planter les baguettes pointues. Lorsque saint Jean vit les deux corps étendus, tout petits et beaux comme des anges, couchés là comme des agneaux égorgés, lorsque les mères commencèrent à crier, à gémir, à s'arracher les cheveux, il courut de nouveau en pleurant sur la montagne et avec des larmes brûlantes supplia le Seigneur de lui pardonner

sa prière pécheresse, car il avait tué deux personnes pour rendre la vue à une seule. Après d'ardentes supplications, il entendit une voix qui venait du ciel : « Lève-toi, saint Jean, car je t'ai pardonné ton péché ; mais ne viens plus m'ennuyer avec tes prières, car rien n'est mal dans ce que j'ai créé, malgré l'apparence. Comme la mère de l'aveugle me suppliait beaucoup de lui donner un enfant mâle, je le lui ai accordé, mais je l'ai rendu aveugle, car il était écrit qu'elle aurait de méchants enfants. N'as-tu pas vu maintenant qu'il est méchant ? Voilà pourquoi je l'avais rendu aveugle. »

Saint Jean s'inclina et partit. Lorsqu'il revit l'enfant, celui-ci était redevenu aveugle. Cela avait un peu consolé les parents des enfants tués. Saint Jean continua sa route et arriva auprès de ces gens qui mangeaient à l'ombre. Il les vit à présent tous en tas qui se donnaient des coups ; leurs visages étaient tout ensanglantés et de tous côtés les gens accouraient pour séparer ceux qui étaient encore vivants, mais on n'y parvenait pas, car ils étaient tous complètement ivres. « Que de telles gens n'aient pas de bénédiction pour boire ! »

LXIX

LA PROVIDENCE

Un riche propriétaire se confessait à un moine. Il lui dit tous ses péchés et lui avoua n'avoir jamais fait l'aumône. Le moine lui dit que s'il ne faisait pas l'aumône, Dieu lui prendrait en trois jours toute sa richesse. Il lui répondit : « Comment veux-tu qu'il me la prenne, quand trois cents personnes ne pourraient en faire l'inventaire en trois ans?

« — Eh bien, tu verras! » lui répondit le moine.

Le propriétaire revint à la maison ; il invita tous les pachas, tous les officiers et tous les grands personnages du royaume à diner, et les régala de son mieux. Comme ils se levaient déjà pour partir, ils dirent au propriétaire : « Tout était très bien, mais n'as-tu pas du lait pour que nous puissions boire une tasse de café au lait?

« — Comment donc ! nous en trouverons, » répondit-il.

Il envoya aussitôt deux serviteurs remplir deux seaux de lait (il possédait de grands troupeaux). Comme les serviteurs revenaient avec leurs seaux sur la tête, voilà qu'une cigogne avait attrapé un serpent et s'envolait avec son butin. Elle l'avait frappé à la tête avec son bec et le serpent laissait couler son venin en voulant la piquer. Et il arriva que le venin tomba justement dans les seaux de lait. On apporta le lait, on en fit du café et tous les hôtes furent empoisonnés.

Le roi fit venir le propriétaire et lui dit : « Pourquoi as-tu empoisonné tout ce monde ?

« — Je te jure, ô roi, que ce n'est point moi.

« — Comment ! ce n'est pas toi ? C'est bien toi qui l'as fait ! »

Et il ordonna qu'on lui coupât la tête et que toutes ses richesses fussent confisquées. Voilà comment Dieu prend tout, si l'homme s'écarte du bon chemin ; si en cachette il avait porté secours aux pauvres, Dieu ne l'aurait pas anéanti.

LXX

SAINT ÉLIE ET LES INJUSTICES SUR LA TERRE

(*Thème de l'Ange et l'ermite.*)

Quand saint Élie habitait la terre, il voyait de grandes injustices parmi les hommes. Navré de ces injustices, il escalada une haute montagne et se présenta devant Dieu. « Bonjour, vieillard, lui dit le bon Dieu, pourquoi t'es-tu donné la peine de venir jusque chez moi?

« — C'est que j'ai une prière à te faire, Seigneur, lui dit saint Élie. Puisque je me suis donné tant de peine, tu ne vas pas t'offenser, bon Dieu chéri, de ce que je vais te demander.

« — Je sais, vieux, de quoi tu vas me parler, c'est des injustices que les gens commettent entre eux, n'est-ce pas?

« — C'est bien cela, ô mon Dieu, et je veux te supplier de ne pas permettre que les pauvres souffrent des injustices et d'autres vilaines

actions que commettent les mauvaises gens.

« — Eh bien vieux, descends un peu sur la route près de la fontaine. Non loin de cette fontaine il y a un platane; cache-toi dedans, car il est creux, couvre-toi bien avec des feuilles et observe bien la fontaine. Tu viendras me raconter tout ce qui s'y sera passé pendant la journée, mais tu devras supporter, sans t'y mêler, tout ce qui s'y passera de bon ou de mauvais. »

Saint Élie s'inclina trois fois devant Dieu et alla se cacher dans l'arbre. Il ne se passa pas une heure qu'un cavalier tout armé arriva près de la fontaine, descendit de cheval et se baissa pour boire de l'eau. En ce moment il laissa échapper sans s'en apercevoir une bourse pleine d'argent, remonta à cheval et continua sa route. Après lui un berger vint pour se désaltérer, trouva la bourse pleine de monnaie, la prit et tout joyeux se sauva en courant. Quelques moments après, un pauvre couvert de haillons s'assit près de la fontaine et tira de son sein un morceau de pain sec pour le tremper dans l'eau afin de le ramollir. Cependant le cavalier s'était aperçu en chemin qu'il avait perdu sa bourse près de la fontaine; il revint donc en

toute hâte en éperonnant tant qu'il pouvait son cheval. Arrivé près de la fontaine il sauta à bas de sa monture et saisit au collet le pauvre qui mangeait son pain sec trempé dans l'eau. « Vite, la bourse que tu viens de trouver, bonhomme, ou je te tue, » s'écria-t-il rageusement.

« — Mais voyons, mon brave, lui dit le pauvre, ne me soupçonne pas, car je viens seulement de m'asseoir il n'y a pas cinq secondes; je n'ai aperçu ni bourse ni rien de semblable.

« — Je te le répète, chenapan, s'écria le cavalier furieux, tire vite la bourse ou tu périras misérablement. »

Saint Élie voyant ce que faisait le cavalier avait le cœur serré de souffrance, et un peu plus il serait sorti de sa cachette pour dire qui avait trouvé la bourse ; mais il se souvint de l'ordre de Dieu de tout supporter jusqu'au bout ; il souffrit donc et se tut.

Le pauvre, une seconde fois, jura ses grands dieux qu'il n'avait trouvé aucune bourse. Enfin, le cavalier voyant que le pauvre ne la lui rendrait pas, tira son pistolet et le tua sur place. Vite, vite, il se mit à le déshabiller pour trouver la bourse; fort bien, mais il ne la trouva pas. Il chercha tout autour, croyant que le pauvre

l'avait peut-être cachée ; il chercha partout, mais ne trouva également rien.

« Ah ! diable, quel maudit sort ! s'écria-t-il, je n'ai pas retrouvé l'argent et j'ai perdu mon âme. Ma place est maintenant dans un ermitage et non à la maison. » En disant cela, il poussa son cheval et s'enfuit.

Saint Élie resta jusqu'au soir dans son arbre et ne vit plus rien de mal. Le lendemain, il se rendit auprès de Dieu, tout en espérant à part soi que le bon Dieu conviendrait qu'il avait eu tort. Il se présenta devant Dieu, lui fit trois saluts et resta les mains jointes, le visage triste.

« Pourquoi es-tu triste comme cela, vieux ? lui dit le bon Dien en souriant. Raconte-moi un peu ce que tu as vu de juste, caché dans ton arbre.

« — Ah ! mon Dieu, tu m'avais envoyé pour voir la justice, et moi je n'en ai rien aperçu, mais je n'ai vu au contraire que la plus criante injustice.

« — Raconte-moi un peu ce que tu as vu, dit le bon Dieu.

« — Tu connais tout cela parfaitement, Seigneur, mais je te le raconterai quand même. Comme j'étais caché dans mon arbre, arriva

près de la fontaine un cavalier qui descendit pour boire de l'eau; pendant ce temps une bourse tomba de son sein sans qu'il s'en aperçût et il continua son chemin. Presqu'au même moment vint un berger, également pour boire de l'eau, qui trouva la bourse, s'en saisit et se sauva dans la montagne. Quelques moments après arriva un pauvre qui s'assit près de la fontaine pour y tremper une croûte de pain afin de la ramollir et de la manger. Cependant le cavalier revint sur ses pas en donnant des éperons à son cheval et commença à tourmenter le pauvre pour que celui-ci lui rendît l'argent. Mais le pauvre, qui n'avait aucune idée de cet argent, lui jurait ses grands dieux qu'il ne savait pas de quelle bourse il s'agissait. Enfin, le cavalier tira son pistolet et tua le pauvre sur place; il le tourna et le retourna, mais ne trouva pas l'argent, car c'est le berger qui l'avait pris. Il chercha tout autour, croyant que le pauvre l'avait peut-être enterré, mais il ne le trouva pas davantage. Alors il sauta sur son cheval et s'enfuit. Voilà ce que j'ai vu, bon Dieu adoré : dis-moi si c'est justice.

« — A toi, vieillard, cela te paraît une grande injustice et à moi une parfaite justice.

En voici l'explication : le cavalier qui a perdu l'argent l'avait gagné par le brigandage. Quelques années auparavant, il avait enlevé au père du berger trois cents brebis et les avait vendues. Tout cet argent appartenait donc au père du berger. Bien mal acquis ne profite pas. As-tu compris ce que je te dis, vieillard?

« — J'ai parfaitement compris, Seigneur, et je crois qu'il en est ainsi; mais le pauvre innocent qui fut tué par le voyageur, qu'est-ce que tu vas me dire sur son compte?

« — Ce pauvre, mon ami, était l'un des plus mauvais sujets du monde. Depuis son enfance il suivait le chemin du diable, et, tous les jours, de mauvais qu'il était, il devenait encore plus mauvais et non meilleur. Je l'avais rendu pauvre, je l'avais rendu riche; mais il ne se repentait pas. Et maintenant il avait été envoyé par des brigands pour servir de guide à un riche avec cinq enfants et les faire tomber dans les mains des brigands. Mais celui qui l'a tué a senti son cœur se repentir et, pour avoir tué ce pauvre, il va faire pénitence et ira sur la sainte montagne (le mont Athos) pour se laver de ses vieux et nouveaux péchés. C'est que tout ce qui se passe sur la terre n'arrive que par ma volonté. »

Saint Élie, après s'être incliné trois fois devant Dieu, descendit de la montagne et rentra à la maison ; et depuis ce temps, quand il voyait le bien ou le mal, il disait : « Telle est la volonté de Dieu. »

LXXI

LE MOINE ET L'HOMME ARMÉ

(*Thème de l'Ange et l'ermite.*)

Un moine avait vécu quelques années de suite tout seul dans son monastère [1]. Enfin, il eut assez d'une telle vie et se dit : « Je veux aller un peu dans le monde pour voir ce qui s'y passe, et puis je reviendrai ici. » Il prit la première route venue, allant où elle le conduisait. Il marcha, marcha, et voilà qu'il rencontra un homme armé de la tête aux pieds

1. Les monastères bulgares n'ont souvent que deux ou trois moines et quelquefois un seul vrai moine. Les autres sont des domestiques.

qui lui dit en le saluant : « Où vas-tu de ce pas, mon père? »

Le moine lui répondit : « Mon fils, il m'est venu l'idée d'aller dans le monde étudier un peu ce qui s'y passe. Puis, je compte revenir au monastère pour le mettre un peu en ordre.

« — S'il en est ainsi, comme j'ai aussi un peu à faire dans le monde, je serai ton compagnon de route, si tu le veux.

« — C'est fort bien, mon fils, mais j'ai peur de toi ; tu me parais être quelque brigand. Je crains que tu ne me tues quelque part en route, car tu as tant d'armes ! un couteau, un pistolet, une massue. »

Mais l'homme armé lui répondit : « N'aie pas peur : je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air. Je vais ainsi tout armé parce que mon métier l'exige.

« — C'est bien, alors, dit le moine ; sois mon compagnon ; marchons toujours, et puis à tes actes je verrai bien qui tu es.

« — Marchons toujours », dit l'homme armé, qui était un ange sous les traits d'un homme ; et ils continuèrent leur route.

Chemin faisant, ils se demandèrent où ils pourraient bien coucher ce soir-là. Le moine

dit : « Allons chez quelque homme riche (*tchor-badji* [1]).

« — Non, dit l'homme armé, allons aujourd'hui chez le vacher de ce village, c'est là le but de mon voyage. »

Une fois dans le village, ils se rendirent pour passer la nuit dans la maison du vacher. Celui-ci n'y était pas encore. Sa femme les reçut fort bien dans sa maison, qui était une cabane soutenue au milieu par une poutre, les murs et le toit étant bâtis très peu solidement et comme à la hâte. Quand le vacher fut de retour, il régala ses hôtes avec ce que Dieu lui avait envoyé, et puis tout le monde se coucha. Le lendemain, aussitôt qu'ils furent levés, le vacher partit de bonne heure pour rassembler son troupeau. Ses hôtes se préparaient aussi au départ, mais s'attardèrent jusqu'à ce que le vacher fût, avec son troupeau, déjà hors du village. Alors, au moment du départ, l'homme armé dit à la femme : « Lève-toi, vieille, rassemble tout ce que tu possèdes ainsi que tes enfants, et porte-le hors de la maison, que je m'en vais jeter à bas. »

1. Propriétaire.

La femme, entendant ces paroles, eut peur et se mit à le supplier : « O mon fils, que t'avons-nous fait ? Ne vois-tu pas que nous sommes de bien pauvres gens ? Nous n'avons pour tout bien que cette maison, et, tu veux la jeter à bas ! Ne nous fait pas cette misère. »

L'homme armé répondit : « Ne parle pas tant ; assez de paroles comme cela. Vois-tu ce couteau ? je te coupe aussitôt la tête si tu ne fais pas ce que je t'ordonne. »

La femme eut encore plus peur et rassembla ses enfants et ses effets. Alors l'homme arracha la poutre et la maison tomba. Le moine n'approuva pas une telle conduite et regretta d'avoir pris pour compagnon de voyage un aussi méchant brigand, qui, dès la première journée, commençait à faire le mal; mais il garda pour lui ses réflexions.

Alors l'homme armé dit à son compagnon de route. « Allons, marchons maintenant. » Et ils partirent. Ils marchèrent toute la journée et vers le soir atteignirent un autre village. De nouveau ils se demandèrent où ils iraient passer la nuit, chez un pauvre ou chez un riche. L'homme armé dit : « Cette fois-ci, allons chez un riche », et le moine y consentit. Lorsqu'ils arrivèrent

chez ce riche, celui-ci les reçut fort bien, les régala comme il convient, et tout le monde se coucha.

Le lendemain, à leur lever, il faisait un brouillard très épais. Quand vint le moment du départ, l'homme armé dit au proprietaire : « Je t'en prie, laisse ton plus jeune fils nous conduire un peu jusqu'à ce que le brouillard se lève; après il reviendra. »

Le riche consentit à ce que le fils les conduisît un peu hors du village. Sur leur chemin ils rencontrèrent une rivière, déjà tout à fait hors du village. Là, au beau milieu du pont, l'homme armé s'approcha du garçon, tira son couteau, le tua et l'y laissa, puis continua sa route.

Quand les deux compagnons se trouvèrent ainsi de nouveau seuls, le moine dit : « En vérité, je t'ai pris d'abord pour un brave homme, mais maintenant que j'ai vu tes injustices, je ne puis croire autre chose de toi, excepté que tu es un grand brigand qui rend le mal pour le bien.

« — Non, répondit son compagnon, je fais tout avec justice et pour le mieux; tu n'y comprends rien.

« — S'il en est ainsi, dit le moine, pourquoi as-tu jeté à bas la maison de ce pauvre vacher? Pourquoi as-tu tué le fils de ce riche? Quel mal t'avaient-ils fait l'un et l'autre?

« — Je vais te le dire, dit l'homme armé. Le vacher, qui, depuis tant d'années, conduit le troupeau de son village, ne s'enrichirait pas, même s'il le conduisait toute sa vie. Dieu ne veut plus qu'il soit vacher. Il m'a envoyé pour que je jette à bas sa maison, car dessous est enfoui un boisseau de monnaies d'or. Il a assez dormi dessus. Dieu a voulu qu'à cause de moi, il soit obligé de faire une nouvelle maison et qu'en creusant, pour faire les fondements, il trouve l'argent, qu'il se bâtisse une belle maison, qu'il devienne riche et que ses sept ou huit enfants ne soient pas des bergers, mais des hommes riches. Quant au fils du riche, voici ce qui en est : encore quand il était dans le sein de sa mère — il n'était pas encore né — il s'était dit : « Tant que je n'aurai pas tué mon frère, je ne pourrai avoir son bien. » C'est pour cela qu'avant qu'il eût tué son frère, Dieu m'a dit de lui prendre l'âme, pour qu'il ne puisse exécuter son idée, et c'est ce que j'ai fait. As-tu compris maintenant que je ne suis

pas un méchant brigand qui fait le mal pour le bien, mais l'archange saint Michel qui prend l'âme des hommes, et que je suis envoyé pour exécuter la volonté de Dieu? C'est pour cela que je te dis que tu n'as rien à faire dans le monde, mais que ta place est au monastère. Et le jour où je viendrai prendre ton âme avec ma massue et mon couteau, je t'écraserai et il ne restera rien de toi. D'ici, tu peux aller tout droit au monastère. »

L'ange disparut et le moine retourna régir son monastère et s'occuper de ses affaires.

LXXII

SAINT MICHEL, ANGE DE LA MORT

Un jour, un pauvre paysan se fiança avec une jeune fille, mais quand vint le moment de se marier, il ne se trouva point de *parrain* [1] pour

1. En Bulgarie, la même personne qui sert de témoin au mariage est *eo ipso* parrain de tous les

les marier. Il sortit de la maison à la recherche d'un *koum*, mais il voulait un homme juste pour cela. Il rencontra en route le Christ, qui le salua et lui dit : « Dieu t'aide !

« — Dieu te bénisse ! » lui répondit le paysan.

« — Où vas-tu comme cela ? » lui demanda le Christ.

« — Je me cherche un *koum ;* je me suis fiancé et ces jours-ci je dois me marier, mais je n'ai pas de *koum* et je veux pour *koum* un homme juste.

« — Voyons, ne veux-tu pas que je sois ton *koum* ? dit le Christ.

« — Qui es-tu ?

« — Je suis Jésus-Christ, lui répondit celui-ci.

« — Je ne te veux pas ! Tu es Christ, fils de Dieu, Dieu toi-même, mais je ne te veux pas, car tu n'es pas juste. Tu donnes aux uns une richesse démesurée et tu laisses les autres mourir de faim. Tu n'es pas juste, je ne te veux donc pas ; je veux un homme tout à fait juste. » Et il passa.

Un peu plus loin, il rencontra saint Pierre

enfants issus de ce mariage, et on l'appelle *koum* (parrain).

qui le salua et lui demanda de même où il allait. Le paysan lui répondit également qu'il allait chercher un *koum,* mais qu'il le voulait juste. Saint Pierre lui demanda aussi s'il le voulait pour *koum*. Le paysan lui ayant demandé qui il était et entendant que c'était saint Pierre lui répondit : « Je ne te veux pas non plus, car tu es saint Pierre, tu tiens les clefs du Paradis ; mais tu laisses entrer les uns et tu ne laisses pas entrer les autrer ; toi non plus tu n'es pas juste. »

Puis il rencontra l'archange saint Michel, qui le salua : « Dieu t'aide, frère !

« — Dieu te garde ! » lui répondit le paysan.

« — Où vas-tu comme cela sous la garde de Dieu ?

« — Je cherche un *koum* pour me marier, mais je le veux juste.

« — Ne me veux-tu pas pour *koum* ?

« — Qui es-tu ?

« — Je suis l'Archange ; ne me connais-tu pas ?

« — Ah ! tu es l'Archange qui prend les âmes ? c'est toi que je veux, car tu ne favorises personne. Tu prends l'âme à tout le monde. »

Et c'est comme cela que l'Archange saint Michel devint son *koum* et le maria.

Après la noce, il lui dit : « Puisque tu m'as fait l'honneur de me choisir pour *koum,* je te donnerai cette bouteille pleine d'eau (et il la lui remit). Grâce à elle tu vas t'enrichir et ne seras plus un misérable comme jusqu'à présent

« — Comment pourrai-je m'enrichir avec l'eau de cette bouteille ?

« — Voici comment, lui dit l'Archange. Quelqu'un tombe-t-il malade de quelque maladie que ce soit, tu te rendras chez lui, tu l'aspergeras de cette eau et il sera guéri. Alors il te payera. De cette façon, chaque fois qu'il y aura un malade, tu te feras médecin et tu t'enrichiras beaucoup. »

Le paysan ne pouvait concevoir comment le fait seul d'asperger quelqu'un de malade avec cette eau, pouvait le faire guérir, et il questionna encore une fois l'Archange : « Comment peut-on guérir un homme malade d'une maladie quelconque rien qu'en l'aspergeant avec cette eau ?

« — Voici comment, lui répondit l'Archange : quand tu aspergeras un malade avec cette eau, je ne viendrai pas lui prendre l'âme, il ne mourra pas, et voilà comment il se fait qu'il guérira. »

Lui ayant donné ces explications, l'Archange s'en alla.

Le pauvre resta avec sa bouteille et se mit à soigner toutes les maladies. Sa renommée s'étendit de tous côtés et de cette manière en peu de temps il s'enrichit énormément.

Quelque temps après, il eut l'idée d'inviter l'Archange chez lui et celui-ci lui fit une visite. Un peu plus tard, l'Archange l'invita aussi. Le paysan enrichi partit donc pour rendre la visite à l'Archange. Celui-ci l'introduisit d'abord dans des palais royaux, puis il le fit pénétrer dans des palais encore plus luxueux, tapissés d'or et de pierres fines. Enfin, il l'amena dans un endroit très large où tout était rempli de bougies allumées, hautes comme un peuplier [1], quelques-unes à peine allumées, d'autres à moitié brûlées et les troisièmes sur le point de s'éteindre. Le paysan se demanda ce que pouvaient signifier toutes ces bougies, et questionna l'Archange : « Dis-moi, pourquoi certaines bougies sont-elles à peine allumées, d'autres à moitié brûlées et les troisièmes sur le point de s'éteindre ? »

1. Tremble, proprement dit.

L'Archange lui dit : « Chaque bougie représente une vie humaine ; chaque homme a une bougie. Ces bougies qui viennent d'être allumées sont aux personnes qui viennent de naître, aux enfants ; celles qui sont à moitié brûlées sont aux gens arrivés au milieu de leur vie ; et celles qui vont s'éteindre sont aux gens dont la mort est proche. Quand je m'aperçois qu'une bougie va s'éteindre, je vais prendre l'âme à l'homme à qui elle appartient. »

Le paysan, à cette époque, venait d'avoir un enfant. Il demanda à l'Archange : « Où est ma bougie ? »

L'Archange lui montra une bougie qui avait encore un petit bout à brûler. Puis le paysan demanda de nouveau. « Et la bougie de mon enfant, où est-elle ? »

L'Archange lui montra une bougie extrêmement haute et à peine allumée. Le paysan dit alors à l'Archange : « Ne peux-tu pas faire en sorte que ma bougie soit à l'enfant et la sienne à moi ? »

Alors l'Archange se fâcha et dit : « Pourquoi cherchais-tu un *koum* juste quand toi-même tu n'es pas juste ? Comment ! tu veux que la bougie de ton enfant, qui est né hier, soit à toi et la

tienne à lui ? que ce qui est né hier meure, et toi, qui as vécu tant d'années, que tu vives encore ? C'est là ta justice ! »

Et là-dessus il le chassa de chez lui et, quelques jours après, il vint lui prendre l'âme.

LXXIII

QUI EST LE PLUS JUSTE EN CE MONDE ?

(*L'Archange saint Michel.*)

Il y avait une fois un homme qui, jusqu'à trente ans, n'avait pas été baptisé. Quand il eut trente ans, il partit à la recherche d'un parrain. Il marcha un certain temps et rencontra Dieu le Père qui lui demanda : « Où vas-tu, frère ?

« — Je vais à la recherche d'un parrain qui soit juste.

« — Ah ! fort bien ! Ne puis-je alors te baptiser ? Je suis le bon Dieu.

« — Non, tu ne le peux pas, répondit l'homme non baptisé. Tu es Dieu, mais toi non plus tu

n'es pas juste ; aux uns tu fais un bon sort, aux autres un mauvais, et il passa. »

Un peu plus loin, il rencontra saint Pierre qui lui demanda : « Où vas-tu comme cela, mon frère ?

« — Je vais à la recherche de quelque homme juste pour qu'il me baptise: »

Saint Pierre dit : « Ne me veux-tu pas pour parrain ? »

Mais l'homme répondit : « Toi non plus je ne te veux pas pour parrain. Toi non plus tu n'es pas juste : il y a des âmes que tu laisses entrer dans le paradis de Dieu et il y en a que tu n'y laisses pas entrer. » Et il continua sa route.

Enfin, il rencontra le saint Archange, qui lui demanda : « Où vas-tu, camarade ?

« — Mon frère, je vais à la recherche d'un parrain, mais je le veux juste.

« — Alors ne puis-je te baptiser, moi ?

« — Je n'ai voulu ni de Dieu ni de saint Pierre pour parrain ; mais toi tu peux l'être, car seul tu es juste : quand tu prends l'âme aux hommes, tu n'épargnes personne. »

Et il se laissa baptiser.

Quelque temps après, l'Archange vint chez

l'homme et lui dit : « Dis donc, filleul, le moment de mourir est venu pour toi. Couche-toi, et je me mettrai près de ta tête pour te prendre l'âme.

« — Fort bien, parrain. Je sais que tu es juste et n'épargnes personne ; mais accorde-moi une semaine, que je dise adieu à mes parents et que je meure ensuite. »

C'est ainsi qu'il le pria et l'autre y consentit.

L'homme n'avait pas envie de mourir, c'est pour cela qu'il avait supplié traîtreusement l'Archange de lui accorder une semaine. Il se sauva donc pour chercher une cachette où l'Archange ne pût le trouver et lui prendre l'âme. Il rôda toute la semaine et le septième jour courut dans un petit village et se faufila dans une cabane. A peine fut-il assis, il n'eut même pas le temps de se reposer de sa fatigue, que l'Archange se présenta de nouveau devant lui pour lui prendre l'âme. L'homme le supplia de nouveau de le laisser vivre encore une semaine pour dire adieu au moins à ses amis, et l'Archange lui accorda encore cette semaine.

L'homme se dit alors : « J'étais trop près : c'est pour cela qu'il m'a trouvé ; mais à présent

je vais me sauver encore plus loin et il ne me trouvera pas! »

Il se sauva donc et courut, courut toute la semaine et, le septième jour, s'égara dans une forêt, sur une montagne bien déserte où il n'y âme qui vive, et se cacha dans une grotte. Il n'eut même pas le temps de s'asseoir, il avait seulement commencé à essuyer la sueur de son front, et voilà qu'il aperçut l'Archange debout devant lui au-dessus de sa tête. Alors l'homme comprit qu'il ne pouvait se cacher de la mort et dit à l'Archange : « Parrain, en vérité, tu es bien juste et ne fais de différence entre personne; je ne chercherai donc plus à me cacher de toi. »

En disant cela il se coucha, tandis que le saint Archange s'approchait pour lui prendre l'âme.

LXXIV

L'ARCHANGE SAINT MICHEL

Il y avait une fois un garçon qui n'avait pas du tout de chance : quand il servait pour

gagner de l'argent, il perdait cet argent ; quand il servait pour n'importe quoi d'autre, il le perdait également. Son maître avait une grosse pierre et le garçon s'engagea au service pour gagner celle-ci. Quand vint le moment de prendre la pierre, elle se brisa et il ne resta que du sable. Le maître voyant cela eut de la peine et lui dit : « Allons, cultivons un jardin potager [1] comme associés. »

Ils le cultivèrent une année entière. Dans la partie cultivée par le maître, les melons se touchaient, tellement ils avaient crû serrés ; dans la partie du domestique il ne crût qu'un seul melon d'eau.

Quand le melon fut mûr, il le cueillit et dit : « Je ne le donnerai ni à Dieu ni à la sainte Vierge, car ils n'ont pas ouï mes prières pendant tant d'années ; je le donnerai à quelqu'un d'autre. »

Il alla à l'église, le donna au saint Archange et dit : « Pendant tant d'années, ni Dieu ni la sainte Vierge n'ont ouï mes prières ; ma malechance est bien grande. Toi tu les entendras. »

1. *Bastun*, potager où croissent les melons, les melons d'eau et les concombres.

Le saint Archange lui donna un petit sac et dit : « Prends ce sac, il te nourrira.

« — Comment cela ?

« — Voici comment : quand tu passeras près de quelque four (boulangerie), dis seulement : « Pain, entre dans le sac », et il y entrera. Quand tu passeras devant quelque cabaret, tu diras : « Bouteille (*gourde en bois*), entre dans le sac », et elle y entrera. Et quand tu passeras devant une auberge, tu diras : « Mets, entrez dans le « sac », et ils y entreront. Quand tu seras près du four de notre village, prénds la rue en face, tu te trouveras devant une porte : entres-y, assieds-toi et mange tes provisions. Si quelqu'un vient t'ennuyer, dis-lui : « Entre dans le sac », il y entrera, alors bats-le à ton aise.

Le garçon prit le sac et partit. En passant près d'un four il dit : « Pain, entre dans le sac », et il y entra. En passant près d'un cabaret il dit : « Bouteille, entre dans le sac », et elle y entra. En passant près d'une auberge, il dit : « Mets, entrez dans le sac », et ils y entrèrent. Arrivé au four, il prit la rue en face, se trouva devant une porte et entra dans la maison. Or c'était la maison des diables ; çelle d'en face appartenait aux serpents femel-

les, qui se tenaient sur le seuil et qui dirent en le voyant : « Faisons-le périr. » Mais le garçon, une fois entré, mit son sac à terre et s'installa pour manger. Un des diables vint à lui et dit en le voyant manger : « Regardez-moi celui-ci qui s'est installé pour manger ! »

Mais le garçon ne fait seulement pas attention à lui, il incline sa bouteille et « glou ! glou ! » boit tranquillement son vin.

« En voilà une bonne ! Il ne veut seulement pas me regarder ; mais voyez-le donc : il s'est même apporté du vin ! »

Quand le garçon eut fini de manger, il dit : « Entre dans le sac », et le diable y entra. Le garçon prit un bâton et tapa tant qu'il put dessus. Après quoi, il l'en fit sortir en secouant le sac et partit. Le diable se sauva jusque dans le grenier et les autres en le voyant se mirent à rire : « Tu es bien fou d'être entré dans le sac. Pourquoi ne l'as-tu pas mis dans un tel état qu'il ne puisse même pas bouger ?

« — C'est bon ! Demain, s'il revient, va vers lui, toi ; quant à moi, lorsqu'il m'a dit : Entre « dans le sac », c'est comme si quelqu'un m'y avait tiré. »

Le lendemain, quand le garçon arriva, il

s'installa de nouveau pour manger. Un autre diable vint à lui et commença à lui jeter des pierres, en criant « bou ! bou ! » pour l'effrayer. Mais le garçon continua tranquillement à manger. Le diable se rapprocha, mais le garçon mit la gourde à sa bouche et « glou, glou, glou, glou ! » but tranquillement son vin.

« Voilà de nouveau qu'il ne se soucie de rien que de boire et de manger », dit le diable.

Quand le garçon fut rassasié, il força ce diable aussi à entrer dans le sac. Une fois qu'il y fut, il jeta le sac à terre et le battit sans miséricorde, puis il secoua son sac et partit. Ce diable-là ne pouvait même pas marcher. Leur chef commença à le gronder : « Grand fou que tu es, toi qui avais la réputation d'être si rusé ! pourquoi, au lieu de le mettre en pièces, es-tu entré dans le sac?

« — Cela ne se peut pas. Toi-même, si tu y vas, tu entreras dans le sac.

« — Attends, c'est moi qui irai demain. »

Le lendemain, le chef s'avance, frappe, tape, passe sa tête par la porte (et sur sa tête des serpents dansent). Mais le garçon ne lui jette même pas un regard, il lève sa gourde et « glou, glou ! » boit son vin.

« Voilà un homme sans peur ; il ne veut rien savoir, il ne fait que soulever sa gourde ! »

Quand le garçon fut rassasié, il dit aussi à ce diable : « Entre dans le sac, » et il y entra.

Alors le garçon le jeta par terre et battit sans merci le malheureux ; il fallait entendre ses gémissements !

Tous les diables se sauvèrent avec de grands cris. Le chef se mit à supplier le garçon : « Lâche-moi, mon cher, tout ce que je possède sera à toi. »

Alors celui-ci le lâcha. Quand il monta au second étage de la maison, il vit toutes les chambres pleines d'argent. Les serpents, voyant que le chef s'était enfui, se sauvèrent également, et leur maison se trouva aussi entre les mains du garçon avec deux fois plus de bien. Alors il se maria et vécut richement.

LXXV

LA MORT

Il y avait une fois un homme très pauvre, mais comme il était juste, un ange allait chez lui et

apparaissait à ses yeux, car Dieu a donné à chaque homme un ange gardien, mais d'ordinaire il ne se montre pas. Un jour que l'ange était venu, il lui dit : « Mon frère, puisque tu es un ange, ne peux-tu pas m'aider à gagner ma vie ? je te vénérerai alors comme un saint. »

L'ange lui dit : « Je veux bien t'aider, mais une fois riche, si tu regrettes ta richesse au moment de mourir, sache que je n'y pourrai rien.

« — Non, dit l'homme ; aide-moi seulement, puis viens quand tu voudras me prendre l'âme. »

Alors l'ange lui dit : « Je vais faire de toi un médecin. Va ramasser toute espèce de racines et d'herbes et va soigner les hommes. Quand tu seras auprès de quelque malade, regarde bien où je me tiendrais : si je me tiens aux pieds du malade, et le diable à la tête, soigne-le, il guérira. Mais si c'est moi qui suis près de la tête et le diable aux pieds, n'entreprends pas de le guérir, car il doit mourir. »

Alors l'homme ramassa toute sorte d'herbes et de racines et alla partout où il y avait des malades. Comme tous ceux qu'il soignait guérissaient et tous ceux à qui il prédisait la mort

mouraient, il devint célèbre comme un grand sorcier et chacun allait chez lui, ou le faisait appeler pour se faire soigner. C'est ainsi que cet homme acquit une grande richesse et devint un riche propriétaire. Plus tard, il se bâtit d'immenses maisons, greniers et cours, le tout d'une richesse royale, et vécut en grand seigneur.

Un peu de temps se passa, et voilà que l'ange arriva pour lui prendre l'âme et lui dit : « Eh ! mon frère, c'est le moment de mourir, laisse-moi te prendre l'âme. »

Mais l'homme le supplia en disant : « Mon frère, ne peux-tu pas attendre? Que je vive encore au moins trois ans! Je viens justement de gagner quelque chose, que je vive au moins un peu en homme ! »

L'ange se rendit auprès de Dieu et lui dit : « Voilà mon frère qui vient justement de s'enrichir; il voudrait jouir de cette richesse et vivre encore trois ans. » Dieu répondit : « Puisqu'il le désire, qu'il vive donc encore trois ans. »

Lorsque l'ange eut laissé l'homme vivre pendant trois ans, celui-ci eut l'idée d'essayer de se cacher; c'est pourquoi il fit creuser sous ses planchers des caves très profondes et les enduisit d'*orozan* (espèce de ciment). Il fit des cachettes,

y apporta de l'eau et du pain et s'y réfugia. Il fit boucher la porte avec de l'orozan, de sorte qu'une mouche ne pouvait passer et à plus forte raison un homme. Mais après trois ans l'ange apparut à l'homme et lui dit : « Eh! mon frère, pourquoi t'es-tu caché là? Voyons, rendons-nous au ciel, assez comme cela de rester ici. »

Mais l'homme le supplia de nouveau, en disant : « Mon frère, laisse-moi vivre ici encore trois ans, que j'aie au moins le temps de voir mes parents. Puis, fais ce que tu veux! »

Et l'ange le laissa tranquille. Mais cet homme possédait un bon cheval. Il remplit un bissac d'argent, monta sur ce cheval et se sauva. Cependant l'ange se rendit à un certain endroit par où il devait passer et dit à deux pauvres : « Un homme passera par cette route sur un beau cheval chargé d'un bissac plein d'argent : allez et creusez sur cette route un trou profond comme une tombe. Lorsque l'homme remarquera ce trou, il descendra de lui-même de son cheval et se couchera dans ce trou pour dormir. Alors, prenez le cheval et l'argent et allez-vous en. »

Ces deux hommes se rendirent à l'endroit que l'ange leur avait indiqué et creusèrent,

creusèrent jusqu'à ce qu'un voyageur apparut au loin; il était sur un beau cheval et avait un bissac plein d'argent : c'était l'homme qui fuyait la mort. Lorsqu'il s'approcha, il dit : « Dieu vous aide!

« — Que Dieu te rende le bien!

« — Mes frères, je veux vous demander quelque chose. Pourquoi creusez-vous ce trou près de la route?

« — Nous le creusons, parce que nous voulons planter une bouture d'un arbre pour qu'il croisse au bord de la route. » Voilà ce que dirent ces hommes en cachant la vérité.

Alors l'homme dit : « Voyons si ce trou est assez grand pour moi! »

Il descendit de cheval et se coucha dans le trou. Dès qu'il y fut, il s'endormit. Les deux hommes alors se saisirent du cheval et de l'argent et se sauvèrent. Quand l'homme eut dormi un peu dans ce trou, l'ange arriva, le réveilla et lui demanda : « Mon frère, que cherches-tu ici? Je t'avais laissé à la maison et voilà où tu es allé te coucher! dans ce trou! »

Alors l'homme avoua tout à l'ange, comment il s'était sauvé sur un bon cheval chargé d'argent, comment il avait vu ces deux hommes

creuser le trou et s'était couché dedans pour voir s'il était assez grand pour lui. Après cela l'ange et l'homme repartirent ensemble. Ils marchèrent, marchèrent, et arrivèrent auprès d'une fontaine. Alors l'ange lui dit : « Allons, mon frère, buvons un peu d'eau à cette fontaine.

« — Bien », dit l'homme.

L'ange se baissa pour boire et après lui l'homme se baissa aussi ; alors l'ange se plaça près de sa tête, lui prit l'âme et repartit avec elle. Quand ils eurent fait quelque chemin l'ange s'arrêta et dit à l'âme : « Mon frère, j'ai oublié un mouchoir à la fontaine où nous avons bu l'eau ; va le chercher. Je vais t'attendre ici. »

L'âme revint à la fontaine, retrouva le mouchoir et aperçut tout à coup le cadavre étendu tout près, mais il était tellement laid et dégoûtant qu'elle en eut peur ; elle saisit vite le mouchoir et se sauva loin de ce cadavre. Lorsqu'elle fut revenue auprès de l'ange, celui-ci dit : « Mon frère, quand tu es retourné auprès de la fontaine, n'y as tu pas vu quelqu'un de couché ? »

L'âme lui répondit alors : « J'ai vu tout près de la fontaine un corps étendu, mais il était

tellement laid et dégoûtant que j'ai eu peur et je me suis enfui au plus vite.

« — Et bien ! c'est ton corps : c'est là que tu habitais, et à présent tu n'es qu'une âme pure. As-tu vu comme il est vil ce corps ? Et c'est à cause de lui que tu te tourmentais, que tu te cachais dans la terre, et pourtant tu n'y as pas réussi ! »

Des hommes arrivèrent près de la fontaine, ils aperçurent le cadavre et demandèrent de tous côtés qui pouvait être ce mort, d'où il venait. Personne ne le connaissait, et c'est à la même place qu'on l'enterra.

Il en est donc ainsi : personne ne peut se cacher de la mort. Tant que l'homme vit, qu'il travaille et gagne, mais qu'il n'oublie pas l'au-delà !

LXXVI

ÉCHO DE L'HISTOIRE DE TOBIE

Un jour d'été, un homme riche, couché sous un arbre, regardait en l'air. Un moineau perché

sur une branche s'avisa de lui salir les deux yeux. Le riche devint aussitôt aveugle, parce que Dieu voulait ce grand miracle. Le riche se leva et alla se laver les yeux, mais hélas! il était déjà tout à fait aveugle. Alors, il alla chez tous les docteurs pour trouver un remède à sa cécité. Le malheureux donnait son argent pour toute espèce de médecines, il donna peu à peu tout ce qu'il possédait et pourtant ne trouva point de remède. Il s'appauvrit jusqu'à la dernière limite et finit par devenir le plus misérable de sa ville.

Cet homme avait un fils, d'un caractère très affable et doux. Un jour, il le fit venir et lui dit : « Mon fils, rends-moi un service; va dans telle et telle ville, chez tel et tel riche, mon vieil ami, et porte lui mes salutations. Raconte-lui, mon fils, tous nos malheurs et prie-le de nous prêter un peu d'argent pour que nous ayons de quoi vivre, et si je reste en vie je le lui rendrai avec les intérêts; je suis sûr, mon fils, qu'il te le donnera sur parole, car c'est *mon frère en saint Jean.* »

Son fils partit aussitôt pour aller chez cet homme. Il rencontra en route un jeune homme et lui dit : « Bonjour, jeune homme, et bon voyage!

« — Toi de même », répondit l'autre.

Ce jeune homme qui voyageait était un ange de Dieu. Les deux jeunes gens, après avoir fait connaissance, se questionnèrent mutuellement sur le but de leur voyage.

« Où vas-tu comme cela sous la garde de Dieu ? » lui dit l'ange.

« — Je me rends, si Dieu le permet, dans telle et telle ville, chez tel et tel homme, pour lui emprunter un peu d'argent, car nous nous sommes beaucoup appauvris depuis que mon père est devenu aveugle.

« — Si Dieu le veut, dit l'ange, aujourd'hui vous êtes pauvres, demain vous serez riches; et puisque tu vas à tel et tel endroit, faisons le voyage ensemble, car je m'y rends également pour mes affaires.

« — Très bien, répondit le garçon, c'est une chance d'avoir un compagnon pour un tel voyage. »

Ils continuèrent leur route en causant et arrivèrent à une rivière. C'était midi et il faisait très chaud.

« Sais-tu, mon ami, quelle idée m'est venue? Baignons-nous dans la rivière, dit l'ange.

« — Baignons-nous, ami, puisque tu en as

envie », répondit le garçon; il se déshabilla et entra dans la rivière.

Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre, et le garçon aperçut tout à coup un serpent gros comme un dragon qui se dirigeait vers lui la gueule ouverte d'une manière terrible. Le garçon cria à l'ange : « Ami, ami, vite, vite, viens me délivrer de ce serpent qui veut me dévorer!

« — Ne bouge pas, ami, et n'aie pas peur, car je suis avec toi! »

Et aussitôt l'ange tua le serpent et le jeta sur le rivage. Alors seulement le garçon respira. Après avoir pris leur bain, ils sortirent sur le rivage; l'ange brûla le serpent et ramassa ses cendres dans une boîte qu'il cacha sur sa poitrine. Ils continuèrent leur route, mais le garçon avait été fort étonné que son compagnon eût ramassé les cendres du serpent qu'il avait brûlé.

Ils arrivèrent enfin dans la ville. Comme ils passaient dans une rue, ils s'arrêtèrent devant la maison du premier richard. Cet homme avait une fille unique, belle et intelligente. Mais elle avait un grand malheur, car elle était possédée par le malin esprit.

« Vois-tu cette jeune fille? dit l'ange.

[illegible] répondit le jeune [illegible]

[illegible] pour femme et [illegible] dans cette [illegible] pour que vous [illegible] vous ne l'avez [illegible] Là où l'eau a [illegible]

[illegible] veux vous faire ce [illegible] tu seras mon [illegible]

[illegible] par la main, [illegible] je donner [illegible] comme [illegible]

[illegible] veux bien [illegible] présentes. [illegible] jeunes [illegible] la première [illegible] vous [illegible] que [illegible]

[illegible] ange. [illegible] mais moi [illegible]

premier soir je serai avec lui pour voir ce qui se passera. Donne-nous seulement ta fille. »

Aussitôt le riche fit venir le pope [1] et maria sa fille avec le garçon devant les témoins réglementaires, le parrain, le premier et second garçon d'honneur. Le premier garçon d'honneur fut le compagnon de voyage.

Le soir, comme on enfermait les jeunes mariés dans leur chambre, l'ange mit les cendres du serpent dans le foyer et ferma la porte sur les jeunes mariés comme c'est l'usage. Dès que les jeunes mariés furent couchés, aussitôt le malin esprit sortit de la jeune femme et se plaça au-dessus du jeune homme pour l'étrangler. Mais ne dit-on pas qu'un clou chasse l'autre? De la fumée des cendres que l'ange avait jetées dans le foyer sortit un immense serpent gros comme un dragon qui se jeta sur le mauvais esprit et l'avala d'un seul coup, comme un malade avale une pilule.

Le père et la mère de la femme, ainsi que

1. En Bulgarie, il est permis de se marier à la maison sans aller à l'église. Cet usage est répandu encore actuellement, même dans les classes aisées, par exemple à Philippopoli.

l'ange, se tinrent toute la nuit près de la porte, attendant l'aube avec impatience pour voir si le jeune homme serait vivant. Les jeunes mariés se levèrent, ouvrirent avec allégresse la porte de leur chambre, et baisèrent les mains de leurs parents suivant l'usage. Lorsque le riche vit que son gendre était resté vivant et lorsqu'il eut appris que l'autre jeune homme avait mis dans le foyer une poudre qui s'était changée en un serpent qui avait avalé le mauvais esprit et sauvé la vie au jeune marié, il l'embrassa avec plus de tendresse qu'un fils et lui fit de magnifiques présents.

Aussitôt après, le riche envoya chercher le père et la mère de son gendre pour qu'ils vécussent tous ensemble. On amena le père et la mère, et l'ange dit au vieillard que s'il lui avait rendu un si grand service, c'était pour qu'il eût une tranquille vieillesse et pour que les derniers vestiges de son ancienne richesse disparussent, car elle avait été mal acquise.

« Je te remercie, mon ami, lui dit l'aveugle, et je te suis infiniment reconnaissant; mais il m'est très douloureux de ne pas te voir, ni toi, ni les parents de ma bru, ni surtout ma chère bru elle-même, » et là-dessus il se mit à pleurer.

« — Ne pleure pas, lui dit l'ange, car ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Je te ferai une médecine au nom de Dieu, je t'en enduirai les yeux et, avec l'aide de Notre Seigneur, tu verras clair. »

L'ange se baissa, cracha, fit un peu de boue et en enduisit les yeux de l'aveugle, qui recouvra aussitôt la vue. Il se réjouit énormément et remercia l'ange tant qu'il put. « Amis, vous êtes contents de moi, dit celui-ci, et moi je suis content de vous, car je vous ai pris comme frères en saint Jean. Cette parenté est plus grande, sachez-le bien, que toutes celles que l'homme peut contracter. Souvenez-vous-en, soyez vertueux et ne craignez rien. Mais si vous prenez le chemin du vice, Dieu peut vous punir encore plus sévèrement. A présent, restez en bonne santé et que Dieu vous bénisse ; au revoir ! »

Il sortit de la maison et disparut. C'est alors seulement qu'ils comprirent que s'était un ange de Dieu qui avait fait tout ce bien à leurs deux familles. Et tout le monde vécut en paix jusqu'au trépas.

[illegible]

LE BERGER, SON FILS ET L'ARCHANGE

La première partie de ce conte n'est qu'un récit romanesque, mais la dernière partie traite le sujet du mort reconnaissant.

. . . .

Quelque temps après, le père dit à son fils : « Mon fils, je vais t'envoyer dans le monde acquérir de l'expérience. Je te donnerai un cheval, un bissac plein d'argent ; dépense-le et [illegible] »

Ce qui fut dit fut fait. Le garçon monta à cheval et partit. Lorsqu'il fut hors du village et des champs qui l'entouraient, il ne sut plus de quel côté aller, car il n'avait jamais voyagé et ne connaissait pas les chemins. Il s'arrêta donc, et, se demandant comment il ferait ce voyage tout seul, il eut peur et se mit à pleurer. Il resta à la même place trois nuits et trois jours, et le quatrième jour il vit arriver un

homme (c'était l'Archange) qui lui demanda : « Mon garçon, pourquoi pleures-tu?

« — Mon père m'a envoyé acquérir de l'expérience et m'a donné ce cheval et ce bissac plein d'argent, et moi je ne sais de quel côté aller. »

L'homme dit au garçon : « Je serai ton compagnon, mais à condition que tu dépenses ton argent pour nous deux. Tu vas m'acheter aussi un cheval et tu vas jurer que tu feras tout ce que je te dirai et que tu ne t'opposeras jamais à mes ordres.

« — Je consens à tout et jure de t'obéir en toute chose. »

Ils se rendirent dans la ville voisine et le garçon y acheta un cheval à son compagnon. Ils repartirent et voyagèrent quelques jours de suite pour arriver dans une autre ville. Il y avait une auberge où celui qui entrait une fois n'en sortait plus. C'est là que le compagnon conduisit le garçon. Une fois entrés, ils attachèrent leurs chevaux dans l'écurie, puis montèrent dans les chambres, qui étaient désertes.

Quelques moments après, l'homme envoya le garçon donner du fourrage aux chevaux.

Quand celui-ci entra dans l'écurie, il aperçut un nègre et un serpent qui se jetèrent aussitôt sur lui pour le dévorer. Mais son compagnon le protégeait à son insu, et il put s'échapper tout de suite. L'Archange revint en même temps dans la chambre et se rassit à sa place, sans que le garçon se fût aperçu de rien. Quand le garçon rentra, l'autre lui demanda : « Pourquoi as-tu l'air de fuir?

« — C'est qu'il y a dans l'écurie un nègre et un serpent qui ont manqué me dévorer. C'est pour cela que je me suis sauvé.»

L'ange lui dit : « Allons les voir. »

Dès qu'ils furent dans l'écurie, le nègre et le serpent apparurent aussitôt, mais l'Archange tira son sabre, leur trancha la tête à tous les deux et les tira de leur trou. Puis tous deux descendirent par ce couloir : après une demi-heure de descente, ils atteignirent le fond, trouvèrent alors de la lumière et une chambre pleine de toute sorte de monnaies. Après avoir tout examiné, ils revinrent sans rien prendre, quoique le garçon en eût envie; mais comme il avait juré d'obéir à son compagnon, il se tut et ne fit aucune observation. Une fois hors du trou, ils montèrent à cheval et partirent. Comme ils

sortaient du portail, les gens s'émerveillaient qu'ils eûssent pu échapper, seuls de tant d'hommes qui étaient entrés sans jamais ressortir.

Au bout de quelques jours, ils arrivèrent dans une ville royale au moment où la fille du roi se mariait.

Le roi n'avait ni fils ni autre fille. Après la noce, les jeunes mariés se couchèrent, mais le lendemain, ô horreur! on trouva le jeune marié mort! Alors le roi maria sa fille à un autre, mais on le retrouva également mort le lendemain. On la maria à un troisième à qui il arriva la même chose. Après cela le roi déclara que de celui qui réussirait à passer une nuit auprès de sa fille, et cela avant la noce, il en ferait son gendre. Beaucoup de jeunes gens s'étaient présentés, mais il leur arrivait toujours la même chose. Enfin l'Archange dit au garçon : « Va : c'est toi qui seras le gendre du roi! »

Le garçon n'en avait pas très envie, mais comme il avait juré d'obéir, il accepta, se rendit auprès du roi et lui fit part de son intention. Le roi eut pitié de ce garçon, car il le voyait fort jeune et étranger, et il craignait qu'il ne pérît; il dit donc : « C'est dommage pour ce garçon,

il est si jeune! Si cela se peut, partez, je vous prie, pour ne pas périr en pays étranger. »

Mais l'ange lui répondit : « Puisque c'est ta fille qui est à marier, ne plains pas les gens. »

Le roi dit : « Que votre volonté soit faite ! »

Le soir, aussitôt que le garçon se fut couché auprès de la princesse, un serpent sortit de sa bouche. Mais l'Archange, tout en restant invisible, saisit le serpent par la tête et le tira entièrement de la bouche, de sorte que le garçon resta vivant. Les premiers maris ne survivaient pas, parce qu'il n'y avait personne pour les protéger, et lorsqu'ils s'étaient couchés auprès de la princesse, le serpent faisait sortir sa tête de la bouche de celle-ci, les piquait au front et ils mouraient aussitôt.

Le roi, à peine levé, se hâta de courir à la porte des jeunes gens et de frapper en demandant : « Mon garçon, es-tu vivant? » Et celui-ci répondit : « Grâce à Dieu, je suis vivant et bien portant. »

Le roi, entendant la voix du jeune homme, s'écria avec joie : « Qu'on commence la fête! » et la noce commença.

On les maria le même jour. Quelque temps après, l'Archange dit au garçon : « Allons,

partons ! Assez comme cela de rester ici ! »

Quoique ce fût dur pour lui d'être forcé de partir, le jeune homme ne pouvait faire autrement; il se rendit donc auprès de sa femme et lui annonça qu'il allait partir. Mais la femme lui dit : « Je partirai avec toi », et raconta tout à son père. Malgré les supplications de celui-ci, ils ne consentirent pas à rester. Alors il finit par dire au jeune homme : « Laisse partir ton compagnon, et toi reste et sois roi!

« — Je ne peux, car j'ai juré de ne pas nous séparer. »

Après cela ils partirent; mais la femme ne les laissa pas s'en aller seuls et les suivit. Alors l'ange dit à la princesse : « Retourne prendre chez ton père cent chameaux et deux cents sacs vides; nous ne voulons rien d'autre de lui. »

La princesse prit ce qu'on lui avait ordonné. Puis ils se rendirent dans la ville où ils avaient tué le nègre et le serpent dans l'auberge.

Arrivés là, ils remplirent les sacs des monnaies qu'ils avaient trouvées auparavant, et les chargèrent sur les chameaux. Puis ils se rendirent non loin du village à l'endroit où l'ange et le garçon s'étaient rencontrés. Alors l'ange dit :

« A présent nous allons partager tout ce que nous avons gagné. »

Le garçon ressentit beaucoup de chagrin, non à cause de l'argent, mais à cause de la femme, car il fallait la partager aussi. Et l'ange dit au garçon : « Prends cinquante chameaux, les autres sont pour moi. Prends maintenant la femme par une main, je la prendrai par l'autre, je la couperai en deux, et nous nous la partagerons fraternellement. »

Le garçon la saisit par une main, et l'Archange par l'autre : il la frappa de son sabre et la partagea en deux moitiés. Alors, beaucoup de petits serpents en tombèrent encore. Après cela l'ange dit au garçon : « En vérité, tu as été un fidèle compagnon. »

Puis il réunit les deux moitiés de la femme, souffla dessus et la ranima ; après quoi, il dit encore : « Prends maintenant ta femme ainsi que les cent chameaux avec l'argent, moi je n'ai besoin de rien, » et il disparut. Alors le jeune homme comprit que c'était un ange de Dieu, prit sa femme et ses chameaux, remercia l'ange divin et le Dieu suprême et partit pour la maison. Sa mère, voyant qu'il était resté vivant et amenait une bru, eut une telle joie qu'elle en mourut.

Peu de temps après, le père mourut aussi et ils restèrent seuls, lui et sa femme, et vécurent en bon accord.

LXXVIII

POURQUOI L'ÉPI EST COURT

Jadis, l'épi commençait à la racine du blé et non, comme à présent, près du sommet, et on le moissonnait avec des couteaux sans manche, car la faucille n'existait pas. Un jour, une femme moissonnait. Elle avait avec elle un enfant dans les langes qui s'était sali. Alors elle prit du blé et essuya l'enfant avec. Le Seigneur se fâcha et dit : « Ah ! c'est à cela qu'ils emploient le blé que je leur ai donné ! Eh bien ! je vais leur prendre l'épi : qu'il ne leur reste que la paille et qu'ils essuient avec ! » Et aussitôt sur tout le blé qu'il y avait au champ l'épi commença à diminuer du bas au sommet. La femme avait un chien avec elle. Quand celui-ci vit que tout l'épi allait disparaître et qu'il ne resterait que la paille, il s'écria : « Seigneur, Seigneur !

Laisse au moins un peu d'épi pour moi ! » Et Dieu laissa un petit épi au sommet du blé pour le chien. Depuis ce temps, l'épi resta petit et c'est la part du chien. C'est pourquoi nous mangeons maintenant la part du chien, car notre part à nous, Dieu l'a prise.

LXXIX

LE CHRIST ET LE PARESSEUX SOUS UN POIRIER

Lorsque le Christ parcourait la terre avec ses apôtres, un jour, passant d'un village à l'autre, il vit sur sa route un garçon qui, couché sur le dos sous un poirier, attendait la bouche ouverte qu'une poire lui tombât droit dedans, car il était tellement paresseux que cela l'ennuyait d'étendre le bras pour cueillir une poire et se la mettre dans la bouche. Le Christ lui dit : « Bonjour », mais il ne remua même pas. Alors le Christ et ses apôtres continuèrent leur route. Ils marchèrent quelque

temps encore et approchèrent d'un autre village. Là, au bord de la route, il y avait une fontaine où quelques jeunes filles étaient en train de laver le linge. Le Christ leur demanda un peu d'eau à boire et les jeunes filles coururent chacune de son côté à la recherche d'une cruche. Cependant une des jeunes filles décrocha prestement l'agrafe de sa ceinture [1], la remplit d'eau et la présenta au Christ pour qu'il y bût. Celui-ci, après avoir bu de cette eau, bénit la jeune fille en la destinant au garçon paresseux couché sous le poirier. Les apôtres s'en étonnèrent fort et lui demandèrent : « Seigneur, qu'as-tu fait? Ne sera-ce pas dommage que cette jeune fille se prenne d'amour pour ce paresseux? »

Le Christ leur répondit : « Si vous me demandez pourquoi j'ai agi ainsi, c'est que vous n'y comprenez rien. Si ce jeune homme ne prend pour épouse quelque jeune fille travailleuse et dégourdie comme celle-ci, il n'aura personne

1. Les ceintures des femmes bulgares sont fermées par deux agrafes en argent ouvragé qui, dans certains districts, ont la forme et la dimension d'une soucoupe.

pour veiller sur lui et il ne pourra pas devenir un maître de maison ni avoir un foyer domestique. »

Alors les apôtres eurent honte et se mirent à genoux devant le Christ pour qu'il leur pardonnât. Voilà pourquoi en ce monde Dieu ne permet pas qu'une fille travailleuse et intelligente épouse un garçon travailleur, et il est très rare qu'on trouve mari et femme qui se ressemblent par le caractère.

LXXX

LE SEIGNEUR ET LA FEMME DU BUCHERON

Jadis, les bûcherons allaient à la forêt, ramassaient du bois et, après l'avoir attaché, lui donnaient un coup avec une baguette : le bois se rendait alors tout seul à la maison, sans qu'on eût besoin de le transporter sur des chars. Mais un jour une femme alla à la forêt, ramassa son bois et, après l'avoir attaché, monta, elle-même dessus pour qu'il allât à la maison

et la portât par dessus le marché. Alors le Seigneur se fâcha et ordonna que le bois ne marcherait plus tout seul, mais qu'on le traînerait sur des chars.

LXXXI

LE MENDIANT (LE BON DIEU) ET LA PAUVRE FEMME

Il y avait une fois une veuve qui avait trois ou quatre enfants et qui était très pauvre. Ses enfants réclamaient du pain, et comme elle n'en avait point à leur donner, elle mit dans le foyer une bouse de vache, puis accrocha une corde au plafond pour s'y pendre. En ce moment, un mendiant frappa à la porte en demandant du pain. La femme lui répondit : « Je n'en ai pas. » Mais celui-ci dit : « Je ne demande alors point de pain, mais seulement la permission d'entrer dans la maison. » Quand il fut entré, il dit à la femme : « Ouvre le four, retires-en la galette, et distribue-la aux enfants. » Mais la femme avait honte d'ouvrir ; enfin elle se décida et

trouva véritablement une galette, qu'elle donna aux enfants. Puis le mendiant lui dit : « Va chercher du blé dans la grange.

« — Je n'ai point de blé dans la grange, elle est vide.

« — Elle est pleine. » Lorsque la femme revint de la grange, elle ne trouva plus personne dans la chambre et se dit que cela avait dû être le bon Dieu.

LXXXII

LE SAINT QUI FIT AMITIÉ AVEC DIEU

Un saint avait beaucoup prié Dieu pour que tous les hommes devinssent justes. Dieu se changea en homme et s'assit au bord d'un chemin qui conduisait à un monastère. Il suppliait tous ceux qui passaient de le prendre sur leurs épaules pour le porter au monastère, car il était fort malade et si vieux qu'il ne pouvait marcher. Mais tous ceux qu'il suppliait le lui refusaient. Le saint en passant par là s'arrêta pour regarder, mais Dieu ne lui adressa pas la prière qu'il faisait aux autres.

Le saint s'étonna fort et le plaignit d'avoir supplié tant de personnes dont pas une n'avait voulu le porter. « Vieillard, dit le saint, si tu veux, monte sur mes épaules pour que je te porte au monastère.

« — Merci, mon frère, lui dit le Seigneur, de vouloir me rendre ce service. » Et il monta sur ses épaules, se faisant aussi léger qu'une plume. Les moines, voyant le saint porter en apparence un si grand poids, sortirent en procession à sa rencontre avec tous les objets sacrés. Le Seigneur descendit des épaules du saint et lui dit : « O homme! tu me pries de les rendre aussi bienheureux que toi. Mais il y a peu de cœurs comme le tien. Pour que tu apprennes quels hommes il y a en ce monde, riches et pauvres, va dans la grande ville où réside le roi et le patriarche. Place-toi sur le pont et offre un verre de vin à tous ceux qui passeront se rendant à l'église pour les Pâques. Puis va dans l'église et mêle-toi au peuple sans saluer le roi et le patriarche, car tous les hommes qui entrent dans l'église saluent d'abord ceux-là et seulement après les saintes images. »

C'est ce que fit le saint et, dès qu'il fut dans l'église, le roi le fit venir et lui dit : « Pourquoi,

ô homme, n'as-tu pas reconnu et salué le roi et le patriarche, quand tu entrais dans l'église il y a un moment ?

« — Comment! bienheureux roi, pourquoi ne respecterais-je pas le roi et le patriarche ? Je les reconnais! Mais vous n'étiez pas à l'église en ce moment. Toi, tu étais dans ton grand jardin au milieu des plus belles roses, et tu mangeais de bons plats ; et le patriarche était auprès de sa maîtresse. Si tu ne le crois pas, envoie dans telle maison pour voir si je dis la vérité. »

Le roi, entendant ces paroles, s'émerveilla beaucoup que cet homme eût deviné à quoi il pensait étant à l'église, — à un dîner qu'il voulait faire au milieu des roses. Il alla lui-même dans la maison que le saint lui avait indiquée et trouva une femme malhonnête et un festin préparé pour le patriarche. Et le roi fut alors convaincu que cet homme était un saint.

Le roi supplia le saint de lui dire ce qu'il devait faire pour obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le saint lui dit de distribuer aux pauvres trois charges de cheval d'argent. Mais le roi pria le saint de l'aider à distribuer cet argent, car il ne savait pas à quels pauvres le donner.

Le saint accepta. Le roi chargea trois chevaux d'argent, et ils partirent ensemble pour la distribution. Le roi y alla incognito. Comme ils passaient par une rue, ils virent un mendiant assis sur le fumier et criant : « Faites-moi l'aumône!

« — Voilà un pauvre, dit le roi au saint; combien d'argent lui donnerons-nous?

« — Une para (1/2 cent.), bienheureux roi, car ce n'est pas un pauvre, c'est un avare. Si tu veux t'en convaincre, creuse au-dessous de lui et tu trouveras un pot plein d'argent. »

Et le roi trouva vraiment un pot plein d'argent.

Dans une autre rue ils rencontrèrent une femme les habits en haillons et avec plusieurs enfants. Ils criaient et gémissaient : « Faites-nous l'aumôme, que Dieu vous garde!

« — Ah! voilà, dit le roi, voilà une pauvresse; combien d'argent dois-je lui donner?

« — Tu lui donneras une para, car elle aussi n'est qu'une avare et non une vraie pauvre. »

Et pour persuader le roi, il le mena à la maison de la femme et trouva dans un mur une cruche d'argent.

En passant par une autre rue, ils rencontrèrent un garçon conduisant un cheval avec

un beau harnais; le garçon lui-même avait des habits fort propres.

« Voilà, dit le saint au roi; à celui-ci nous allons donner une grande aumône.

« — Comment! dit le roi, c'est à celui-ci que nous allons faire l'aumône? »

Le saint arrêta le garçon et le somma de dire la vérité. Il dit que les siens avaient été d'abord de riches et honnêtes marchands; mais qu'ils avaient fait de grandes pertes et s'étaient ruinés à un tel point qu'ils manquaient de pain dans leur famille et étaient criblés de dettes, et que maintenant il allait se noyer dans la mer. Le roi s'émerveilla beaucoup et tira une grosse somme d'argent pour qu'il rentrât à la maison et devînt de nouveau un honnête marchand.

Le roi et le saint, pendant trois jours, visitèrent les maisons de tous les honnêtes marchands ruinés, qui, ayant honte de mendier, mouraient de faim à la maison, et leur donnèrent beaucoup d'argent pour qu'ils pûssent, avec ce capital, recommencer leurs affaires et être marchands.

LXXXIII

LE PAUVRE, SAINT ÉLIE ET L'ANE

Il y avait une fois un pauvre homme, bûcheron de son état. Un jour qu'il revenait de la forêt après avoir ramassé du bois, il rencontra saint Élie auprès d'une fontaine. Une fois les saluts d'usage échangés, le pauvre s'assit pour se reposer. Mais voilà qu'il ne put plus se remettre debout, tant la charge de bois était lourde.

Alors il supplia saint Élie de se rendre auprès de Dieu et de demander pour lui un petit âne pour porter le bois. Saint Élie eut grandement pitié de lui et promit de demander un âne à Dieu. Ils décidèrent de se retrouver le lendemain à la même place et au même moment du jour pour se communiquer la réponse de Dieu.

Saint Élie se rendit auprès de Dieu et le supplia de donner un âne au pauvre. Dieu répondit à saint Élie que le pauvre devait le prier d'accorder deux ânes à son voisin et qu'alors il lui en donnerait un.

Quand ils se retrouverent le lendemain, saint Élie transmit la réponse de Dieu. « Allons donc! dit alors le vieux. Que je supplie Dieu de donner deux ânes au voisin, et alors on m'en donnerait un? Comme si sans cela ce voisin n'avait pas assez de bien, qu'il lui en faille encore! Non, non, jamais. Écoute, saint Élie, je ne demande ni pour moi un âne ni deux pour mon voisin. Sache-le bien, nuit et jour je supplie Dieu d'enlever au voisin même ceux qu'il possède à présent. Tu ne sais pas ce que tu me dis! ...

— « Va, mon vieux, avec une telle tête, tu n'auras ni âne ni paix; tu mourras et tu ne verras pas le paradis de Dieu. Voilà la réponse du Seigneur. »

LXXXIV

LE CHATIMENT DES PÉCHÉS

Dans un village c'était l'habitude que le dimanche chacun reçût chez soi un homme

comme hôte, le régalât et le servît. Un jour que tout le monde avait pris un hôte, il ne resta personne pour un paysan.

Comme il était seul avec sa femme, il dit : « Prenons ce galeux qui passe. »

La femme répondit : « Prenons-le », et ils l'amenèrent à la maison.

Le maître avait une méchante mère. Comme il se mettait à table, elle dit : « Eh ! mon fils, c'est ce salaud-là que tu m'amènes comme hôte aujourd'hui ? »

Mais le fils ne lui répondit rien. Quand ils eurent régalé le vieux, celui-ci dit au maître : « Viens m'accompagner un bout. »

Le maître l'accompagna jusqu'en dehors du village et le vieux lui dit : « Vois-tu là-bas ce mamelon, mon fils ? c'est là que se trouve ma maison. Viens me rendre visite demain.

« — Bien, mon vieux, je viendrai. » Et ils se séparèrent.

Le lendemain, le paysan dit à sa femme : « Femme, remplis moi une gourde de vin. Le vieillard m'a recommandé d'aller le voir aujourd'hui. »

Et il partit. En route, il rencontra deux femmes qui se querellaient en tenant chacune

un pot dans la main. L'un était plein, l'autre était vide. Celle qui avait le vide disait : « Donne-moi ce lait. » Et l'autre répondait : « Il est à moi ! »

Le paysan voyant cela prit le pot qui était plein, en partagea le contenu entre les deux femmes et repartit. Un peu plus loin, il vit un homme qui se roulait dans de la pâte et qui criait : « J'ai faim, j'ai faim ! » Alors le paysan lui dit : « Mais, mon bonhomme, tu es couché dans de la pâte, pourquoi ne manges-tu pas ? » Cependant l'homme continuait à crier : « J'ai faim, j'ai faim ! » Alors le paysan prit des morceaux de cette pâte, lui donna à manger et repartit. Plus loin, il vit un homme plongé jusqu'au cou dans de l'eau qui criait : « J'ai soif ! » Le paysan lui dit : « Mais, mon bonhomme, tu es jusqu'au cou dans l'eau, tu risques de te noyer et tu as soif ! » Cependant l'autre continuait de crier : « J'ai soif ! » Alors le paysan remplit ses mains d'eau et lui donna à boire. Puis il le quitta.

Une fois qu'il fut près du mamelon, il se rendit chez le vieillard et celui-ci lui dit : « Attends, je veux aller te chercher un peu de vin pour te régaler. »

Mais l'autre : « Pas besoin, mon vieux, j'en ai avec moi.

« — Non, j'irai en chercher; mais vois-tu ces trois armoires? Tu ne dois pas les ouvrir en mon absence. »

Quand le vieillard se fut éloigné, le paysan se mit à réfléchir : « Pourquoi ne me permet-il pas d'ouvrir ces armoires? » Il se leva, les ouvrit, vit tout ce qu'il y avait dedans, puis se rassit. Le vieillard rentra et lui demanda : « Pourquoi es-tu si pensif? C'est que tu as ouvert en cachette ces armoires!

« — Vieillard, je ne mentirai pas, je les ai ouvertes.

« — Et qu'y as-tu vu?

« — Dans la première, j'ai vu des jeunes gens et des jeunes filles qui jouaient avec des roses, dans la seconde des hommes et des femmes mangeant et buvant; dans la troisième, j'ai vu des gens qui brûlaient dans de la poix et ma mère se trouvait parmi eux. Mais j'ai vu ma mère à la maison; comment serait-elle ici?

« — Elle se trouve bien chez vous, mon fils, mais son âme est ici », dit le vieillard, puis il ajouta : « Vois-tu ce mouchoir pendu au mur?

Prends-le et tends-le à ta mère pour qu'elle puisse sortir de la poix. »

L'homme prit le mouchoir et le tendit à sa mère. Mais quand elle s'y suspendit pour sortir, une autre femme la saisit par les pieds et ne la lâcha pas. Elle commença à insulter cette femme. Alors le vieillard dit au paysan : « Lâche-la : elle est trop méchante, c'est pour cela qu'elle ne pourra jamais sortir. »

Cependant le paysan le questionna au sujet des deux femmes qu'il avait vues se battre. Le vieux lui dit : « Celle dont le pot était vide faisait passer le lait aux bêtes et aux femmes qui nourrissaient, c'est pour cela qu'à présent elle demande son lait à tous ceux qu'elle rencontre. »

Le paysan lui demanda ce que c'était que l'homme qui avait toujours faim. Le vieillard dit : « Une certaine année de mauvaise récolte, lui seul avait du blé et il le vendait très cher aux pauvres ; c'est pourquoi le pain lui paraît de l'argent et il crie : « J'ai faim. »

« — Et qu'est-ce que l'homme assis jusqu'au cou dans l'eau ?

« — Cet homme, en temps de sécheresse, quand saint Élie avait fermé le ciel, était seul à avoir de l'eau et il la vendait très cher ; c'est

pourquoi l'eau lui paraît être de l'argent et il crie : « J'ai soif. » C'est comme cela, mon fils! Celui qui fait le bien pendant la vie le retrouve toujours, et celui qui fait le mal brûle comme ta mère dans la poix. »

LXXXV

Variante.

Il y avait une fois au paradis un enfant qui chantait toujours. Un jour Dieu remarqua que l'enfant avait cessé de chanter et envoya un ange demander la cause de ce silence. L'enfant répondit : « Comment puis-je chanter, quand ma mère vient de mourir et se trouve en enfer? » L'ange rapporta ces paroles à Dieu et celui-ci l'envoya en enfer pour demander à la mère de l'enfant si elle n'avait pas, pendant toute sa vie, fait aumône à quelqu'un. L'ange se rendit en enfer et appela trois fois la femme par son nom : « Catherine, Catherine, Catherine! »

Elle répondit à son appel. Alors l'ange lui

demanda si elle n'avait jamais fait aumône dans sa vie. Elle répondit : « Moi ? jamais ! » L'ange repartit pour porter sa réponse à Dieu. Le Seigneur l'envoya encore une fois, mais il eut la même réponse. Alors Dieu l'envoya une troisième fois en disant que peut-être elle se souviendrait : « Car j'ai inscrit qu'elle avait donné une fois une tige d'oignon à une orpheline. »

L'ange se rendit une troisième fois en enfer, mais la femme lui dit de nouveau n'avoir jamais rien donné : « Tâche de te souvenir ; peut-être as-tu oublié ?

« — Qu'ai-je à me souvenir ? je n'ai donné qu'une tige d'oignon à une orpheline ! »

L'ange entendant cela courut vite l'annoncer à Dieu. Alors le Seigneur lui ordonna de prendre cette tige d'oignon, d'en faire un fil très fin et d'aller tirer avec ce fil la femme de l'enfer. L'ange fit comme on lui avait dit, lâcha le bout du fil dans l'enfer, et la femme s'y attacha et commença à monter. Mais d'autres gens qui étaient aux enfers, voyant que Catherine allait en sortir, se cramponnèrent à elle pour tâcher de sortir avec elle.

Catherine, voyant cela, se mit à les insulter :

« Pourquoi vous accrochez-vous à moi? le fil est fait avec ma tige d'oignon! » A peine avait-elle prononcé ces mots que le fil se cassa et Catherine resta en enfer.

LXXXVI

QUEL EST LE PLUS GRAND PÉCHÉ EN CE MONDE

Il y avait une fois un homme qui était très méchant, c'était un brigand. Il avait tué quatre-vingt-dix-neuf personnes et voulut enfin faire pénitence. Il se rendit chez un prêtre et confessa tous ses péchés, ses vols, ses brigandages, et raconta comment il avait tué quatre-vingt-dix-neuf personnes. Après cela il demanda au prêtre : « As-tu, mon père, une absolution pour moi, et que dois-je faire pour sauver mon âme? »

Alors le prêtre lui dit : « Tu peux sauver ton âme, mais pour cela tu dois aller au bord d'une route fréquentée et y planter un potager. Tu cultiveras des pastèques, des concombres et

autres légumes. Aussitôt qu'un homme passera tu l'appelleras dans ta cabane et tu le régaleras de tes produits. Outre cela, prends un tison éteint, plante-le la partie brûlée en bas et tous les matins arrose-le avec de l'eau apportée dans ta bouche. Quand le tison aura pris racine, tu sauras que tes péchés te sont pardonnés. »

Le brigand fit comme lui avait dit le prêtre. Il alla au bord d'une route, y établit un grand potager, planta toute espèce de légumes. Il planta aussi un tison éteint. Les légumes prospérèrent, et le brigand, assis tous les jours devant sa cabane, observait la route. Aussitôt qu'apparaissait un passant, il l'invitait dans sa cabane, le régalait et le reconduisait. Tous les matins il apportait de l'eau dans sa bouche et arrosait le tison pour qu'il prît racine. Cela marcha ainsi quelque temps : il régalait les voyageurs, arrosait le tison, tâchant d'apercevoir quand il pousserait. Mais il restait toujours le même, sec, bien sec. Un jour qu'il était assis devant sa cabane, regardant si quelqu'un n'allait pas se montrer, voilà qu'il aperçut un homme venant en toute hâte à cheval, galopant à bride abattue comme s'il était poursuivi. Le brigand lui cria : « Eh! frère, viens, fais un petit dé-

tour jusqu'à ma cabane; j'ai fait un vœu, viens que je te régale un peu. » Mais l'homme, se hâtant de passer, lui cria : « Je n'ai pas le temps, frère, j'ai une grave affaire, je ne puis faire ce détour.

« — Mais viens donc, viens donc un peu ; il est encore de bonne heure : tu auras le temps de finir tes affaires. »

Le brigand le supplie, mais l'autre ne veut pas même l'écouter et continue sa route.

Alors le brigand se dit : « Tant d'hommes ont passé sur cette route : lorsque je les appelais, tous faisaient un détour jusque chez moi. Et voilà que j'appelle cet homme et il ne veut même pas m'entendre! Ne pouvait-il pas s'arrêter pour faire honneur à ma pénitence? Là où il y a quatre-vingt-dix-neuf âmes, il y a de la place pour la centaine! » En disant cela, il prit un morceau de bois, courut après l'homme, le rattrapa et le tua en le frappant tant qu'il put sur la tête.

Le lendemain, il remplit sa bouche d'eau et s'approcha du tison pour l'arroser de nouveau. Et que vit-il? Le tison avait pris racine et avait des tiges vertes.

Et l'homme qui avait de si graves affaires,

qui se hâtait tellement? C'est que dans son village on faisait une noce et on se préparait déjà à aller dans un autre village chercher la fiancée. L'homme se hâtait d'arriver avant les gens de la noce pour dissuader la fiancée et faire rompre le mariage. Voilà donc ce qui est le plus grand péché en ce monde : c'est d'aller tout brouiller quand quelqu'un se marie.

LXXXVII

LE BON PRÊTRE, L'ANGE ET LA SOURIS

(*L'eucharistie.*)

Il y avait dans un village un très bon prêtre qui disait chaque jour sa messe. Pendant qu'il la disait, un ange descendait du ciel et restait les ailes déployées au-dessus de la porte de l'église. Quand la messe était finie, il remontait au ciel. Personne, pas même le prêtre, ne le voyait. Un jour, pendant la messe, il arriva qu'une souris sauta dans l'eucharistie. Que faire ? Jeter la souris, cela n'était pas per-

mis; manger la souris, comment la faire passer par la bouche? Le prêtre, très perplexe, réfléchit et vit cependant qu'il n'y avait pas d'autre moyen: il ferma les yeux, avala la souris et l'eucharistie. Comme le prêtre avalait la souris, l'ange fut dégoûté, frissonna et dit au prêtre : « Fi ! comment as-tu pu avaler cette souris ? »

Voilà ce que dit l'ange, mais c'était un péché, et il resta attaché à la porte de l'église. Le prêtre aussi avait péché en avalant la souris, et il resta attaché à l'autel, tenant dans ses mains crispées l'eucharistie.

Des années se passèrent et tout le monde pouvait voir le prêtre à la même place et l'ange attaché les ailes pliées. Alors l'ange supplia les hommes de rassembler les prêtres et les évêques pour dire une messe expiatoire. Peut-être que Dieu pardonnerait. L'ange comptait beaucoup sur la miséricorde de Dieu, qui ne pouvait faire autrement, et il voulait en allant au ciel chanter des hymnes pour que les hommes entendissent ce que c'est que le chant d'un ange.

Les prêtres et les évêques se réunirent des endroits les plus lointains et officièrent trois jours et trois nuits. Le premier jour l'ange eut

un petit tremblement, le second il remua encore plus fort, et le troisième jour la force lui revint et il s'envola au ciel. Il alla au septième ciel et se mit à chanter si fort que les cheminées des maisons dégringolèrent, tellement la terre avait résonné. Et le prêtre fut aussi délivré et vécut en paix.

LXXXVIII

LE JEUNE HOMME ET DIEU LE PÈRE

Un jour, un jeune homme demanda en mariage une jeune fille de son village, mais les parents la lui refusèrent. Le jeune homme eut beaucoup de chagrin et, de dépit et de rage, partit pour se noyer dans la mer. Comme il y courait, il rencontra un vieillard avec une barbe longue jusqu'à la ceinture qui lui demanda : « Où cours-tu, mon fils?

« — Hélas! Ne me le demande pas, vieillard!

« — Quel poids as-tu sur le cœur? »

Le jeune homme dit qu'une jeune fille l'avait refusé et qu'à cause de cela il allait se noyer

dans la mer. Alors le vieillard lui dit : « Mon fils, je ne puis rien te dire ; continue ton chemin, tu rencontreras un autre vieillard qui te dira ce que tu dois faire. »

Le garçon continua sa course vers la mer et rencontra un autre vieillard, mais pas aussi vieux que le premier. Le vieillard lui demanda : « Où vas-tu comme cela, mon fils ?

« — Hélas ! ne me le demande pas. Je vais me noyer dans la mer.

« — Il ne le faut pas, mon enfant ; tu es encore jeune et bien portant, c'est une honte de se noyer. »

Le garçon répondit : « C'est fort bien, vieux, mais tel est mon sort, il n'y a rien à faire là-contre. »

Alors le vieillard dit : « S'il en est ainsi, mon fils, je ne puis rien te dire. Continue ton chemin : tu rencontreras un autre vieillard qui te dira ce que tu dois faire. »

Le garçon continua sa course, courut et courut et finit par rencontrer un troisième vieillard, qui lui demanda : « Où vas-tu, mon fils ?

« — Je vais me noyer dans la mer, mon vieux.

« — Et pourquoi cela ?

« — J'ai demandé une fille en mariage et j'ai été refusé.

« — Il ne faut pas te noyer, mon fils, ce serait une honte; tu es encore jeune et bien portant. Continue ta route, et à droite tu verras un monticule; là tu trouveras un vieillard faisant une échelle de la terre au ciel; il te dira ce qu'il faut faire. Moi je ne puis rien te dire. »

Et le vieillard partit. Le garçon repartit à son tour, il marcha et marcha et aperçut le monticule; il s'y dirigea, trouva le vieillard qui faisait une échelle de la terre au ciel. Il travaillait après avec quelques ouvriers qui montaient et descendaient sur l'échelle. Le garçon dit : « Bonjour, mon vieux !

« — Dieu te rende le bien, mon fils ! »

Puis, sans le questionner davantage, il lui dit de prendre un des instruments qui se trouvaient là, de travailler avec les autres ouvriers, et qu'après il lui parlerait de son affaire. Le garçon obéit et travailla tout le jour avec les ouvriers à l'échelle. A la tombée de la nuit, le vieillard dit à tous de remettre les outils dans leur sac et de le suivre pour aller souper.

Quand ils entrèrent dans la maison, ils trouvèrent tout très bien arrangé : la chambre était

couverte d'un tapis, les lampes allumées brillaient, la table était mise, tous les plats étaient pleins jusqu'au bord ; de gros pains frais étaient posés en abondance sur la table. Alors le vieillard invita les ouvriers à se mettre à table et à manger et à boire de ce que Dieu avait donné.

Après souper arrivèrent deux anges habillés de blanc qui demandèrent à Dieu : « Seigneur, ce soir sont nés tant et tant de milliers d'enfants. Quel don allons-nous leur faire ? »

Et il répondit : « Qu'ils soient toute leur vie assis à une table aussi abondante que celle que j'ai ce soir. »

Et les anges partirent.

Après le souper et la réponse aux anges, le vieillard et ses ouvriers se couchèrent ; le lendemain, aussitôt levés, ils partirent de nouveau travailler à l'échelle qui va de la terre au ciel. Ils y travaillèrent toute la journée, et quand vint le soir, le vieillard leur ordonna de remettre leurs outils dans leur sac et d'aller souper.

Quand ils entrèrent dans la maison, ils trouvèrent les lampes à moitié remplies d'huile, les plats seulement à moitié remplis de mets et des moitiés de pains sur la table. Alors le

vieillard invita les ouvriers à manger et à boire de ce que Dieu leur avait envoyé et à causer entre eux. Quand ils eurent fini de souper, arrivèrent de nouveau deux anges qui demandèrent à Dieu : « Seigneur, tant et tant de milliers d'enfants sont nés ce soir ; quel présent leur feras-tu ? »

Il répondit : « Qu'ils aient toute leur vie le boire et le manger que j'ai trouvé ici ce soir. »

Après cela, les anges se retirèrent. Le lendemain, les ouvriers partirent de nouveau avec le vieillard sur le monticule pour travailler à l'échelle qui va de la terre au ciel et que les uns montaient et les autres descendaient. Ils y travaillèrent toute la journée, et quand vint le soir, le vieillard leur ordonna de mettre de nouveau leurs outils dans leur sac et de venir souper.

Quand ils entrèrent ce troisième soir dans la maison, ils trouvèrent les lampes à peine scintillant çà et là, des mets seulement au fond des plats et des bouts et des croûtes de pain sur la table. Ils s'assirent et mangèrent ce que Dieu avait donné.

Après le souper arrivèrent deux anges qui demandèrent à Dieu le Père : « Ce soir, Sei-

gneur, sont nés tant et tant de milliers d'enfants; quel présent leur ferons-nous ?

« — Qu'ils aient pour présent ce que j'ai trouvé ici ce soir. »

Après ces paroles, les anges se retirèrent. De ces trois soirs proviennent les trois états (conditions) des hommes : les hommes riches, ceux d'aisance moyenne et les pauvres.

Le lendemain, quand Dieu le père ainsi que les ouvriers furent levés, il appela le garçon devant lui et lui dit : « Mon fils, tu es encore jeune, tu as l'espoir de réussir, tu ne dois pas te noyer; mais retourne sur ton chemin et la première jeune fille que tu rencontreras demande-la en mariage et tu seras béni. »

Le garçon obéit, abandonna son intention de se noyer et retourna sur son chemin. Comme il approchait de son village natal, il rencontra tout d'abord la fille du vacher, dont il devint amoureux, qu'il demanda en mariage et épousa. Il devint ainsi gendre du vacher. Après la noce, il se mit à travailler aux champs, tandis que son beau-père gardait son bétail. Un jour son beau-père trouva un gros tronc d'arbre, le chargea sur son dos et l'apporta chez eux. Il le

laissa dans la cour pour en tirer du bois quand il en aurait besoin.

Quelques jours après, leur bois se trouvant épuisé, la jeune femme prit une hache, fendit le tronc en deux et y trouva une masse de pièces d'or. Elle les donna à son mari, qui se réjouit de la bonne chance de sa jeune femme et remercia le sort de ne s'être pas noyé, mais d'avoir suivi le conseil du vieillard. Cet argent lui profita beaucoup, ainsi qu'à son beau-père, qui abandonna son état de vacher. C'est ainsi que ces pauvres gens s'enrichirent.

LXXXIX

OU DISTRIBUE-T-ON LES DESTINÉES ?

Il y avait une fois un homme qui, tout en travaillant de toutes ses forces, ne parvenait pas à gagner suffisamment pour vivre. Un jour, il se dit enfin : « A présent, j'irai à l'endroit où l'on distribue les destinées, et nous verrons si je

vivrai toujours comme jusqu'ici ou si je parviendrai à faire quelque bénéfice. »

Voilà ce que dit l'homme, et il partit; il marcha, marcha et alla très loin. A un certain endroit, il vit un berger qui faisait paître deux cents brebis dont pas une n'était saine : l'une était aveugle, l'autre boitait, la troisième se trouvait être galeuse, chacune avait quelque défaut. L'homme s'arrêta et dit : « Dieu te vienne en aide, berger !

« — Dieu te rende le bien ! » lui répondit celui-ci, et il ajouta : « Où vas-tu, frère ?

« — Voici la chose, frère : depuis que je suis en âge d'homme, je travaille de toutes mes forces et ne puis gagner même assez pour avoir du pain ; je vais donc là où l'on distribue les destinées et je marcherai tant que mes pieds me porteront.

« — Ah ! frère, si Dieu t'aide à parvenir à cet endroit, je t'en prie, demande ce qu'il en est pour mon compte : n'ai-je pas deux cents brebis ? et, comme tu vois, pas une n'est saine et bien portante. »

L'homme lui promit de demander aussi pour lui, puis il repartit et alla encore beaucoup plus loin. Il arriva à une place où il y avait un

pont sur une rivière et près du pont un poirier. Dans ce temps-là, tout savait parler dans ce monde; les bêtes, les pierres, les arbres, tout avait un langage. Comme l'homme s'était couché sous le poirier pour se reposer, celui-ci lui demanda : « Frère, où vas-tu comme cela, que tu es si fatigué? »

L'homme lui expliqua son affaire. Alors le poirier lui dit : « Je t'en prie, quand tu y seras, demande aussi pour moi, car chaque printemps je fleuris et je reverdis, mais je ne parviens pas à produire un seul fruit mûr. » Et l'homme lui promit de demander aussi sur son compte.

Il continua sa route et rencontra saint Jean, changé en homme ordinaire, qui lui demanda : « Où vas-tu comme cela avec l'aide de Dieu, frère?

« — Eh! frère, je suis pauvre et je ne possède rien. De chagrin j'ai décidé d'aller là où se distribuent les destinées. »

Alors saint Jean lui dit : « Frère, prends cette route-ci et ne la quitte pas : tu arriveras à une montagne. Quant tu seras au sommet, tu verras un vieillard à barbe blanche travaillant dans sa vigne avec une pioche dans chaque nain. Quand tu seras près de lui, tu apercevras

dans cette vigne une cabane : entres-y, prends également une pioche, mets-toi à travailler à côté du vieux et tais-toi; pioche seulement tant que tu pourras et ne dis pas un mot; il ne te laissera pas mourir de faim. »

L'homme prit la route indiquée, qui le conduisit droit à la montagne dont lui avait parlé saint Jean. Arrivé au sommet, il aperçut en effet un vieillard à barbe blanche travaillant dans sa vigne avec une pioche dans chaque main. L'homme regarda de tous côtés et aperçut également une cabane. Il y entra, trouva une pioche toute rouillée, la prit et se mit à travailler à côté du vieillard. Le vieux piochait, piochait; la sueur lui coulait du front comme de l'eau, l'homme piochait à côté de lui et ils ne se disaient mot. Quand vint le soir, le vieux se retira dans la cabane et s'assit dans l'obscurité, sans lumière, sans rien, et l'homme le suivit.

Le vieillard mangea pour son souper un morceau de pain sec avec du sel et en donna un morceau à l'homme, mais ne lui dit toujours rien. Cependant le morceau de pain ne diminuait pas, quelque quantité qu'ils en mangeassent. Enfin, le vieux s'étendit pour dormir sur la terre toute nue, sans couverture, et en guise de

coussin il mit sous sa tête les manches des deux pioches avec lesquelles il avait travaillé. A peine le vieux était-il couché que l'on entendit quelqu'un qui criait de l'autre côté de la vigne : « Eh ! vieux, aujourd'hui trois cents personnes sont mortes et trois cents sont nées ; dis quelle sera leur destinée pendant la vie. »

Et le vieux répondit : « Ce que j'ai à présent, qu'elles l'aient toujours », et il s'endormit.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, le vieillard prit de nouveau les deux pioches, chacune dans une main, et se remit à travailler dans la vigne, L'homme alla également piocher avec lui. Ils travaillèrent toute la journée sans rien se dire. Lorsque le vieux s'assit pour manger, l'homme s'assit auprès de lui sans rien dire et mangea ce qu'il y avait devant lui.

Quand le soir vint, le vieux se retira dans la cabane, qui n'était plus aussi misérable, mais un peu plus confortable. Ils s'assirent pour manger du pain et aussi d'autres mets qui se trouvaient là préparés.

Le vieillard, ce soir-là, ne se coucha pas sur la terre nue, mais sur des couvertures étendues. Ce soir-là également, à peine était-il couché que quelqu'un cria : « Eh ! vieux,

aujourd'hui trois cents personnes sont mortes et trois cents sont nées; dis quelle sera leur destinée. »

Il répondit : « Ce que j'ai à présent, qu'elles l'aient toute leur vie. »

Le troisième jour, le vieux de même travailla dans la vigne et l'homme l'aida sans rien dire. Ce troisième soir, la cabane avait disparu, et le vieux rentra dans une belle chambre, où tout était bien rangé et les lits étaient faits. La table était mise, on y voyait des mets et des boissons. Ils s'assirent et soupèrent, et les plats restaient pleins, malgré tout ce que le vieillard et l'homme mangeaient. Ce soir-là, le vieillard se coucha dans un beau lit et de nouveau quelqu'un cria depuis la vigne : « Eh! vieux, ce soir trois cents personnes sont mortes, trois cents personnes sont nées; dis quelle sera leur destinée. »

Et il répondit : « Comme je suis maintenant, qu'elles soient toute leur vie. »

Ainsi tous les jours le vieux travailla dans la vigne, une pioche dans chaque main; et l'homme travaillait avec lui et le suivait partout sans qu'ils se dissent quoi que ce soit. Chaque soir, lorsque venait l'obscurité, le vieux allait

se coucher dans une maison toujours plus belle et plus luxueuse : il y avait toujours plus de mets et plus de boissons sur la table, et il se couchait chaque fois dans un plus beau lit.

Et chaque soir quelqu'un criait depuis la vigne : « Eh! vieux, ce soir trois cents personnes sont mortes et trois cents personnes sont nées; dis quelle sera leur destinée. »

Et le vieux répondait toujours : « Ce que j'ai ce soir, qu'elles l'aient toute leur vie. »

Enfin, le septième soir, lorsque l'obscurité fut venue, le vieillard entra dans de grandes cours, dans d'immenses salles, car chaque soir sa maison devenait plus belle. Dans ces salles tout était orné, tapissé, bien arrangé, tout brillait de beauté. Ils s'assirent à une table qui était superbe, les assiettes et les verres étant tous en or et en argent. Elle était chargée de toute espèce de mets et de boissons. Ils mangèrent de tout, les mets ne diminuèrent pas.

Le vieux se coucha sur des matelas qui étaient recouverts de draps de soie et d'argent et qui reluisaient.

Ce soir-là, comme les autres, quelqu'un cria : « Eh ! vieux, ce soir trois cents personnes sont

mortes, trois cents sont nées. Quelle sera leur destinée ? »

Et il répondit : « Ce que j'ai à présent, qu'elles l'aient toute leur vie ! »

Le lendemain, c'était un jour de fête ; le vieux s'habilla avec soin et se rendit à l'église, et l'homme le suivit. Alors le vieillard se retourna et dit : « Pourquoi me suis-tu ? Dis-moi, pourquoi es tu venu ici ? »

L'homme dit, lui contant sa misère : « Je travaille, je travaille et ne trouve aucun profit. Je ne puis même pas gagner assez pour me nourrir. Et l'on m'a dit que c'est ici que l'on distribue les destinées. C'est pour cela que je suis venu de très loin : je te supplie, si c'est toi qui distribues les destinées des hommes, de me dire d'avance : parviendrai-je à avoir quelque bénéfice ou resterai-je éternellement pauvre comme à présent ? »

Et le vieux lui dit : « Quand tu es venu chez moi, as-tu vu le premier soir quel souper j'ai eu et sur quoi j'ai couché ? Tu es né un pareil soir, et c'est pourquoi tu ne parviendras jamais à gagner quelque chose. Tu auras beau travailler, ta position restera la même. Mais tu auras de la chance dans le mariage. C'est

pourquoi va dans tel et tel village et épouse telle et telle jeune fille (il lui dit le nom du village et de la jeune fille). La femme que tu auras de cette façon est née le troisième soir de la série, et à côté d'elle tu réussiras à vivre. Mais ce que tu auras gagné ainsi, tu ne dois pas dire que c'est à toi, mais : Que c'est à ta femme. »

L'homme cependant dit au vieillard : « Comme je me rendais ici, j'ai rencontré un berger qui faisait paître deux cents brebis dont pas une n'était saine : l'une était boiteuse, l'autre aveugle, la troisième galeuse ; il m'a prié de te demander pourquoi ses brebis étaient comme cela. »

Et le vieillard répondit : « Quand tu retourneras, dis à ce berger que ses brebis ne sont pas saines, parce qu'il choisit, les jours de fête, les plus mauvaises pour faire son sacrifice. Qu'il choisisse les meilleures brebis et toutes seront guéries. »

Alors l'homme le questionna au sujet du poirier, et le vieillard lui répondit : « Lorsque tu t'en retourneras, arrivé à la rivière où se trouve le poirier, ferme les yeux et traverse le pont près du poirier en criant : Poirier, rejette ce

qu'il y a sous toi ! Mais ferme bien les yeux, et ne te retourne pas. Alors il portera des fruits. »

L'homme, après avoir ainsi questionné le vieillard sur toutes ces choses, s'en retourna. Ce vieillard était Dieu lui-même : c'est là qu'était son séjour, et de là il distribuait les destinées des hommes, ce que nous appelons leur chance. Et celui qui criait chaque soir : « Eh! vieux, trois cents personnes sont mortes et trois cents sont nées... » c'était l'ange, et alors Dieu désignait le sort de ceux qui étaient nés pendant ce jour suivant le gîte et le souper qu'il trouvait lui-même.

Et l'homme en retournant arriva à la rivière ou se trouvait le poirier et, d'après les ordres du vieillard, ferma les yeux et traversa le pont en courant et criant : « Poirier, rejette ce que tu caches sous tes racines, et tu porteras des fruits! »

Il dit cela sans se retourner, et le poirier aussitôt rejeta de dessous ses racines un chaudron plein d'argent, et porta des fruits. C'est parce qu'il avait de l'argent sous ses racines qu'il ne pouvait pas porter de fruits. Mais le vieillard avait dit à l'homme de fermer les yeux parce qu'il était né le soir le plus misérable et qu'il ne devait rien pouvoir gagner.

De là il se rendit auprès du berger et lui dit : « Tes brebis sont malades, parce que, quand tu fais ton sacrifice les jours de fête, tu choisis pour la tuer la plus mauvaise brebis ; choisis donc la plus belle, et toutes guériront. » Lorsque le berger eut entendu cela, il se mit à sacrifier les meilleures brebis, et toutes devinrent belles et guérirent.

Enfin, l'homme se rendit dans le village que le vieillard lui avait indiqué pour s'y marier. Il trouva la jeune fille qui était née le troisième soir et l'épousa. Au bout d'un certain temps, en travaillant avec sa femme il commença à trouver du profit à son travail; il acquit le bien-être et devint propriétaire. Sa femme avait la chance, et à côté d'elle il réussissait aussi. Mais si quelqu'un lui demandait : « A qui est ce cheval ? » il répondait : « Il est à ma femme. » — « Et ce bœuf? » — « A ma femme. » Toujours il faisait cette réponse, comme le vieillard le lui avait enseigné.

Un jour, il s'était rendu au marché de la ville et en revenant avec des amis ils passèrent près d'un grand champ de blé ,et quel blé ! Il avait des vagues comme la mer, tellement il était beau. Ses compagnons lui demandèrent :

« A qui est ce blé? » et il répondit : « Il est à moi! » Aussitôt le champ de blé s'enflamma d'un côté. Alors l'homme courut au milieu du champ à la rencontre du feu et cria : « Seigneur, ce qui a brûlé était à moi et ce qui reste est à ma femme. » Et le feu aussitôt s'éteignit. Depuis lors, il ne dit plus jamais : « C'est à moi », mais toujours : « C'est à ma femme. »

Voilà donc ce qu'il en est : si l'homme ne reçoit pas de Dieu un bon sort en partage, il ne réussira jamais, même en se donnant la plus grande peine.

XC

L'HISTOIRE DU PAUVRE HOMME QUI ALLA QUESTIONNER DIEU SUR SON SORT.

Il y avait une fois un homme très pauvre qui avait quatre enfants : trois fils et une fille. Comme il ne parvenait pas à les nourrir, il partit dans la montagne à la recherche de Dieu

le Père. Il rôda de tous côtés et rencontra une femme. « Dieu te vienne en aide », lui dit-il, et il s'assit à côté d'elle pour se reposer.

« Où vas-tu comme cela, frère, pour être si fatigué? » lui dit celle-ci.

L'homme lui répondit: « Je vais à la recherche de Dieu, ma sœur.

« — Ah! puisque c'est chez Dieu que tu te rends, mon frère, je t'en prie, demande-lui pourquoi il ne m'accorde pas d'enfants comme aux autres femmes, pour que je sois aussi mère. Je te supplie, frère, de me donner la réponse à ton retour. »

Le pauvre dit qu'il ne l'oublierait pas et continua sa route. Il marcha, marcha, et arriva sur une montagne très haute et sauvage. Comme il la traversait arriva l'obscurité et il quitta la route pour aller passer la nuit dans les buissons. Mais il y trouva douze brigands de la pire espèce. Ils le reçurent dans leur cercle et lui demandèrent quel homme il était et où il se rendait.

« Je suis très pauvre, mes frères, leur dit-il, et je vais trouver Dieu pour lui demander un peu d'argent, de quoi nourrir mes enfants.

« — Justement il nous fallait un tel homme

qui voulût bien aller auprès de Dieu, lui crient les brigands. Écoute bien, l'ami, nous te prions de lui demander quel sort il nous réserve dans l'autre monde, à nous qui sommes les plus méchants brigands qui aient jamais existé.

« — Si je trouve Dieu, je le lui demanderai sans manquer, et je vous apporterai la réponse lorsque je reviendrai », leur répondit le pauvre homme, et, après avoir passé la nuit auprès d'eux, il continua sa route. Il marcha, marcha, et arriva vers le soir sur une montagne déserte; il se cacha dans une grotte où il vit un vieillard, un ermite, qui faisait des génuflexions et des signes de croix.

« Bonsoir, vieillard, dit le pauvre homme. Me permets-tu de passer la nuit dans ta demeure?

« — Comment donc! Viens, assieds-toi. »

Après avoir fait connaissance, le vieillard lui demanda : « Où te rends-tu comme cela à travers ces déserts, et qu'y cherches-tu?

« — Je cherche Dieu, vieux, pour lui demander un peu d'argent, car je suis très pauvre.

« — Ah! très bien. Quand tu seras auprès de Dieu, je t'en prie, demande-lui quel sort il me réserve dans l'autre monde.

« — Bien, vieux, je le lui demanderai et, à mon retour, je te donnerai la réponse. »

Il passa la nuit auprès du vieillard et le lendemain continua sa route. Il marcha un certain temps et rencontra un autre vieillard assis au bord du chemin. « Dieu te vienne en aide ! » lui dit le pauvre homme, et il s'assit auprès de lui pour se reposer.

« Pourquoi rôdes-tu dans ces déserts, bonhomme ? lui dit le vieillard.

« — Je cherche Dieu, vieux, pour qu'il me vienne en aide, car je suis très pauvre. J'ai trois fils et une fille, et je suis si pauvre que je n'ai pas assez de pain pour les nourrir ; je suis donc allé à la recherche de Dieu.

« — Quant à élever tes enfants, c'est facile. Envoie-les chez le maître d'école pour qu'ils apprennent dans les livres, et puis place-les, l'un chez un banquier, l'autre chez un tailleur et le troisième chez un épicier. Place-les pour le salaire qu'on te proposera, sans marchander. C'est comme cela que tu parviendras à élever tes enfants. As-tu encore quelque chose d'autre à me dire ? Dis-le seulement !

« — C'est bien sûr que j'ai encore quelque chose à te demander. J'ai rencontré sur mon

chemin une femme à qui j'ai dit que j'allais chercher Dieu, et elle m'a prié de demander au Seigneur pourquoi il ne lui accordait point d'enfants comme aux autres femmes.

« — Le Seigneur ne lui accorde point d'enfants pour son bien, car si elle mettait au monde un enfant, soit les yeux, soit les pieds, soit les mains lui manqueraient. Ou si par hasard il était bien constitué, il serait très mauvais, vaurien, ivrogne, joueur, voleur, brigand. Voilà pourquoi Dieu ne donne point d'enfant à cette femme. Parle, si tu as autre chose à me demander », lui dit le vieillard, qui était le Seigneur lui-même.

« Oui, j'ai encore quelque chose à te demander. Sur mon chemin j'ai trouvé douze brigands de la pire espèce, et ils m'ont prié de demander à Dieu quel sort il leur réservait dans l'autre monde.

« — Dans l'autre monde il les précipitera au fond de l'enfer et leur corps servira à raccommoder les chaudrons de l'enfer quand ceux-ci seront troués. N'as-tu rien d'autre à me demander?

« — J'ai trouvé encore dans une grotte un vieillard qui ne faisait que se signer, prier Dieu

et faire des génuflexions, qui m'a également prié de demander à Dieu quel sera son sort dans l'autre monde.

« — Dieu lui fera garder le paradis ; c'est lui qui en tiendra les clefs. »

Le vieillard sortit de sa poche un peu d'argent, le donna au pauvre homme et le renvoya chez lui en lui disant :

« Porte-toi bien, ami, et fais bien attention, quand tu diras au vieil ermite qu'il aura à garder le paradis, s'il a l'air content ; car s'il se fâche, c'est lui qui servira de fond aux chaudrons de l'enfer. Par contre, si les brigands se réjouissent, c'est eux que Dieu fera gardiens du paradis et ils en tiendront les clefs. Adieu donc, ami », dit le vieillard, et il s'envola au ciel, ce que voyant le pauvre homme comprit que c'était Dieu lui-même.

Il partit tout joyeux, arriva à la grotte de l'ermite et lui transmit la réponse de Dieu. « Comment dis-tu ? dit l'ermite. On me placera à la porte du paradis pour le garder et en tenir les clefs, pour que je peine encore dans l'autre monde, comme si je n'avais pas assez peiné dans celui-ci ? Mieux vaut servir de fond aux chaudrons de l'enfer que de rester à la porte du Paradis. »

Voilà ce que dit l'ermite, et tel fut vraiment le sort que Dieu lui réserva dans l'autre monde.

Le pauvre homme arriva chez les brigands et leur transmit la réponse de Dieu. En l'entendant les brigands sautèrent sur leurs pieds et se mirent à danser et à se réjouir de la décision de Dieu. Quand les brigands moururent, Dieu les fit gardiens des clefs du paradis.

Depuis ce temps les affaires du pauvre homme allèrent mieux et il s'enrichit.

XCI

LES TROIS FRÈRES ET LE VIEILLARD

Trois frères partirent ensemble pour chercher fortune. En route un vieillard les rencontra et se joignit à eux. C'était le Seigneur, mais ils ne le reconnurent pas. Ils allèrent, allèrent, et arrivèrent à une fontaine où ils s'arrêtèrent pour boire et se reposer. L'un d'eux dit : « Ah ! si de cette fontaine coulait du vin, je m'établirais ici et j'en donnerais à tous ceux qui passeraient sur cette route ! » A peine eut-il dit cela

Le vieillard leur dit : « Je vous dis que le sort veut qu'elle soit à celui-ci, et vous devez obéir. Je vais planter dans la cour un cep de vigne : si d'ici à demain il prend racine, donne des feuilles, fleurit et mûrit du raisin, croirez-vous à mes paroles? » Il planta le cep, et pas plus tard qu'en une heure, il prit racine et porta du raisin noir. Alors ceux-ci le crurent et donnèrent la jeune fille à l'étranger. Une fois mariés, c'est bien vrai qu'ils s'accordaient très bien : ce que l'un voulait, l'autre y consentait. Le vieillard s'en alla; après quelques années il revint tout d'abord chez l'aîné des frères, celui qui était resté auprès de la fontaine.

Quand il arriva auprès de la fontaine, il demanda au jeune homme de le régaler. Mais celui-ci lui dit : « Si tu as de l'argent je te verserai à boire. » Alors il ne coula plus de la fontaine que de l'eau comme auparavant. Le vieillard continua sa route, arriva à la laiterie et y trouva

quand on décide que la noce se fera le dimanche prochain, dès le vendredi on met la fiancée avec sa dot dans une chambre séparée dont elle ne peut sortir jusqu'au dimanche. Alors, quoiqu'il arrive, on ne peut la prendre et la donner à un autre.

le second frère ; il demanda aussi à celui-là de lui donner à manger, et celui-là aussi lui demanda de l'argent. Alors ses brebis redevinrent des pierres comme avant.

Quand le vieillard arriva au village, il se mit en haillons, se fit galeux et le visage si couvert de plaies que c'était dégoûtant de le regarder, et il alla dans la maison du plus jeune frère. Il frappa et les maîtres lui ouvrirent. Sans entrer il leur demanda un pain et leur dit : « Je vous prie, laissez-moi passer la nuit dans votre cour, car je ne connais personne dans ce village. » Le mari et la femme lui dirent : « Comment veux-tu que nous te laissions à la cour? Entre dans la maison, elle est pour cela.

« — Mais je ne suis pas de ceux qui entrent dans la maison ; voyez comme je suis : je resterai à la cour, » dit le vieillard.

Mais ils ne le laissèrent pas ainsi, le firent entrer, asseoir près du foyer pour qu'il se chauffât, et demandèrent ce qu'ils pourraient lui préparer à manger et s'il y avait moyen de le guérir en lui enduisant le corps avec quelque chose. Le vieillard leur dit : « Mon mal est mauvais. Dans ce village il n'y a pas de remède pour moi. On a essayé de tout, mais on m'a dit

que rien ne peut me le faire passer à moins que je fasse rôtir un petit enfant mâle, que je le mange, et que je m'enduise de la sauce où il aura cuit. » Quand le mari l'entendit, il dit à la femme : « Mais nous avons cela : va vite chercher l'enfant dans le berceau, mets-le rôtir dans le four pour guérir cet homme, car nous sommes jeunes et nous aurons d'autres enfants. »

Le vieillard parlait exprès comme cela pour éprouver leur cœur. Ils avaient un seul enfant mâle, qui était leur premier-né, et ils l'aimaient beaucoup et étaient très tendres envers lui. Et quand ils dirent qu'ils voulaient rôtir l'enfant pour le vieillard, celui-ci refusa, puis voyant quel grand cœur ils avaient il consentit. La femme alla dans une autre chambre, alluma le four, y mit l'enfant pour le rôtir, et revint pour faire d'autres travaux dans la maison. Quelques moments après, le mari envoya la femme pour voir si l'enfant était prêt. Elle y alla, et que vit-elle? L'enfant était devenu un jeune homme de quinze ans; il était assis sur une chaise dans le four et lisait un livre en argent. Le vieillard disparut au même moment; alors ils comprirent que c'était le Seigneur. Et parce qu'ils avaient été si généreux, le Seigneur

leur avait donné un fils de quinze ans, beau comme une image, et plus tard il leur donna une grande richesse.

XCII

L'HOMME QUI A VU LE PARADIS ET L'ENFER

Du temps où les saints parcouraient la terre pour baptiser les gens et les faire chrétiens, ils disaient aux hommes que celui qui se laisserait baptiser et renoncerait au péché irait en paradis, et celui qui ne serait pas baptisé irait en enfer.

Il y avait un homme qui voulait bien se laisser baptiser, mais auparavant il voulait voir le paradis et l'enfer. C'est ce qu'il dit à un saint. Le saint désirait beaucoup baptiser cet homme parce qu'il avait très bien compris l'enseignement de la foi, mais il ne réussit pas à le déterminer au baptême avant qu'il eût vu l'enfer et le paradis. Le saint était très ennuyé et

il se mit à supplier Dieu de bien vouloir montrer l'enfer et le paradis à cet homme. Comme il priait, une voix descendit des nuages qui lui ordonna d'amener cet homme sur une montagne pour voir le paradis et l'enfer. Il l'amena donc au sommet de cette montagne. Mais ils s'étaient fatigués en route. Ils s'assirent sous un arbre pour se reposer et l'homme se mit à demander au saint quelle espèce de gens il y avait au paradis. Le saint lui répondit qu'il y en avait de toutes sortes. Comme ils causaient ainsi le sommeil les prit sous cet arbre. Et tout à coup ils se trouvèrent aux portes du paradis. Ils s'en approchèrent, et le saint pria saint Pierre de leur ouvrir pour que l'homme qu'il amenait pût jeter un coup d'œil dans le paradis et voir quelles gens y étaient.

« Très bien », dit saint Pierre et il ouvrit la porte.

L'homme jeta un coup d'œil dans le paradis et quelles merveilles n'y vit-il pas! C'était plein de gens tout habillés de blanc qui avaient des couronnes sur la tête et qui se promenaient par le paradis en jouant de la flûte. L'homme regardait étonné et se demandait quelles étaient ces gens.

« Je veux demander s'il y a des juifs parmi eux. Saint Pierre, je vais te demander quelque chose. Y a-t-il des juifs au paradis ? Je n'en ai pas aperçu.

« — Il n'y a point de juifs, bonhomme, » dit saint Pierre.

« — Y a-t-il des Arméniens ?

« — Point d'Arméniens.

« — Y a-t-il des Français ?

« — Il n'y en a pas.

« — Et des Anglais ?

« — Non plus.

« — Et des Italiens ?

« — Pas davantage.

« — Y a-t-il au moins des Grecs ?

« — Point de Grecs non plus.

« — Mais quelles sont les gens qui entrent ici ?

« — Ceux qui entrent ici sont les vrais *chrétiens* », lui répondit saint Pierre.

Ensuite ils allèrent en enfer et demandèrent quelle espèce de gens y étaient. *Zerçevul* leur répondit que dans l'éternel tourment il y avait de toutes les nations, seulement il n'y avait pas de vrais chrétiens.

[illegible]

L'homme entendant tout cela devint tout pensif et se décida à se laissa baptiser pour devenir un vrai chrétien et aller au paradis. Là-dessus les deux dormeurs se réveillèrent. Le saint dit à l'homme ce qu'il avait vu, l'homme raconta la même chose, et il se fit aussitôt baptiser.

XCIII

L'ERMITE ET LE BRIGAND

Il y avait une fois un diacre qui était très mauvaise langue, et qui pensait que tout ce qu'il disait avait une grande valeur, qu'il avait toujours raison et que personne n'était plus avisé que lui au monastère.

Un mardi gras, les moines s'étaient réunis pour boire et manger avant de commencer le jeûne de la semaine de saint Théodore. C'est le diacre qui les servait, et tout en apportant et emportant les plats il dit : « Nos moines seront soûls aujourd'hui. »

Le prieur lui dit : « Tais-toi donc! on n'entend que toi! »

Il se tut, plein de repentir, et fit semblant d'être devenu muet. On le surnomma le *muet*, car partout où il allait il ne s'expliquait plus que par gestes. Quand ce fut le moment des travaux champêtres, les moines allèrent récolter le blé et vaquer à d'autres affaires. Seul le muet resta au monastère avec le prieur.

Mais voilà qu'un ermite, qui faisait pénitence depuis quarante ans dans une forêt et qui sentait sa mort venir, envoya chercher la communion. Le prieur se demanda avec qui il pourrait bien y aller et dit au muet : « Il y a dans cette forêt un brigand qui ne laisse même pas passer un oiseau; qui sait ce qu'il va nous faire? »

Le muet fit le signe de la croix et puis un geste pour montrer qu'il fallait y aller sous la garde de Dieu. Le prieur prit le Saint Sacrement et le diacre un bâton et ils partirent. Quand ils furent dans la forêt le brigand se présenta devant eux. Alors le prieur se mit à le supplier : « Attends pour nous tuer que nous revenions; car un ermite qui fait pénitence depuis quarante ans demande le Saint Sacrement. Nous irons le lui porter, et quand nous serons de retour tu pourras nous tuer ou nous dévaliser à ton gré. »

Le brigand répondit, après avoir réfléchi un moment :

« Cet homme-là a jeûné quarante ans et pourtant il envoie chercher le Saint Sacrement, et mon âme à moi, qui ai fait pleurer tant de mères et qui ai rendu tant d'enfants orphelins, tant d'épouses veuves, mon âme, où va-t-elle aller ? »

Il se tourna vers le prieur et dit : « Voulez-vous me prendre avec vous ?

« — Pourquoi pas ? » répondit le prieur.

Le brigand se joignit donc à eux et ils allèrent à la grotte où était l'ermite.

Le prieur n'aperçut rien d'extraordinaire dans cette grotte, mais le muet et le brigand virent à la droite de l'ermite l'archange saint Michel, à sa gauche l'archange Gabriel et la sainte Vierge qui lui soutenaient la tête ; tout autour étaient placés des anges. Le prieur s'approcha et baisa la main de l'ermite. Le brigand s'approcha également pour lui baiser la main et dit : « Mon père, souviens-toi de moi dans le royaume du ciel et supplie la sainte Vierge de me pardonner, car j'ai beaucoup péché, ayant fait pleurer tant de mères et rendu tant d'enfants orphelins. »

Et l'ermite répondit : « Eh! mon fils, chacun sera récompensé suivant ses actions! »

La sainte Vierge se fâcha en entendant ces paroles, et les anges prirent la sainte Vierge et partirent. Car l'ermite avait péché à la dernière heure. Il ne devait pas dire : « Eh! mon fils, chacun sera récompensé selon ses actions », mais bien : « Eh! mon fils, que Dieu te pardonne! »

Le muet et le brigand virent les portes du paradis s'ouvrir et la sainte Vierge y rentrer avec tous ses anges, et ils virent les portes de l'enfer s'ouvrir et des diables à un pied en sortir avec des tambours et des flûtes. Ils arrivèrent et emportèrent l'ermite. Le muet en voyant cela ne faisait que pleurer.

Après cela, ils repartirent, et lorsqu'ils furent près de l'endroit où vivait d'abord le brigand, le muet vit de nouveau les portes du paradis s'ouvrir et la sainte Vierge apparaître portée par des anges. Le brigand en voyant cela dit : « Administrez-moi le Saint Sacrement, car je vais mourir. »

Le prieur répondit : « Comment cela se pourrait-il? Tant d'années tu as tué et dépouillé; tu as commis de si grands péchés, et tu veux

que je te donne le Saint Sacrement! Viens au monastère, restes-y un peu pour prier et te repentir, et je te ferai communier. »

Le muet alors se mit à lui expliquer par gestes : « Il faut le faire communier, il faut le faire communier!

« — Nous ne le pouvons pas! » disait le prieur.

Mais le muet disait par ses gestes : « Faisons le communier, plus vite! »

Le prieur criait : « Je ne puis! C'est un péché!

« — Si c'est un péché, qu'il retombe sur moi! » expliquait le muet.

Enfin, le prieur consentit à lui administrer le Saint Sacrement et le brigand mourut aussitôt. Le muet vit la sainte Vierge prendre son âme dans un mouchoir et la serrer contre sa poitrine, il vit deux fois plus d'anges qu'auparavant l'emporter jusqu'au paradis. Le muet se jeta par terre et pleura toutes ses larmes. Ils enterrèrent le brigand, le muet l'encensa, versa sur lui de l'huile bénite et ils partirent.

Lorsqu'ils furent revenus au monastère, le prieur ouvrit l'église, amena le muet devant l'image de la sainte Vierge, lut une prière

[illegible] de lui dire ce qu'il [illegible]

[illegible] Il y [illegible] innombrable [illegible] à la [illegible] saint Michel à sa [illegible] la tête. [illegible] : et le [illegible] :

[illegible] car j'ai [illegible]

[illegible] : [illegible] Alors la sainte [illegible] ses anges. [illegible] les portes de [illegible] les flûtes et venir [illegible] ?

— [illegible] dit le [illegible], qui [illegible] tout [illegible].

— [illegible] pas vu que quand vint la der[illegible] heure du brigand, le nombre des anges fut deux fois plus grand ? Quand ils eurent dé[illegible] à terre la sainte Vierge, le brigand

tomba et mourut après avoir communié. La sainte Vierge prit alors son âme dans un mouchoir, la serra contre sa poitrine, et les anges l'emportèrent dans le ciel, tandis que l'âme de l'ermite s'en est allée chez les diables. »

Le prieur se mordit les lèvres et dit tout abattu : « Il faut que je fasse pénitence, et c'est toi qui vas me servir. Chaque jour tu m'apporteras un pain bénit. »

XCIV

DIEU REND DIX FOIS CE QU'ON DONNE

Un homme passant devant un monastère s'y était arrêté pour prier. Justement un moine y prêchait; il disait : « Mes frères, soyez bons chrétiens, secourez les pauvres. Si vous donnez quelque chose, Dieu vous le rendra au décuple. »

Cet homme entendant ces paroles pensa : « Je possède cent piastres, je les distribuerai aux pauvres et Dieu m'en rendra mille. »

Il sortit de l'église et distribua son argent aux pauvres. Quand il revint à la maison, sa femme lui dit : « Viens vite, mari : nous n'avons plus de pain.

« — Je n'ai point d'argent non plus, dit-il, car je l'ai distribué aux pauvres. Qu'allons nous faire maintenant ? »

Il se rendit chez un riche propriétaire et lui emprunta quelques boisseaux de millet. Il le fit moudre et en fit du pain. Il eut des crampes d'avoir mangé du pain trop chaud ; il alla donc sous un mûrier et se cramponna à lui. Et voilà qu'en se cramponnant il le déracina et trouva sous sa racine un boisseau d'argent. C'est comme cela que Dieu rend dix fois ce qu'on donne.

XCV

LE BERGER JUSTE

(*La puissance de la prière intérieure.*)

Il y avait une fois un garçon, alors tout petit ; on l'envoyait faire paître les moutons. Ces mou-

tons étaient le soir enfermés dans des bergeries qui se trouvaient sur les prés mêmes. De sorte que le berger n'allait jamais parmi les hommes pour voir ce qui s'y passait. Il ne connaissait aucun autre métier et ne savait pas non plus ce que c'était que la religion, l'église et la dévotion. Il ne faisait que paître ses brebis et chaque soir, après les avoir emmenées dans l'enceinte, il les y enfermait. Dans cette bergerie il y avait quarante poutres de soutien, et le garçon, chaque soir et chaque matin, faisait à ces quarante poutres neuf saluts à chacune, — c'était sa manière à lui de prier Dieu. Il ne manquait jamais de le faire et pour cela Dieu le tint pour juste et le bénit : si pendant la journée dans les pâturages il avait soif, il n'avait qu'à frapper de son bâton la terre, aussitôt l'eau sortait du trou et il buvait.

Quand il devint un homme, ses familiers se mirent à lui enseigner la religion et lui dirent d'aller à l'église. Ils lui apprirent à faire le signe de la croix, à prier Dieu ; mais il n'écoutait pas ce qu'on lui disait et continuait à faire ce qu'il avait accoutumé. Un jour, après avoir réfléchi, il se dit : « Voyons, je veux aussi aller une fois à l'église, voir ce qui se passe ! » Un

matin que c'était fête, il s'habilla soigneusement comme tous les hommes, laissa ses brebis et se rendit à l'église. Lorsqu'il y entra, il vit que chaque homme avait sur son dos une selle. Alors le garçon partit en se disant : « Il paraît que c'est l'habitude que tout le monde ait une selle sur le dos, et comme cela seulement on entre à l'église. » Il revint donc auprès de ses brebis, prit la selle de son âne, se l'attacha sur le dos, puis revint à l'église. Lorsqu'il y entra, les gens étonnés s'écrièrent : « Il est fou ! » Ils le firent donc sortir et lui demandèrent pourquoi il avait fait cela. Il leur raconta tout, comme quoi il était berger et il faisait chaque soir et matin neuf saluts à chaque poutre; que pendant le jour, s'il avait soif, il n'avait qu'à frapper la terre avec son bâton et que l'eau en sortait, et qu'à présent il avait voulu savoir ce que c'était qu'une église. Il dit que la première fois qu'il y était entré il avait vu tous les hommes avec une selle sur le dos et qu'à cause de cela il avait aussi pris la selle de son âne. Alors les hommes comprirent que le petit berger était très juste devant Dieu, et c'est pourquoi, la première fois qu'il était entré dans l'église, il avait vu les péchés des

autres hommes qui lui étaient apparus sous forme de selle.

Le jour suivant, pendant qu'il faisait paître ses brebis, il eut soif et frappá la terre avec son bâton, mais rien ne sortit; il frappa encore une fois, toujours rien. La troisième fois, pas davantage. C'est qu'il avait péché parce qu'il avait été à l'église et avait vu les péchés des autres hommes. C'est pourquoi Dieu ne lui donna point d'eau. Alors il commença à pleurer et ne mit plus les pieds à l'église, mais continua à saluer les poûtres soir et matin et vécut tout seul avec ses brebis.

XCVI

LE SAGE VIEILLARD

(La vertu de l'aumône.)

Il y avait jadis un vieillard très pauvre qui avait plusieurs filles à marier, donc autant de bouches qui réclamaient à manger. Il était

bûcheron de son métier; mais comme la forêt était très loin, il lui était bien difficile d'y aller pour ramasser le bois et le vendre. Il se mit donc à ramasser, plus près, du bois d'épine-vinette, de cornouiller et de genévrier pour le vendre ensuite aux potiers. Il en faisait une charge aussi grosse qu'il pouvait la porter, la mettait sur son dos et la portait à la ville.

Un jour qu'il était assis dans la montagne et réfléchissait où il trouverait la force de transporter le bois ramassé par lui, Moïse apparut, traversant la forêt pour aller prier Dieu. Le vieillard le héla et le pria d'attendre un moment, parce qu'il avait quelque chose à lui dire. Moïse s'arrêta et le vieillard, tout haletant de lui avoir couru après, lui dit : « Je t'en supplie, prophète, prie le Seigneur de te dire pour moi jusqu'à quand je souffrirai en portant des épines sur mes épaules, sans pouvoir me rassasier de pain. Prie-le de me donner quelque travail plus facile pour que je gagne un peu d'argent. »

Moïse ayant entendu sa prière promit de la transmettre à Dieu.

Moïse alla sur la montagne et pria Dieu au sujet du pauvre. Et le Seigneur lui dit qu'il accorderait au vieux bûcheron la richesse et

le bien-être *dans l'autre monde.* Moïse revint auprès du vieillard et lui raconta ce que le Seigneur lui avait dit.

Quelque temps après, Moïse alla de nouveau prier Dieu et passa auprès du vieillard qui ramassait du bois.

« Moïse, Moïse, attends un peu que je te dise quelque chose », cria le vieillard. Moïse s'arrêta. « Quand tu seras auprès de Dieu, prie-le beaucoup de ma part et dis-lui que je ne veux point la richesse dans l'autre monde, mais qu'il me l'accorde en ce monde-ci, et avec elle je saurai bien gagner aussi l'autre monde. »

Moïse alla chez Dieu et lui transmit la prière du vieux.

« C'est bon : qu'il ait la richesse en ce monde », dit le Seigneur. Et Moïse, en passant près du vieux, lui transmit les paroles de Dieu.

Le vieillard remercia le Seigneur et Moïse. Il saisit une bêche et s'attaqua avec force à un buisson pour le déraciner. Le buisson tomba, et une porte apparut en dessous. Le vieillard la franchit, et que vit-il ? Un souterrain plein d'argent et de choses précieuses. Il prit autant d'argent qu'il voulut, loua des ouvriers et fit bâtir un grand palais à cette même place, ainsi

que d'immenses cours. Aux quatre coins il fit bâtir quatre tours très hautes. Sur chacune, il plaça un homme qui devait regarder avec une lunette tout ce qui viendrait et passerait près de la ville. Sous la tour, il y avait un homme à cheval qui allait chercher les hommes qu'on apercevait pour les amener chez le riche vieillard. Et le vieux régalait chacun avec les meilleurs mets et lui remplissait un mouchoir d'argent.

Il arriva qu'on lui amena aussi Moïse. On lui offrit également à boire et à manger. Mais Moïse refusait absolument; alors le vieillard lui dit que c'était la loi, qu'il fallait absolument qu'il mangeât et qu'il prît l'argent. Bon gré mal gré, Moïse fut obligé de manger un peu et de prendre un mouchoir plein des bijoux les plus chers, puis il partit. En route, il donnait à chaque homme qui passait un bijou. Puis il alla sur la montagne faire sa prière au Seigneur. Après l'avoir faite il se plaignit au Seigneur du vieillard qui l'avait forcé de manger et d'accepter son présent.

« Si c'est posssible, Seigneur, reprends-lui la richesse que je t'avais prié de lui accorder, car il ne sait pas la garder; et puis, il m'a fait

manger de force pour troubler la prière que je te portais, Seigneur !

« — Moïse, Moïse, la prière que tu m'apportes soit à jeûn, soit rassasié, a la même valeur que la bienfaisance du vieillard que j'ai enrichi. Il est parfaitement vrai que ce vieillard a réussi en ce qu'il promettait : de bien vivre en ce monde et de conserver tout ce que je lui avais préparé dans l'autre », dit le Seigneur.

Moïse se tut, salua le Seigneur et partit. Et le vieillard vécut richement en ce monde et alla au paradis après sa mort.

XCVII

DIEU LE PÈRE, L'ASCÈTE ET LE PAUVRE.

Jadis, du temps où Dieu parcourait la terre avec saint Pierre, vivait un homme qui s'appelait Pierre Petregale. Il était très pauvre, et pour nourrir ses enfants il travaillait dans une

carrière de pierre près d'un carrefour. Il gagnait dix centimes par jour et s'achetait chaque soir du pain pour souper avec ses enfants. Un jour qu'il travaillait si tard qu'il faisait déjà nuit, un mendiant s'approcha de lui et le pria de le laisser coucher sous son toit. L'ouvrier y consentit et dit au pauvre : « Viens, mon père, nous mangerons tous de ce pain que j'ai acheté pour mes enfants. »

Le vieillard se rendit avec lui dans sa maison et après avoir mangé le pain tout le monde se coucha. Ce mendiant n'était pas un simple mortel, mais un ascète. Dès que son pauvre hôte se fut endormi, l'ascète se mit à prier Dieu en ces termes : « Seigneur, aie pitié de cet homme. Quoiqu'il soit vertueux, il est pauvre. Donne-lui la richesse pour qu'il ne souffre pas, lui et ses enfants ! »

Dieu entendit sa prière et lui envoya un ange pour lui dire que ce pauvre ne méritait pas la richesse. Mais l'ascète répondit : « Comment? n'est-il pas vertueux, quand, étant pauvre lui-même, il vient en aide aux pauvres qui s'adressent à lui ? »

L'ange entendant cela se rendit auprès de Dieu et le supplia à son tour; alors Dieu dit :

« Allons, soit ! Que le pauvre Pierre Petregale devienne riche ! »

Ce que Dieu avait dit fut aussitôt réalisé, et Pierre Petregale devint si riche que le monde s'émerveillait de sa grande richesse. En travaillant dans sa carrière il trouva sous une pierre un boisseau de pièces d'or. Alors il se bâtit une grande maison, la remplit de telles merveilles que le monde en fut ébahi, eut une quantité de laquais et de servantes et un portier qui ne laissait même pas passer une mouche. Alors l'ange dit à l'ascète : « Viens voir ta prière exaucée et Pierre Petregale devenu riche. »

L'ascète se réjouit beaucoup, remercia le bon Dieu et alla voir Pierre Petregale enrichi. Comme il le cherchait près du carrefour où il avait l'habitude de travailler, il ne le trouva pas. Alors il se rendit dans sa maison. Il vit un vrai palais avec des portails et toutes sortes de choses si bien gardées qu'une mouche n'aurait pu passer. L'ascète entrait sans gêne, comme une connaissance, mais le portier l'arrêta et voulait le tuer parce qu'il entrait sans permission. Alors l'ascète pria le portier de lui permettre de se coucher au moins sous la porte. Mais celui-ci lui dit qu'il devait d'abord

demander la permission au propriétaire. Une servante alla trouver le maître et lui dit : « Maître, un pauvre est venu demander la permission de coucher ce soir sous la porte. Permets-tu de le laisser entrer?

« — Comment? de le laisser entrer? C'est peut-être un voleur ou un pouilleux qui nous remplira de poux! Chassez-le d'ici! »

La servante transmit cet ordre au portier et celui-ci dit : « Le maître dit qu'il n'y a pas de place ici pour toi; va dans quelque autre maison. »

Alors l'ascète comprit qu'il avait beaucoup péché envers Dieu et supplia l'ange de dire à Dieu que c'était vrai que Pierre Petregale ne méritait pas la richesse, et il se plaignit à l'ange qu'on ne lui eût même pas permis de dormir sous la porte. L'ange, tout honteux, alla auprès de Dieu et lui dit : « Seigneur, j'ai beaucoup péché lorsque je t'ai demandé de donner la richesse à Pierre Petregale. Je te prie donc, Seigneur, pardonne-moi et reprends-lui cette richesse; qu'il soit de nouveau pauvre! » Dieu ouït encore une fois la prière de l'ange et de l'ascète et leur pardonna leur péché. Alors le palais de Petregale fut réduit

en poussière et en cendres; le portier et le reste disparurent par l'ordre de Dieu, et Pierre Petregale redevint ouvrier comme devant.

XCVIII

DIEU LE PÈRE ET LES DEUX PRÊTRES

Un jour, Dieu le Père se changea en vieux bûcheron. Il alla dans le bois, abattit des arbres et se mit à fabriquer des roues. Comme il travaillait vint à passer un prêtre : « Dieu te vienne en aide, vieillard !

« — Que Dieu te bénisse, père ! » répondit le vieillard.

En ce moment, un nuage tout noir se montra à l'horizon et Dieu le père demanda : « Mon père, va-t-il pleuvoir?

« — Oui, il pleuvra », répondit le prêtre.

« — S'il ne pleut pas, tu seras un âne! » dit Dieu le père, et le prêtre aussitôt fut changé en âne.

Peu après, un autre prêtre vint également à

passer. Dieu le Père lui demanda aussi s'il allait pleuvoir et il répondit : « Oui, il pleuvra!

« — S'il ne pleut pas, tu seras un âne! » et il le changea en âne.

Quelques moments après vint à passer un marchand qui parcourait la forêt pour acheter toute sorte de choses : « Dieu te vienne en aide, vieillard!

« — Dieu te bénisse, mon fils! » dit Dieu le père, et il lui demanda : « Regarde, mon fils, quel nuage il y a au ciel! Va-t-il pleuvoir ou non ?

« — Dieu seul le sait, vieux, s'il pleuvra ou non! » Et il leva la tête pour voir le nuage. « Vieillard, dit-il ensuite, est-ce pour les vendre que tu travailles à ces roues ?

« — Oui, c'est pour les vendre; veux-tu les acheter?

« — Je le veux bien, mais je n'ai pas de quoi les faire transporter à la maison.

« — Ne t'en soucie pas; j'ai ici deux ânes attachés, je veux te les prêter. Charge-les tant que tu pourras, car ils sont très forts.

« — C'est bien ; mais qui les ramènera ?

« — Cela aussi est très facile. Quand tu auras déchargé les roues à la maison, prends un

bâton et donnes-en un coup à chacun des ânes, et ils reviendront tous seuls : ils connaissent le chemin. »

Et le marchand acheta les roues et en chargea les ânes. Mais il ne leur chargea pas seulement les flancs, comme c'est l'habitude, il leur en mit aussi par dessus, sur le dos, ce qui faisait charge sur charge. Arrivé à la maison, il déchargea les roues et, comme le vieillard le lui avait recommandé, il prit un bâton et en frappa les ânes qui tout à coup se changèrent en prêtres.

« Pourquoi nous avais-tu tellement chargés ? » dirent-ils au marchand : « Tu nous as écrasé les entrailles. »

Le marchand était ébahi, car il ne savait pas comment les choses s'étaient passées et quel était ce vieillard qui lui avait vendu les roues.

Dieu le Père, voulant exprès éprouver les prêtres, leur avait demandé s'il allait pleuvoir, et ceux-ci, savants comme ils sont, voulant montrer qu'ils connaissaient tout, avaient répondu : « Oui, il pleuvra. » Le Seigneur en agit ainsi avec eux pour qu'on sache que nul ne peut connaître la volonté de Dieu.

XCIX

LA PART DE CHAQUE NATION

Quand Dieu distribuait le sort de chaque nation, ce furent les Turcs qui arrivèrent les premiers pour lui demander quelque présent. Dieu, de sa propre volonté, leur donna le *pouvoir* (la seigneurie). Les Bulgares, entendant dire que le Seigneur gratifiait les peuples, accoururent aussi pour attraper quelque chose.

« Qu'est-ce qui vous amène, vous autres Bulgares? » leur demanda Dieu.

« — Nous avons appris, Seigneur, que tu distribues les dons aux nations, c'est pourquoi nous te prions de nous donner quelque chose.

« — Et que voulez-vous que je vous donne?

« — Nous voudrions que tu nous donnasses le pouvoir!

« — J'ai donné le pouvoir aux Turcs; demandez autre chose.

« — Quel *travail* tu as fais là, Seigneur!

Pourquoi as-tu donné le pouvoir aux autres? C'est ce que nous avions désiré, si cela avait été possible.

« — C'est une chose faite. Soyez bénis, Bulgares, mais je ne reprends pas ma parole. Je vous fais un autre présent : *le travail*. Allez en paix, » dit le Seigneur.

Les juifs ouïrent également la chose et se rendirent aussi auprès de Dieu. Le Seigneur leur demanda : « Pourquoi êtes-vous venus, vous autres juifs?

« — Nous sommes venus pour que tu nous fasses quelque présent.

« — Quel présent voulez-vous?

« — Eh bien! nous voulons le pouvoir!

« — Le pouvoir, d'autres l'ont pris.

« — Quel mauvais *calcul* tu as fais là, Seigneur! Pourquoi l'as-tu donné à d'autres? C'est justement nous qui le voulions!

« — Que le *calcul* soit votre part! » leur dit le Seigneur.

Les Français se rendirent aussi auprès de Dieu pour demander un présent. Le Seigneur leur demanda :

« — Pourquoi êtes-vous venus chez moi?

« — Pour que tu nous donnes un présent.

« — Quel présent voulez-vous ?

« — Eh ! c'est le pouvoir que nous voudrions, Seigneur !

« — Dommage ! D'autres ont pris le pouvoir.

« — Quelle mauvaise *invention !* Pourquoi l'as-tu donné à d'autres, Seigneur ?

« — Allons, que les *inventions* soient votre part ! » dit le Seigneur.

Puis arrivèrent les Tziganes :

« Pourquoi êtes-vous venus, Tziganes ? » leur demanda le Seigneur.

« — Nous sommes venus pour que tu nous donnes quelque cadeau.

— « Et que voulez-vous ?

— « Comme cadeau, nous voulons le pouvoir.

— « Tant pis ! D'autres ont pris le pouvoir !

— « Oh ! quelle *misère* ! C'est ce que nous espérions avoir ! » dirent les Tziganes.

— « Allons, ayez la *misère*, vivez d'aumônes, et que votre misère vous nourrisse ! » dit le Seigneur.

Les Grecs vinrent tout à fait les derniers :

« Qu'est-ce que vous venez chercher, Grecs ? » leur demanda Dieu.

« — Nous sommes venus, Seigneur, pour que

tu nous fasses un présent plus grand que tous les autres.

« — Quel présent voulez-vous?

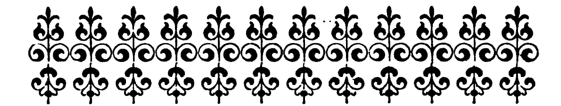
« — Nous voulons le pouvoir!

« — Ah! Grecs, vous êtes venus bien tard. J'ai distribué tous les présents, je n'ai presque rien à vous donner. Le pouvoir, ce sont les Turcs qui l'ont prîs; les Bulgares, le travail; les juifs, le calcul; les Français, les inventions; les Tziganes, la misère.

« — A quelle *intrigue* devons-nous d'avoir ignôré qu'il fallait arriver plus vite pour attraper quelque chose? » s'écrièrent avec rage les Grecs.

« Allons, ne vous fâchez pas, leur dit le Seigneur. Je vous donnerai aussi un présent; je ne vous laisserai pas partir les mains vides. Que l'*intrigue* soit à vous! » dit le Seigneur.





INDEX

Presque tous les contes ayant été tirés du Recueil de science et folklore (Sbornik), nous donnons ici la table des matières d'après les volumes de ce Sbornik.

Sbornik n° 2.

Le bœuf et la fourmi (xvii).
Le raisin (xxi).
Les géants (xxiii).
La création de l'homme (xxiv).
La création de l'homme *bis* (xxv).
Les âges de la vie humaine (xxviii).
Les ongles (xxix).
Adam et Ève chassés du ciel (xxxi).
Dieu en visite chez Ève (xxxiii).
La Sainte-Vierge bénit la mule et maudit la vache (xlvii).
La fuite de la Sainte-Vierge et l'origine des sources chaudes (xlviii).
La Sainte-Vierge bénit l'araignée et la colombe (xlix).
Le Christ et les douze apôtres (li).
Dieu bénit l'écrevisse (liii).
Saint Élie et les hommes (lxii).
L'ange qui tire une pierre de la mer (lxvii).
Saint-Jean. La Providence (lxviii).
Le mendiant, le bon Dieu et la pauvre femme (lxxxi).
Le pauvre, saint Élie et l'âne (lxxxiii)

Sbornik n° 3.

Dieu le Père et le berger (xxxvi).
Dieu le père et le berger *bis* (xxxvii).
Saint Jean le décapité (xlvi).

Sbornik n° 3.

- Le juge juste (LIV).
- Saint Grégoire, le théologue et les tziganes (LV).
- Saint Spiridion et le pauvre (LVI).
- Saint Michel, ange de la mort (LXXII).
- Qui est le plus juste en ce monde (LXXIII) ?
- L'archange saint Michel (LXXIV).
- Le Christ et le paresseux sous un poirier (LXXIX).
- Quel est le plus grand des péchés en ce monde (LXXXVI) ?

Sbornik n° 4.

- Création du ciel et de la terre (*bis*) (V).
- L'origine des poux et des puces (XX).
- L'ange gardien et le diable (XXVII))
- Le péché originel (XXX).
- La sainte Mercredi (LVIII).
- Saint Nicolas et la cape du berger (LX).
- Le châtiment des péchés (LXXXIV).
- *Variante* (LXXXV).
- Le berger, son fils et l'archange (LXXVII).

Sbornik n° 5.

- Le prophète Élie et le dragon (xliv).
- Institution du mariage (lix).
- Le moine et l'homme armé (lxxi).
- Le jeune homme et Dieu le Père (lxxxviii).

Sbornik n° 6.

- Adam chassé du paradis (xxxii).
- L'arbre de la croix (xxxviii).
- Loth et la croix du Christ (xxxix).
- Le roi David et le roi Salomon (xli).
- Salomon suspendu dans un panier par une femme (xlii).
- Le Christ élève d'un teinturier (l).
- Saint Triphon (lvii).
- Saint Alexy (lxi).
- La Providence (lxix).
- Saint Élie et les injustices sur la terre (lxx).

Sbornik n° 7.

- Pourquoi le soleil ne s'est pas marié (vi).
- L'origine des chiens (xii).
- L'origine des souris et du chat (xiv).
- L'origine de l'ours (xv).
- L'origine de l'ours, du singe et du rossignol (xvi).

Sbornik n° 7.

- Pourquoi le loup ne s'attaque pas au bœuf (xviii).
- L'origine du diable et de l'araignée (xix).
- Le sage Salomon descendant au fond de la mer dans une bouteille (xliii).
- La Sainte Vierge et la grenouille. (lii).
- Saint Pierre et le pauvre (lxiii).
- Dieu crée l'hiver (lxiv).
- La Mort (lxxv).

Sbornik n° 8.

- La création du ciel et des étoiles (i).
- Les Parques, saint Élie et la jeune femme qui fit présent à son mari de la moitié de sa vie (lxv).
- Écho de l'histoire de Tobie (lxxvi).
- Le bon prêtre, l'ange et la souris (lxxxvii).
- Où distribue-t-on les destinées (lxxxix) ?
- L'histoire du pauvre homme qui alla questionner Dieu sur son sort (xc).

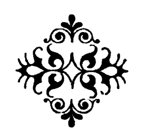
SBORNIK N° 9. { Pourquoi l'épi est court (LXXVIII).

Les autres contes ont été empruntés au recueil de M. Chapkaver et à d'autres recueils. Ils sont désignés par un astérisque dans la table qui suit.





TABLE DES CONTES





COLLECTION
DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Emile Legrand. Un joli volume in-18........ 5 fr.

II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18.................................... 5 fr.

III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. Dozon............................ 5 fr.

IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura* recueillis et traduits par J. Rivière. In-18.... 5 fr.

V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. Leger. In-18.......................... 5 fr.

VI. — *Contes indiens*, traduits du bengali par L. Feer. In-18.................................... 5 fr.

VII. — *Contes arabes*, traduits par René Basset. In-18.................................... 5 fr.

VIII. — *Contes français*, recueillis par E. Henry Carnoy. In-18................................ 5 fr.

IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis par Bérenger-Féraud. In-18............................... 5 fr.

X. — *Les Voceri de l'Ile de Corse*, recueillis par Frédéric Ortoli. In-18. .... 5 fr.

XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par Bérenger-Féraud. In-18............ 5 fr.

XII. — *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18............. 5 fr.

XIII-XIV. — *Contes et Romans de l'Egypte chrétienne*, par E. Amélineau. 2 volumes in-18.... ..... 10 fr.

